RÉSIDENCE GÉNÉRALE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION
DE LA
DIRECTION GÉNÉRALE DES AFFAIRES INDIGÈNES
(SECTION SOCIOLOGIQUE)

VOLUME XXXII

KITAB EL-ISTIQÇA LI-AKHBAR DOUAL EL-MAGHRIB EL-AQÇA
(HISTOIRE DU MAROC)

PAR

AHMED BEN KHALED EN-NACIRI ES-SLAOUI

TOME TROISIÈME

LES ALMOHADES, TRADUCTION DE ISMAËL HAMET

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)
1927

ARCHIVES MAROCAINES

VOLUME XXXII



RÉSIDENCE GÉNÉRALE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION
DE LA
DIRECTION GÉNÉRALE DES AFFAIRES INDIGÈNES
(SECTION SOCIOLOGIQUE)

VOLUME XXXII

KITAB EL-ISTIQÇA
LI-AKHBAR DOUAL EL-MAGHRIB EL-AQÇA
(HISTOIRE DU MAROC)

PAR

AHMED BEN KHALED EN-NAÇIRI ES-SLAOUI

TOME TROISIÈME

LES ALMOHADES, TRADUCTION DE ISMAËL HAMET

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1927

LA DYNASTIE DES ALMOHADES MASMOUDA[1]

Sa fondation par Mohammed Ben Toumert connu sous le nom d'El-Mahdi.

(Page 130 du texte)

D'après Ibn Khaldoun, les Masmouda, au début de l'Islam, occupaient les montagnes de l'Atlas où ils étaient nombreux et puissants, vivant dans l'observance des préceptes de la religion et en opposition avec leurs frères les Berghouata alors adonnés à leur hérésie (2).

Avant l'apparition de l'Islam, les Masmouda avaient fourni des rois et des généraux et ils eurent avec les Lemtouna (3), souverains du Maghreb, des guerres et des conflits pendant tout le règne de ces derniers, jusqu'au jour où ils se groupèrent sous la main du Mahdi et adoptèrent sa doctrine.

Ils fondèrent alors une puissante dynastie qui abaissa la puissance des Lemtouna sur les deux rives du détroit et celle des Cenhadja en Ifriqiya, comme cela est connu et ainsi que nous le raconterons s'il plaît à Dieu le Très-Haut.

Le même auteur dit que le Mahdi était originaire des Her-

(1) Le texte emploie le pluriel Msamda auquel nous avons préféré celui plus courant de Masmouda.

(2) Voir à ce sujet le tome deuxième p. 128 et s. (*Archives Marocaines*, vol. XXXI).

(3) Branche des Berbères Cenhaja fondateurs de la dynastie des Almoravides.

gha, tribu faisant partie des Masmouda, dont le père s'appelait Abdallah Ou Toumert et que dans son jeune âge on lui donnait le surnom d'Amghar (1).

Plusieurs historiens ont avancé qu'il tirait son origine de la famille de Mahomet, les uns le faisant remonter à Soleïman ben Abdallah El-Kamel ben El-Hasan le second, fils d'El-Hasan l'aîné, fils d'Ali ben Abou Taleb ; les autres à El-Abbas ben Mohammed ben El-Hasan ben Ali ben Abou Taleb ; Dieu est le mieux instruit de la vérité à cet égard.

Les parents d'Ibn Toumert étaient gens de piété et de zèle religieux ; d'après Ibn Khallikan, il serait né le jour de Achoura (2), en l'année 485 (21 février 1092). El-Mahdi passa sa jeunesse à étudier, manifestant un goût prononcé pour la science qu'il alla rechercher en Orient au début de l'année 500 de l'hégire (2 septembre 1106 — 21 août 1107). Il passa par l'Espagne et s'arrêta à Cordoue qui était alors un centre actif de culture intellectuelle, puis gagna Alexandrie d'Égypte, fit le pèlerinage et pénétra en Irak où il rencontra une pléïade de savants et de personnages considérables auprès desquels il acquit des connaissances étendues.

Il rêvait de créer lui-même avec son peuple une dynastie, et, ayant rencontré Abou Hamid El-Ghazzali, il lui ouvrit son cœur à ce sujet et en reçut des encouragements.

Ibn Khallikan ajoute : Mohammed ben Toumert eut des relations avec Abou Hamid El-Ghazzali, avec El-Kia El-Harrassi, Tartouchi et autres, puis il fit le pèlerinage et demeura assez longtemps à la Mecque où il acquit d'importantes connaissances par l'étude de la loi divine, des traditions du prophète ainsi que des origines fondamentales du droit et de la religion. Il était scrupuleux et attaché à ses devoirs religieux, vivant de priva-

(1) Mot berbère signifiant vieillard et, par extension, sage.

(2) Fête religieuse qui a lieu le 10 du premier mois de l'année musulmane.

tions, vêtu d'étoffes grossières, menant une vie misérable. Il allait souvent la tête baissée et avait l'abord souriant avec chacun ; entièrement adonné aux actes de dévotion, il n'était pourvu comme biens de ce monde que d'un bâton et d'une petite outre. Il était courageux, éloquent dans les deux langues arabe et berbère ; il reprenait sévèrement ceux qui contrevenaient aux règles de la loi religieuse, n'admettant pas un culte de Dieu non exprimé par des manifestations extérieures ; il était dans sa nature d'y trouver une véritable satisfaction ce qui lui attira de graves désagréments de la part de la population. C'est ainsi qu'à la Mecque — Dieu l'ennoblisse — cette rigueur de sa part lui valut un traitement qui l'obligea à quitter la ville. Il se rendit au Caire, mais il exagéra encore la sévérité de ses réprimandes, n'en fut que plus maltraité *(Page 131 du texte)* et enfin chassé par le gouvernement.

Lorsqu'il craignait la violence ou qu'il appréhendait un châtiment, il prononçait des paroles incohérentes de façon à passer pour fou.

Il quitta le Caire et se rendit à Alexandrie où il s'embarqua pour rentrer dans son pays.

Tandis qu'il était encore en Orient, il s'était vu en songe absorbant en deux fois toute l'eau de la mer. Dès qu'il fut embarqué il commença à interdire le mal et à obliger les gens qui étaient à bord à s'acquitter de toutes les prières et à réciter des passages du Coran sublime, et il ne cessa d'agir ainsi jusqu'à son arrivée à El-Mehdia en Ifriqiya, où règnait alors Yahya ben Temim ben El-Moezz ben Badis le Cenhaji. C'était en l'an 505 (10 juillet 1111 — 27 juin 1112), d'après le neveu de ce prince, Abou Mohammed Abdelaziz ben Cheddad ben Temim le Cenhaji dans le livre intitulé *Kitab el djam' oual Baïan fi akhbar El-Qaïrouan.* On rapporte par ailleurs que Mohammed ben Toumert quitta l'Orient en l'an 510 (16 mai 1116 — 4 mai 1117) et que son passage en Égypte eut lieu en 511 (5 mai 1117 — 23 avril 1118) ; Dieu est celui qui connaît le mieux la vérité.

Arrivé à Mehdia il s'installa dans une mosquée fermée qui se trouvait sur le bord de la route et s'assit à une fenêtre s'ouvrant sur cette route, d'où il observait les passants. Et chaque fois qu'il voyait entre leurs mains quelque chose de blâmable, des instruments de musique ou des vases contenant des boissons fermentées, il descendait de son observatoire et allait les mettre en pièces. Des gens de la ville s'entretinrent de ses actes et vinrent étudier sous sa direction des ouvrages traitant des origines de la religion.

Ceci étant arrivé à la connaissance de l'émir Yahya, ce prince le manda auprès de lui devant un groupe de savants. L'ayant observé et écouté parler, il le traita avec générosité et considération et lui demanda de prier pour lui. Il répondit au prince : « Dieu vous rende propice à vos sujets. »

Il ne demeura après cela que peu de jours à Medhia et se transporta à Bougie. Là il s'arrêta un certain temps, persistant dans ses admonestations, jusqu'au jour où, ayant été expulsé, il gagna un village de la banlieue appelé Mellala, où il rencontra Abdelmoumen ben Ali El-Qaïsi El-Goumi (1).

D'après Ibn Khaldoun l'imam Mohammed, devenu enfin un océan de science, un flambeau de foi, reprit la route du Maghreb.

Comme il avait étudié sous les docteurs sonnites du rite d'El-Achâri pendant son séjour en Orient, il adopta le système de controverse qu'ils avaient dressé pour le soutien des doctrines primitives de l'Islamisme et pour la réfutation des novateurs que l'on ne pouvait confondre sans le secours de preuves fournies par la raison. Il admit aussi leur principe d'interpréter allégoriquement certains versets du coran dont le sens était équivoque, ainsi que certaines traditions concernant les dits et gestes du Prophète. Jusqu'alors, le peuple du Maghreb avait évité d'accueillir

(1) C'est par erreur que l'on a jusqu'ici transcrit El-Koumi ; il s'agit des Goumia nom qu'il faut rapprocher des Beni-Goumi de la vallée saharienne de la Zousfana.

ce système d'interprétation et s'était tenu invariablement à l'usage des premiers musulmans, lesquels ne s'en permettaient jamais l'emploi et prenaient les versets équivoques du Coran dans leur sens littéral. Ibn Toumert leur en fit de vifs reproches ; il leur ordonna même d'employer l'interprétation allégorique pour se rendre raison de ces passages et d'admettre les doctrines théologiques enseignées par El-Achâri. Ayant alors déclaré publiquement que les chefs de la secte achârite étaient de véritables imams (docteurs de l'église) et que leur parole devait nécessairement faire autorité, il rédigea plusieurs traités religieux d'après leurs principes et nomma un de ces écrits : *el Morchida fi-t-Tauhid* (la directrice dans la théologie unitaire). Il enseigna aussi l'impeccabilité de l'Imam (chef spirituel et temporel des musulmans), opinion conforme à celle des Chiîtes imamiens (1).

Arrivé à Tripoli, la ville du Maghreb la plus rapprochée de l'Égypte, il commença à donner son avis sur des points de droit, en prenant pour bases de ses décisions les principes des Achârites et en reprochant aux docteurs maghrébins leur éloignement pour les opinions de cette école. Ne se contentant pas d'enseigner la loi, il s'occupa aussi de la réformation des mœurs ; et, emporté par son zèle, il recommanda le bien et défendit le mal avec tant d'ardeur qu'il s'attira quelquefois de mauvais traitements. Ces désagréments au lieu d'abattre son courage, lui paraissaient comme autant de titres à la faveur de Dieu (2).

Quand il rentra à Bougie, le pays était gouverné par El-Aziz

(1) Le manuscrit traduit par de Slane distingue deux ouvrages : *El-Morchida* et *El-Tauhîd.* Il y a là une erreur qui s'explique facilement, le mot *fî* (sur) mal écrit ou en partie effacé pouvant se confondre avec le mot *oua* dans l'écriture arabe. Ce passage d'Ibn-Khaldoun reproduit par l'*Istiqça* donne le titre tel qu'il est transcrit ci-dessus, et cette lecture est confirmée par la façon dont le même passage a été imprimé dans *Kitâb a 'azz mâ youtlab*, p. 55 (Alger 1903).

(2) Tout ce passage est la reproduction de la traduction de Slane de l'Hist. des Berbères d'Ibn Khaldoun II, p. 164 et 165.

ben El-Mançour ben Ennacer ben Alennas ben Hammad, un des émirs des Cenhadja qui était soupçonné d'impiété. Il l'apostropha ainsi que son entourage, avec rudesse et voulut un jour, sur la voie publique, redresser des pratiques contraires à la loi, occasionnant ainsi une émeute ; le Sultan et les notables réprouvèrent sa conduite. Ils délibérèrent à son sujet, ce qui le remplit de crainte, et, prenant toutes précautions, il quitta la ville pour se réfugier à Mellala, située à la distance d'un parasange (1) et habitée par les Beni Ouriaguel, une des tribus Cenhadja alors très puissantes. Les Beni Ouriaguel lui firent bon accueil et l'installèrent dans leur voisinage.

Le Sultan qui gouvernait à Bougie leur demanda de le lui livrer, ils s'y refusèrent excitant ainsi sa colère et le gardèrent chez eux où il s'adonna à l'enseignement durant un certain temps.

Il avait pour habitude d'aller se reposer, après ses travaux, sur un rocher près de la route non loin des maisons de Mellala et c'est là qu'eut lieu sa rencontre avec le plus considérable de ses compagnons, Abdelmoumen ben Ali, qui allait en pèlerinage avec son oncle paternel. Il fut émerveillé par son savoir, l'attira à lui, l'attachant à sa personne et s'efforçant de le garder.

L'ouvrage intitulé « El-Kitab el-morib an sirat molouk el maghrib » rapporte que le Mahdi avait lu un livre intitulé « El-jefr min oloum ahl el-beït (2) » qu'il aurait trouvé entre les mains d'Abou Hamid El-Ghazzali (Dieu soit satisfait de lui) et où il avait vu la description d'un homme qui devait apparaître dans

(1) Parcours qui peut être fait à cheval et au pas ordinaire en une heure.

(2) Cet ouvrage dont l'origine reste obscure est attribué par les Musulmans instruits à Djafar Es-Siddiq ben Mohammed El Baqer ben Zaïn El Abidin ben El-Hosein ben Ali V. *Actes du XVI[e] congrès des Orient.* vol. II. A. Bel Notice sur l'ouvrage intitulé Ed-dorar-es-saniya 3[e] sect. p. 166. V. Doutté dans son texte arabe en dialecte oranais.

le Maghreb extrême en un lieu appelé Sous. Cet homme issu de la famille du prophète de Dieu (qu'il répande sur lui ses grâces) demandait à la providence de faire qu'il apparût et reçût sa sépulture en un lieu du Maghreb dont le nom se composait des lettres T-i-n-m-l-l. Il y vit aussi que l'événement, c'est-à-dire l'élévation de cet homme et son accès au pouvoir, auraient lieu après l'an 500 de l'hégire par les mains de l'un de ses compagnons dont le nom se composait des lettres a-b-d-m-ou-m-n.

Dieu (qu'il soit exalté) lui inspira l'idée que c'était lui l'homme ainsi prédestiné et que l'époque était arrivée de son apparition. Aussi, Mohammed (ben Toumert) ne passait-il jamais en un lieu sans rechercher ce compagnon, et ne rencontrait-il pas un homme sans lui demander son nom et l'examiner avec soin — il savait comment devait être Abdelmoumen.

Un jour qu'il allait sur une route, il croisa un jeune homme ayant atteint l'âge de la puberté et répondant au signalement qu'il *(Page 132 du texte)* avait retenu ; quand ce jeune homme l'eût dépassé, Mohammed ben Toumert lui dit : « Quel est votre nom ô jeune homme ? » Il répondit : « Abdelmoumen ». Mohammed ben Toumert vint à lui : « Dieu seul est grand, lui dit-il, vous êtes celui que je cherche » et il constata alors qu'il répondait au signalement en question.

De quel pays venez-vous, lui dit-il ?

Il répondit : des Goumia.

Et quel est le but de votre voyage ?

Je vais en Orient.

Et que recherchez-vous donc ?

Je recherche la science et la noblesse.

Vous avez trouvé la science, la noblesse et la considération, lui dit alors Ibn Toumert, demeurez avec moi vous les obtiendrez. Abdelmoumen ayant accepté, Mohammed l'initia à ses projets et lui confia son secret.

Ibn Khaldoun rapporte que le Mahdi partit pour le Maghreb

accompagné d'Abeldmoumen et qu'en passant à l'Ouancheris (1), un homme du pays nommé Abou Mohammed Abadallah El-Ouancherisi connu sous le nom d'El-Bachir s'attacha à lui. Ibn Khallikân ajoute qu'il était beau et éloquent dans les deux langues arabe et berbère. El-Mahdi lui confia ses projets et lui dévoila son ambition en quoi El-Bachir l'approuva entièrement.

Celui-ci était un homme d'éducation soignée et qui avait étudié le droit divin. Un jour qu'il s'entretenait avec le Mahdi sur les moyens propres à atteindre le but qu'il recherchait, le Mahdi lui dit : « Je suis d'avis que vous cachiez votre savoir et votre éloquence ; que vous affichiez une difficulté sensible d'élocution, de l'impuissance à vous exprimer, une absence complète de tout savoir, de telle façon que, cela étant connu du public, il vous devienne un jour possible de manifester sur l'heure vos qualités de savoir et d'éloquence, ce qui passera pour un miracle quand cela sera nécessaire et utile au but que nous poursuivons, et alors, ce que nous dirons sera cru. » El-Bachir se conforma à ce programme, puis le Mahdi atteignit Tlemcen dont les habitants avaient entendu parler de lui. Le Cadi de la ville, qui était alors Ibn Sahib Eççalat, lui reprocha cette doctrine qu'il professait, contraire à celle des gens de son pays, pensant qu'il était équitable de l'en détourner.

Le Mahdi resta sourd à ses objurgations et poursuivit sa route sur Fès. Il y descendit à la mosquée Teriana et s'y adonna à l'enseignement de la science jusqu'à l'année 514 (3 avril 1120 — 21 mars 1121) époque où il se rendit à Meknès.

Dans cette ville il combattit certains abus et ameuta contre lui la populace qui lui porta des coups ; il s'en éloigna pour gagner Marrakech. Il s'y arrêta poursuivant son œuvre et y rencontra l'Émir El-Mouslimin Ali ben Yousef un vendredi, à la grande mosquée, au moment de la prière. Il l'admonesta rudement et

(1) Montagne dans la vallée du Chélif, sur le méridien de Tenès.

un jour il croisa dans une rue la sœur de l'Émir El-Mouslimin, le visage découvert selon l'habitude des femmes de son peuple les Molethmin (Berbères voilés 1), il lui en fit le reproche, et elle alla en pleurant se plaindre à son frère de la réprimande qu'il lui avait faite.

L'Émir El-Mouslimin conféra avec les docteurs de la loi à son sujet et relativement à ce qu'il avait appris de sa conduite. Or ils étaient pleins de courroux contre lui pour la doctrine acharite qu'il professait touchant l'interprétation des passages ambigus de la loi tandis qu'il désapprouvait leur attachement à la doctrine des premiers musulmans qui s'en tenaient à la lettre des textes, de telle façon que le peuple, d'après lui, était devenu anthropomorphiste et qu'il les accusait d'hérésie, d'après l'un des principes des acharites en la matière.

Ils excitèrent contre lui l'Émir qui le manda pour engager avec eux une controverse dans laquelle il eut le dessus.

Ibn Khallikan rapporte que Mohammed El-Mahdi attira auprès de lui des individus du Maghreb d'une forte puissance corporelle, ignorants et grossiers, parce qu'il avait plus d'inclination pour les individus grossiers et bornés que pour les individus à l'esprit vif et pénétrant. Quand il en eut réuni six en dehors d'Abou Mohammed El-Bachir, il se dirigea vers le Maghreb extrême et avec ses compagnons, atteignit Marrakech. Le souverain qui régnait à cette époque était Aboul-Hassan Ali ben Yousef ben Tachefin, c'était un roi puissant, doux, pieux, équitable et modeste. A sa cour vivait un homme du nom de Malik ben Ouahaïb El-Andalousi, instruit, homme de bien et, ajoute Ibn Khaldoun à son sujet, habile en astrologie.

Or Mohammed El-Madhi selon son habitude multipliait ses réprobations et en adressa à la fille même du souverain. Celui-ci

(1) Comme chez les Touareg actuels, les hommes se voilaient et les femmes sortaient le visage découvert.

apprit en même temps qu'il parlait d'un changement de gouvernement et entretint de cette affaire Malik ben Ouahaïb qui lui dit : « Je redoute une chose dont il nous serait difficile de conjurer les suites, aussi serait-il opportun que vous fissiez comparaître cet homme et ses compagnons afin de les entendre en présence d'un groupe de savants du pays. » Le souverain accueillit cet avis.

Le Mahdi et ses compagnons se tenaient dans une mosquée en ruines, hors de la ville, où l'on alla les quérir. Quand ils furent réunis, le prince dit aux savants du pays : « Demandez à cet homme ce qu'il nous veut. » Le Cadi d'Alméria qui se nommait Mohammed ben Asouad, répondit à cette invitation et lui adressa la parole en ces termes : « Quels sont donc ces propos que vous tenez à ce que l'on dit sur ce roi équitable, bon, plein d'inclination pour la vérité et entièrement soumis à Dieu le Très-Haut pour vaincre ses passions ? »

Le Mahdi lui répondit : « Ce que l'on rapporte de mes propos est exact, mais j'aurais bien autre chose à y ajouter ; quant à ce que vous dites qu'il dompte ses passions par la soumission à Dieu et qu'il a du penchant pour la vérité, des faits établissent la valeur de vos paroles à son sujet et prouvent qu'il ne répond pas au portrait que vous faites de lui ; il est illusionné par des propos que vous lui tenez et par lesquels vous lui portez tort, alors que vous savez pertinemment que l'argument se retourne contre lui. Savez-vous, ô Cadi, que les boissons fermentées se vendent publiquement, que les porcs circulent librement au milieu des Musulmans ? savez-vous que les biens des orphelins sont détournés ? » Et il énuméra un grand nombre de faits analogues.

Quand le souverain entendit ces paroles du Mahdi, des larmes jaillirent de ses yeux et, de honte, il baissa la tête. Les assistants comprirent au discours du Mahdi qu'il ambitionnait pour lui-même le pouvoir souverain ; mais, voyant le silence du prince et l'impression qu'il avait ressentie de ses paroles, ils se turent.

Cependant, Malik ben Ouahaïb *(Page 133 du texte)* qui montrait beaucoup de hardiesse avec le prince, lui dit : « J'ai à vous proposer un bon avis ; si vous voulez bien l'accepter, vous n'aurez qu'à vous en louer par la suite ; si vous le rejetez, redoutez un événement grave ».

— « Quel est cet avis, dit le prince ? »

— « Je redoute pour vous cet homme et je pense que vous devez le retenir ainsi que ses compagnons ; en dépensant pour son entretien un dinar par jour vous éviterez tout mal de sa part, si vous ne le faites pas, vous épuiserez en vains vos trésors à cause de lui. » Le roi approuva cet avis, mais son vizir lui dit : « Il serait indigne de vous, son sermon vous ayant fait verser des larmes, que dans la même séance vous lui infligiez un dur traitement, ou que vous sembliez le redouter, alors que vous êtes un roi puissant tandis que lui n'est qu'un pauvre homme ne possédant même pas de quoi assouvir sa faim. »

Ces paroles éveillèrent l'amour propre du prince qui, dédaignant cet homme, lui donna congé en lui demandant de faire des vœux pour lui.

Ibn Khaldoun dit que Malik ben Ouahaïb était habile à tirer des présages en observant les astres. Or les devins s'entretenaient alors d'un roi qui paraîtrait en Maghreb au milieu d'une population berbère, lorsqu'un changement dans la constellation des Poissons serait occasionné par la conjonction des deux étoiles les plus élevées de cette constellation. Malik ben Ouahaïb, à ce propos dit : « Défendez la dynastie contre cet homme, c'est lui qu'annonce la conjonction des étoiles, c'est lui l'homme du dirhem carré. »

Ali ben Yousef décida de le faire rechercher et envoya des cavaliers à sa poursuite, mais ils ne l'atteignirent pas.

L'auteur du « Morib » raconte que le Mahdi lorsqu'il quitta la salle où se tenait le prince, ne cessa pas de lui faire face jusqu'à la sortie, on lui dit à ce propos : « Vous avez usé d'une parfaite

courtoisie en évitant de tourner le dos au roi » à quoi il répondit : « Ce faisant je tenais à ce que mes yeux ne cessassent de voir la fausseté que je me promettais de combattre de toutes mes forces. »

Quand le Mahdi, avec ses compagnons fut hors du palais il leur dit : « Nous ne pouvons demeurer à Marrakech tant qu'y sera Malik ben Ouahaïb, car j'ai lieu de craindre que, s'il entretient de nouveau le prince à notre sujet, nous n'en éprouvions quelque dommage ; or nous avons, dans la ville d'Aghmat, un frère en Dieu ; allons auprès de lui et nous ne manquerons pas d'en obtenir un bon conseil et des vœux salutaires ; cet homme a nom Abdelhaqq ben Ibrahim et c'est un des savants des Masmouda. »

Ils partirent, s'arrêtèrent chez lui et Mohammed ben Toumert le mit au courant de sa situation et de ses projets, lui racontant ce qui leur était advenu avec le souverain. Abdelhaqq lui dit : « Vous ne seriez pas ici en sûreté ; le meilleur refuge dans les régions qui avoisinent ce pays-ci c'est Tinmellal dont une journée de marche dans cette montagne nous sépare ; allez y vivre retirés un certain temps, afin de vous faire oublier. »

En entendant nommer ce lieu, le Mahdi se rappela le nom indiqué par le Kitab el-Jefer et il s'y rendit avec ses compagnons. D'après Ibn Khaldoun, le Mahdi en arrivant à Aghmat se mit selon son habitude à vouloir réformer les mœurs condamnées par la loi. Les habitants excitèrent contre lui la colère du prince Ali ben Yousef faisant toute diligence pour l'informer de sa conduite. Le Mahdi et ceux de ses disciples qui l'accompagnaient quittèrent cette ville et passèrent d'abord chez les Mesfioua, puis chez les Hintata où le Mahdi rencontra le Cheikh Abouhafç Omar ben Yahya El-Hintati, l'ancêtre des princes hafcides maîtres de Tunis et de l'Ifriqia ; il les quitta pour passer chez les Hergha où il retrouva ses contribules ; ceci eut lieu en l'année 515. Il bâtit une sorte de couvent affecté aux exercices de piété

et des étudiants des tribus y vinrent l'entendre, à qui il se mit à enseigner, en langue berbère, son ouvrage : « El Morchida fi-t-taouhid » ce qui étendit sa renommée.

Le gouverneur almoravide du Sous ayant cherché à soudoyer des Hergha pour le faire assassiner, leurs contribules l'apprirent et emmenèrent le Mahdi dans une retraite appartenant à leurs partisans, mirent à mort ceux qui avaient trempé dans le complot et invitèrent les Masmouda à le proclamer chef de l'unitarisme et à combattre ses adversaires les anthropomorphistes. Ceci eut lieu en 515 (22 mars 1121 — 11 mars 1122).

Il fut rejoint dans sa retraite par les hommes marquants parmi les dix et par d'autres ; des Hintata il y avait Abouhafç Omar ben Yahya, Abou Yahya ben Iguit, Yousef ben Ouanoudin et Ibn Yaghmour ; de Tinmellal, Abouhafç Omar ben Ali Ez-Zenagui, Mohammed ben Soleïman, Omar ben Tafraguin et autres ; la tribu des Hergha tout entière vint se ranger sous sa bannière, puis, avec eux, les Guedmioua et Guenfisa.

L'ayant proclamé unanimement, ils lui donnèrent le surnom de Mahdi, alors qu'auparavant on l'appelait l'Imam. Il appelait ses compagnons Tolba et les partisans de sa doctrine « El Mouahhidin » par opposition aux Lemtouna qui refusaient de se prêter à l'interprétation des textes et tendaient ainsi à l'anthropomorphisme.

Quand il eut cinquante compagnons, il les appela « aït el-Khamsin ». Le gouverneur des Lemtouna au Sous (1) marcha contre eux, c'est-à-dire contre les Hergha, dans leur pays même. Ceux-ci demandèrent des troupes à leurs frères Hintata et Tinmellal et tous réunis infligèrent une défaite aux Lemtouna, obtenant ainsi le premier succès que le Mahdi leur avait promis. Ils lui firent confiance et tous, à l'envie, vinrent se ranger sous sa bannière.

(1) Le texte dit par erreur Soul pour Sous.

Des troupes almoravides vinrent à différentes reprises les attaquer, mais ils les dispersèrent.

Il y avait trois ans que le Mahdi avait été proclamé lorsqu'il se transporta à la montagne de Tinmellal et s'y établit au milieu des habitants, près des sources de l'Oued Nefis, où il bâtit sa maison et sa mosquée. Il combattit les Masmouda qui s'étaient abstenus de le proclamer et ils se soumirent. Tels sont les renseignements qu'Ibn Khaldoun rapporte à ce sujet et que nous avons résumés.

Il résulte de ce que dit, d'autre part, Ibn Khallikan *(Page 134 du texte)* que l'apparition du Mahdi et son élection eurent lieu à Tinmellal et non ailleurs. Cet auteur, après ce qui a été rapporté ci-dessus, disant que le savant Abdelhaqq ben Ibrahim El-Masmoudi conseilla au Mahdi de gagner Tinmellal, qu'en entendant ce nom il se rappela qu'il lui était déjà connu et qu'il s'y rendit avec ses compagnons, ajoute : « Quand ils y arrivèrent, les habitants à leur aspect reconnurent en eux des étudiants, les reçurent cordialement, les traitèrent généreusement leur offrant une honorable hospitalité dans leurs demeures les plus riches.

Après leur sortie de son conseil, l'Émir el-Mouslimin apprenant qu'ils avaient quitté la ville, s'en réjouit fort et s'écria : « Nous avons évité le crime de les emprisonner. »

Or, les habitants de la montagne avaient appris que le Mahdi était parmi eux et entendaient raconter ce qui se disait de lui. Ils accoururent des régions les plus reculées pour bénéficier de ses mérites en le visitant. Et à quiconque se présentait, il faisait un accueil gracieux et lui confiait ce qu'il projetait contre le Sultan. S'il approuvait, il le rangeait parmi ses familiers, s'il n'approuvait pas, il s'en détournait.

Le Mahdi cherchait à se concilier les jeunes gens que les hommes sages prudents et expérimentés dissuadaient de le suivre, leur faisant redouter la puissance du Sultan.

Dans ces conditions le Mahdi ne réalisait pas ses projets, le temps s'écoulait sans amener de résultats, et il redoutait que surgît un événement grave avant qu'il n'eût atteint son but. C'est ainsi qu'il avait à craindre que les gens de la montagne ne fussent obligés par le souverain à l'abandonner et à le lui livrer.

Il imagina en conséquence un subterfuge pour les associer à ses entreprises en sorte qu'ils se trouvassent en état de désobéissance vis-à-vis du Sultan. Il avait remarqué que certains enfants du pays étaient des blonds aux yeux bleus, alors que le père avait le teint brun ou basané. Il leur en demanda la cause et personne ne lui répondit ; mais les ayant mis en demeure de s'expliquer, ils lui dirent : « Nous sommes les sujets de ce roi et à ce titre lui payons l'impôt foncier ; chaque année, ses serviteurs viennent dans nos montagnes (pour le percevoir), nous les recevons dans nos maisons qu'ils nous font évacuer et ils y restent isolés avec les femmes qui s'y trouvent. C'est ainsi que nos enfants viennent au monde avec le teint que vous avez remarqué et c'est là une chose contre laquelle nous sommes dans l'impossibilité de nous défendre. »

— « La mort, leur répondit le Mahdi, est préférable à une vie pareille. Comment pouvez-vous accepter une telle chose alors que vous êtes les plus habiles des hommes à manier l'épée et la lance ? »

— « Nous la supportons par contrainte et non de plein gré. »

— « Et que feriez-vous si un protecteur s'offrait à vous pour vous défendre contre vos ennemis ? »

— « Nous lui obéirions jusqu'à la mort ; mais qui est-il ? »

— Il leur répondit : « C'est votre hôte », faisant allusion à lui même.

Ils lui jurèrent obéissance, en l'exaltant jusqu'à l'exagération, puis, les ayant liés par des pactes et des engagements, il recouvra la quiétude.

Les choses étant ainsi disposées, il leur dit :

« Faites vos préparatifs pour être armés contre ces gens et, quand ils viendront, laissez-les, selon l'habitude, seuls avec les femmes et offrez-leur des boissons enivrantes ; quand ils seront ivres, venez me prévenir. »

Quand les serviteurs du roi se présentèrent, les montagnards les accueillirent comme le leur avait conseillé le Mahdi et vinrent le prévenir ; ceci se passait la nuit. Il leur commanda aussitôt de les tuer tous et une heure ne s'était pas écoulée que cet ordre était exécuté. Un seul des serviteurs du roi qui se trouvait alors à l'extérieur des habitations échappa à la mort. Ayant entendu les invocations des meurtriers et le bruit de la lutte, il avait fui, prenant des chemins détournés, s'était éloigné de la montagne et avait regagné Marrakech et rendu compte au roi de ce qui s'était passé.

Le prince se repentit alors d'avoir laissé Mohammed ben Toumert s'échapper de ses mains et reconnut que l'avis le plus sûr était celui qu'avait donné Malik ben Ouhaïb. Il réunit sans tarder un nombre suffisant de cavaliers pour traverser la vallée de Tinmellal qui est un passage étroit et difficile.

Le Mahdi qui s'attendait à l'arrivée de soldats, ordonna aux montagnards d'occuper les sentiers et de s'embusquer sur les points dominants de la vallée et appela à leur aide des populations voisines. Quand les cavaliers se présentèrent, ils furent reçus par une grêle de pierres arrivant des deux côtés de la vallée, cela dura ainsi depuis la pointe du jour jusqu'au soir. A la nuit close, les soldats s'en retournèrent et rendirent compte au roi de ce qui leur était arrivé.

Le prince comprit qu'il ne pouvait rien contre les montagnards et les défenses naturelles de leur pays et ne poussa pas plus loin.

Quant au Mahdi, il connut les dispositions du prince et l'attachement des montagnards pour lui n'en devint que plus sincère.

Sur ces entrefaites, le Mahdi convoqua Abou Mohammed El-

Bachir et lui dit : « Le moment est venu de dévoiler brusquement vos mérites afin qu'ils paraissent miraculeux : nous gagnerons ainsi les cœurs de ceux qui ne se sont pas encore soumis. »

Ils convinrent ensuite qu'ils s'acquitterait de la prière du matin et qu'il dirait dans une langue choisie, contrastant avec l'ignorance et la difficulté d'élocution qu'il avait affichées jusque là : « J'ai vu en songe, la nuit dernière, deux anges descendus du ciel pour me visiter, qui ouvrirent ma poitrine, prirent mon cœur le lavèrent et y placèrent la science, la sagesse et le Coran. »

C'est ce qu'il fit le lendemain matin : il serait trop long de raconter les détails de cette scène. Ceux qui se tenaient le plus obstinément à l'écart se rapprochèrent, émerveillés de l'aventure et de savoir qu'il avait reçu le Coran en songe. Mohammed ben Toumert lui dit alors : « Hâtez-vous maintenant de nous annoncer la bonne nouvelle en ce qui nous concerne, et dites si nous sommes du nombre des élus ou parmi les réprouvés. »

Il répondit : « Quant à vous, vous êtes le Mahdi qui apparaît par la volonté de Dieu, ceux qui vous suivront seront parmi les élus, ceux qui vous désobéiront seront réprouvés. » Il ajouta : « Faites paraître devant moi vos compagnons, je distinguerai parmi eux ceux du Paradis et ceux de l'Enfer. »

C'était là un stratagème au moyen duquel il fit périr tous ceux qui n'étaient pas favorables à Mohammed ben Toumert, n'épargnant que ceux qui étaient pour lui, mais ceci serait trop long à rapporter (1). Leur intention était de ne laisser subsister dans la montagne aucun opposant ; cependant après les exécutions qui avaient eu lieu, Mohammed ben Toumert *(Page 135 du texte)* comprit que parmi ceux qui avaient été épargnés ils s'en trouvaient certainement qui étaient apparentés à ses victimes. Pour calmer leur ressentiment, il les réunit et leur annonça que le

(1) Cf. *les mémoires d'El-Baïdak* (traduction d'un ms. de l'Escurial par M. Lévi Provençal — ouvrage sous presse) p. 53 et sqq et p. 126 et sqq.

siège du gouvernement allait de Marrakech se transporter chez eux avec ses richesses. Cette nouvelle les remplit de joie et les consola de la mort des leurs.

Les détails de ces événements seraient longs à rapporter et nous ne pouvons le faire ; disons seulement que Mohammed ben Toumert ne cessa ses efforts que lorsqu'il eut réuni une armée de dix mille hommes, tant cavaliers que fantassins, parmi lesquels se trouvaient Abdelmoumen ben Ali, Abou Mohammed El-Bachir et tous ses autres compagnons. Il resta de sa personne dans la montagne et l'armée alla faire le siège de Marrakech qu'elle investit pendant un mois, puis elle subit une défaite complète et ceux qui échappèrent à la mort s'enfuirent ; Abdelmoumen était sain et sauf, mais El-Bachir avait été tué. Le Mahdi qui en reçut la nouvelle dans la montagne, mourut avant le retour des débris de son armée. A ceux qui étaient autour de lui, il recommanda d'annoncer aux absents que la victoire était à eux, que le résultat était un succès, qu'ils n'avaient pas à se troubler mais à reprendre la lutte : Dieu, qu'il soit exalté, leur donnerait la victoire, mais le sort des armes est changeant et il ajouta : « Vos forces vont grandir tandis que celles de vos ennemis vont s'affaiblir ; vos rangs vont augmenter et les leurs diminuer, car vous êtes au début de votre carrière tandis qu'eux en ont atteint le terme », il ajouta d'autres recommandations très longues, qu'a rapportées Ibn Khallikan.

De son côté, Ibn Khaldoun dit qu'après l'intervention d'Abou Mohammed El-Bachir pour distinguer les véritables unitaires des autres, le Madhi résolut de diriger une expédition contre les Lemtouna ; qu'à cet effet il réunit ses partisans Masmouda et s'avança contre l'ennemi. Les Almohades rencontrèrent une cohue qu'ils mirent en déroute et poursuivirent jusqu'à Aghmat où ils se heurtèrent à des troupes lemtouniennes commandées par Abou Bekr ben Ali ben Yousef et Ibrahim ben Taamacht, qu'ils battirent. Ibrahim et ses troupes s'enfuirent et les Almo-

hades les poursuivirent jusqu'à Marrakech où ils campèrent à El-Boheïra au nombre d'environ 40.000 hommes tous fantassins sauf 400 cavaliers. Ali Ben Yousef rassembla un grand nombre de guerriers et s'avança contre eux, quarante jours après qu'ils avaient installé leur camp. Il sortit par la porte appelée Bab Aïlan les mit en déroute en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers ; El-Bachir perdit la vie et le combat fut des plus acharnés avec les Haïlana. En cette journée Abdelmoumen fit preuve du plus grand courage. On rapporta au Madhi que les Almohades avaient été exterminés ; il dit à ceux qui lui apportaient cette nouvelle :

— « Qu'a fait Abdelmoumen ? »

— « Sur son cheval noir, il a fait des prouesses lui répondit-on. »

— « Tant qu'Abdelmoumen est encore en vie, leur dit-il, c'est comme si nous n'avions perdu aucun guerrier. »

Ibn El-Khatib dans son ouvrage « Raqm el-holal » dit qu'au cours du combat d'El-Boheïra, dans la banlieue de Marrakech, périrent la majeure partie des compagnons du Mahdi et peu s'en fallut que cette journée ne leur fût fatale. Cependant la constance du Mahdi ne se démentit pas et il disait à ce sujet : Ceci est pareil à l'aurore qui est précédée de la fausse aurore et après laquelle brille le matin et s'élève la lumière.

Il les engageait à constituer des détachements de cavaliers avec les chevaux qu'ils pourraient prendre à l'ennemi et il récompensait chacun selon les postes qu'il avait pu organiser ; il leur donnait encore d'autres avis. Tels sont, en résumé les renseignements donnés sur le Mahdi, par Ibn Khaldoun auxquels s'en ajoutent d'autres rapportés par Ibn Khallikan sur le même objet. Ibn Abi Zara dans le « Qirtas » donne un récit suivi de l'histoire de ce Mahdi, mais il s'y trouve certaines contradictions avec ce qui vient d'être dit ; nous allons cependant rapporter ce récit, malgré les répétitions auxquelles cela donnera lieu, en vue d'ajouter à la documentation du lecteur et à sa satisfaction.

Voici en abrégé, ce que dit Ibn Abi Zara : « Le Mahdi alla en Orient pour s'instruire ; il y rencontra des maîtres auprès desquels il acquit des connaissances étendues ; il apprit une certaine quantité de hadits du prophète de Dieu (qu'il répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut) et se distingua dans la connaissance des principes fondamentaux de la loi divine et des dogmes de la foi. Le cheikh Abou Hâmid El-Ghazzali (puisse Dieu l'agréer) fut un des maîtres auprès desquels il étudia. Il demeura auprès de lui pendant trois années et à plusieurs reprises El-Ghazzali prédit que le Mahdi était destiné à de grandes choses ; celui-ci en ayant eu connaissance s'attacha à ce maître qu'il servait de différentes manières, jusqu'au jour où il lui confia qu'il connaissait sa prédiction. Puis, sentant le moment opportun, il demanda une inspiration à Dieu par « Istikhara (1) » et prépara son départ.

« Il prit le chemin du Maghreb le premier jour de Rabia Ier de l'année 510 de l'hégire (14 juillet 1116) se donnant comme mission au cours de son voyage d'enseigner la science, de préconiser les bonnes actions et de condamner celles qui sont répréhensibles, lorsqu'il rencontra Abdelmoumen ben Ali et le proclama son second, dans la prospérité comme dans l'infortune, dans l'aisance comme dans la misère ; puis il atteignit le Maghreb et se fixa à Marrakech.

« Il était éloquent et inspirait le respect ; il se mit à attaquer les Almoravides qu'il accusait d'impiété et d'anthropomorphisme et il se donnait, à ceux en qui il avait confiance, pour le Mahdi attendu, qui devait remplir le monde de justice comme il avait été rempli d'iniquité. Il se livra dans la ville de Marrakech à des admonestations et des réprimandes comme il a été déjà rapporté.

(1) Pratique consistant en certaines prières par lesquelles on demande à Dieu une inspiration à recevoir en songe, sur les choses que l'on veut entreprendre.

Ali ben Yousef le Lemtounien en ayant été informé, le fit comparaître et lui dit : « Que signifie ce que l'on nous rapporte à votre sujet ? »

— « Je suis un pauvre homme, lui répondit-il, qui n'envisage rien autre que la vie future, recommande les bonnes actions et réprouve les mauvaises ; ô roi, vous êtes le premier à devoir le faire et il vous en sera demandé compte. Or votre royaume se signale par des actions blâmables, par des innovations manifestes et votre devoir est de faire revivre les principes de la sounna (loi traditionnelle) et de faire disparaître les innovations. Dieu qu'il soit exalté condamne *(Page 136 du texte)* la conduite d'un peuple qui cesse de réprimer les actions répréhensibles ; il a dit : « Ils ne s'interdisaient pas mutuellement les fautes qu'ils commettaient ; combien étaient mauvaises leurs actions (1). »

« Ces paroles firent une vive impression sur l'Émir El-Mouslimin, il resta pensif, la tête baissée, puis manda les docteurs de la loi qui vinrent en nombre et emplirent la salle des séances. L'Émir El-Mouslimin leur dit alors : « Mettez cet homme à l'épreuve, s'il est instruit de la vérité, nous le suivrons, dans le cas contraire nous le châtierons. »

« Le Mahdi était éloquent, il connaissait les principes fondamentaux de la loi et était habile dans la controverse ; quant aux savants présents, ils connaissaient les traditions et leurs ramifications. La discussion s'engagea entre eux et il les réduisit au silence, de telle sorte que leur impuissance fut manifeste ; ce que voyant, ils arrêtèrent la discussion et, prenant parti contre lui, ils excitèrent la colère de l'Émir El-Mouslimin disant : « Cet homme est un hérétique, s'il demeure dans la ville, il troublera la foi des habitants. »

« L'Émir El-Mouslimin lui ayant alors prescrit de quitter Mar-

(1) *Coran*, chap. v, verset 82.

rakech, il se réfugia dans un cimetière où il s'installa sous une tente et où les étudiants venaient entendre ses leçons. Le nombre de ses auditeurs augmenta et il gagna l'affection et la considération des gens du peuple.

« L'Émir El-Mouslimin ayant été instruit pour la deuxième fois de ses faits et gestes et apprenant qu'il tenait des propos séditieux contre le gouvernement, le fit comparaître à nouveau et lui dit : « Craignez Dieu pour votre propre salut ; ne vous ai-je pas défendu de provoquer des rassemblements de personnes et de groupes de familiers et ne vous ai-je pas ordonné de quitter la ville ? »

— « O roi, lui répondit-il, je vous ai obéi, je suis sorti de la ville pour me réfugier au cimetière et ne m'occupe que de choses de ma compétence, n'écoutez pas les propos des hypocrites. »

« Le prince lui répondit par des menaces et pensa l'emprisonner ; il échappa grâce à Dieu et en vue d'un destin que ses décrets avaient déjà fixés.

« Après que le Mahdi eut quitté la salle des séances, les personnes présentes excitèrent la colère du prince en lui expliquant avec précision le cas du personnage et ses prétentions. L'Émir El-Mouslimin revenant alors sur le jugement qu'il avait d'abord porté sur lui, donna l'ordre qu'on lui apportât sa tête.

Un de ses amis intimes en ayant eu connaissance, s'empressa d'aller le prévenir et arrivé à proximité de la tente, se mit à réciter cette parole du Coran : « O Moïse, les grands délibèrent à ton sujet pour te mettre à mort, etc. (1) »

« Le Mahdi comprenant le sens de ces paroles, se déroba aussitôt et gagna Tinmellal où il s'établit ; cela eut lieu en Choual de l'année 514 (24 décembre 1120 — 21 janvier 1121). Il y fut rejoint par les dix compagnons qui les premiers avaient adopté sa doctrine et cru en lui comme Imam, c'est-à-dire Abdel-

(1) Chap. XXVIII, verset 19.

moumen ben Ali El-Goumi, Abou Mohammed El-Bachir El-Ouencharisi, Abou Hafç Omar ben Yahya El-Hintati, Abou Yahya ben Iguit El-Hintati, Abou Hafç Omar ben Ali Açnag, Ibrahim ben Ismaïl El-Khazradji, Abou Mohammed Abdelouahad El-Hadrami, Abou Amran Mousa ben Tamor, Soleïman ben Khallouf et un dixième (1). Ils demeurèrent à Tinmellal jusqu'en Ramadan de l'année 515 (13 novembre 1121 — 12 décembre 1121).

« Son prestige grandit dans le djebel Deren (2) et le nombre de ses partisans ayant grossi, il fit connaître la mission qu'il s'était assignée et invita les montagnards à le proclamer. Ses dix compagnons seuls l'élurent en premier lieu, après la prière du vendredi 15 Ramadan de l'année 515 (27 novembre 1121).

« Le lendemain samedi, le Mahdi sortit avec ses dix compagnons armés de sabres, se rendit à la Mosquée et montant en chaire, il prêcha les assistants, leur annonçant qu'il était le Mahdi attendu et les invita à le reconnaître. Il fut proclamé unanimement puis il envoya dans le pays des Masmouda, des émissaires chargés d'amener les habitants à le reconnaître, de leur inspirer de l'attachement pour sa personne en faisant son éloge, en prouvant l'austérité de ses mœurs, son amour de la vérité et en racontant les miracles qu'il avait accomplis.

« Les gens accoururent auprès de lui de toutes parts et il donna à ses partisans le nom d'Almohades (unitaires), puis il les instruisit en langue berbère des principes de la doctrine unitaire, qu'il divisa en chapitres, en sections et en dixièmes (3), leur disant : « Celui qui n'observe pas ces préceptes de la doctrine unitaire n'est pas un unitaire (almohade); il ne peut diriger les autres dans la prière et la chair de l'animal qu'il égorge est illicite. »

« Il s'attacha les hommes du pays qui professaient pour lui,

(1) Cf. Baidaq, *op. cit.*, p. 48.

(2) Nom indigène de l'Atlas Marocain.

(3) Divisions empruntées à celle du Coran.

publiquement et dans l'intimité de leur cœur, une profonde vénération, au point qu'ils l'invoquaient personnellement dans toute circonstance grave et qu'ils le proclamaient en chaire, cependant que les députations se succédaient auprès de lui, si bien qu'il réunit un nombre considérable de partisans.

« Quand il connut que sa doctrine avait pénétré les âmes et que sa puissance était bien assise, il se leva au milieu d'eux et leur prêcha la guerre sainte contre les Almoravides, déclarant qu'il était licite de répandre leur sang et de prendre leurs biens. Ils se dévouèrent à sa cause et lui jurèrent fidélité jusqu'à la mort.

« Il choisit parmi eux 10.000 des plus valeureux almohades, mit à leur tête Abou Mohammed El-Bachir, leur donna comme bannière un drapeau blanc et leur adressa ses vœux, sur quoi ils se mirent en route, se dirigeant sur la ville d'Aghmat.

« La nouvelle en étant parvenue à l'Émir El-Mouslimin, ce prince organisa pour les combattre une armée composée des personnes de son entourage et de troupes régulières. La rencontre fut heureuse pour les Almohades qui mirent les Almoravides en déroute, les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à Marrakech où ils les tinrent assiégés pendant quelque temps. Voyant les troupes almoravides augmenter en nombre, ils levèrent le siège de la place le trois Chaaban 515 (7 octobre 1121). Le Mahdi leur partagea le butin qu'ils avaient fait sur les soldats almoravides et leur récita cette parole divine : « Dieu vous avait promis un important butin et il s'est hâté de vous le donner (1) » ; ajoutant : « Dieu a accompli pour vous cette promesse. » Sa réputation dès lors se répandit dans toutes les régions du Maghreb et de l'Espagne.

« Le Madhi remonta la majeure partie de ses troupes avec les chevaux enlevés aux Almoravides *(Page 137 du texte)* ; puis il

(1) *Coran*, chap. LXVIII verset 20.

dirigea lui-même une expédition contre Marrakech et, ayant organisé son armée, il s'avança avec elle et vint s'installer au Djebel Gueliz à proximité de la ville qu'il assiéga pendant trois années, attaquant tantôt le matin, tantôt le soir, cela de l'année 516 à l'année 519 (1122 — 1126). Mais, fatigué de ce long siège, il leva le camp se dirigeant sus l'Oued Nefis dont il suivit le cours, appelant les habitants à la soumission et mettant à mort ceux qui s'y refusaient. Il soumit ainsi ceux de la plaine et ceux de la montagne et fut proclamé par les Guedmioua. Il razzia ensuite le territoire des Regraga qu'il contraignit à proclamer l'unité de Dieu et à pratiquer sa loi et parcourut le pays des Masmouda, tuant ceux qui lui résistaient et faisant grâce à ceux qui lui obéissaient. Il soumit de la sorte une grande étendue de pays et rallia à sa cause de nombreuses populations Masmouda, après quoi il regagna Tinmellal où il demeura deux mois, le temps nécessaire pour donner du repos à ses troupes. Il alla ensuite razzier la ville d'Aghmat et le pays des Hazradja, ayant avec lui 30.000 Almohades. Il eut à combattre les gens d'Aghmat, les Hazradja, une importante armée composée de l'entourage du prince almoravide et de ses troupes régulières et d'autres troupes. Les Almohades les mirent en déroute en tuant un grand nombre et leur prenant du butin qui fut distribué aux vainqueurs.

« Il attaqua ensuite les habitants du djebel Deren dont il enleva les forteresses et les châteaux-forts, obligeant à la soumission les habitants des tribus Hergha, Hintata, Guenfissa et autres. Il revint ensuite à Tinmellal où il donna quelque repos à ses troupes.

« Il les invita ensuite à marcher contre Marrakech et à faire la guerre sainte aux Almoravides et mit à leur tête Abdelmoumen ben Ali et Abou Mohammed El-Bachir, le premier étant spécialement délégué pour diriger la prière. Arrivée à Aghmat, cette armée rencontra Abou Bekr ben Ali ben Yousef à la tête d'une nombreuse armée composée de Lemtouna et de contingents Cen-

hadja. Le combat durait depuis huit jours lorsque les Almohades mirent leurs ennemis en déroute. Ils poursuivirent Abou Bekr et ses soldats jusqu'à Marrakech, les tuant sur tous les chemins et assiégeant la ville pendant quelques jours, après quoi ils rentrèrent à Tinmellal. Le Mahdi se porta à leur rencontre leur fit un aimable accueil, et proclama l'importance du succès qu'ils avaient remporté et des territoires qu'ils avaient conquis. »

Il mourut un peu après ces événements, ainsi que nous l'exposerons, s'il plaît à Dieu. Telle est la suite des faits rapportés à ce sujet par Ibn Abi Zara et c'est Dieu qui sait le mieux la vérité.

Renseignements complémentaires sur le Mahdi et sur les événements de sa vie, jusqu'à sa mort.

Le Mahdi était de taille moyenne et de teint brun, il avait le crâne développé, les yeux enfoncés dans les orbites, le regard perçant, la barbe rare et un grain de beauté à l'épaule droite. Il était habile à diriger les hommes, doué d'un esprit fin et plein d'astuce et avec cela très instruit dans les Hadits (loi traditionnelle) comme dans les principes de la loi religieuse et habile controversiste. Il était éloquent, ferme de caractère dans les circonstances les plus graves, n'hésitant pas à répandre le sang, ni à détruire un monde si l'objet de son ambition en dépendait ; il était continent et ne recherchait pas le commerce des femmes (1). Il donnait les soins les plus attentifs à la conduite de ses affaires et maintenait d'une main ferme le pouvoir qu'il avait acquis.

L'auteur du Mo'rib a écrit ce vers à son sujet :

(1) L'auteur veut dire que sa complexion naturelle le vouait à la chasteté.

« Les traces qu'il a laissées te renseignent sur lui comme si tu le voyais de tes propres yeux. »

Ajoutant : « Il a les pieds dans un marécage et la tête dans les étoiles ; il conçoit l'effusion de l'eau de la vie (le sang) à l'exclusion de l'effusion de l'eau qui donne la vie (1). »

Les Almoravides ne se sont défiés ni de la finesse de son esprit ni de l'austérité de ses mœurs si bien qu'il a pu les approcher par une marche semblable à celle de l'aurore dans les ténèbres ; et il a laissé dans ce monde un désert (2). Il a fondé un empire tel que si Abou Moslem l'avait connu il y aurait perdu son salut, malgré sa fermeté (3).

La nourriture du Mahdi provenait du travail d'une sœur qu'il avait et qui filait de la laine ; elle lui procurait ainsi chaque jour une galette avec un peu de beurre ou d'huile.

Il ne changea pas cette manière de vivre lorsqu'il eut réuni une grande quantité de biens. Un jour, s'étant aperçu du vif attachement de ses compagnons pour les grandes richesses qu'ils avaient réalisées, il fit réunir et brûler ces richesses ; puis il leur dit : « Ceux qui me suivent en vue des biens de ce monde, n'auront rien d'autre que ce qu'ils voient de leurs yeux ; quant à ceux qui me suivent en vue de la vie éternelle, ceux-là leur récompense viendra de Dieu. »

Bien que son extérieur fût sans éclat et son visage ouvert, il inspirait la crainte et était inaccessible, sauf à celui qui venait se plaindre d'un acte d'oppression ; il avait un homme spécialement attaché à son service et chargé d'introduire auprès de lui.

On lui attribue des vers parmi lesquels ceux-ci :

« Je me suis appuyé sur leur aide quand ils étaient loin. La

(1) Jeu de mots qui est une allusion à l'impuissance du Mahdi et à sa cruauté sanguinaire.

(2) Allusion à l'absence de descendants d'Ibn Toumert.

(3) Abou Moslem, personnage qui aida les Abbassides à conquérir le pouvoir.

troupe des gens t'a laissé en arrière, après leurs adieux.

« Que de choses tu défends et tu ne sais pas t'abstenir ! combien n'entends-tu pas d'exhortations auxquelles tu restes sourd !

O pierre jusques à quand aiguiseras-tu le fer sans jamais rien trancher ? »

Il répétait souvent ce vers :

« Dépouille-toi des biens de ce monde où tu es arrivé tout nu. »

Il se servait comme sentence de ces vers d'Abou Taïeb El-Motanebbi (1).

« Quand tu cherches à acquérir de la gloire, ne te contente pas de ce qui est en deçà des étoiles du ciel ;

Que ce soit pour une cause infime ou pour une cause grave que l'on meurt, le goût de la mort reste le même. »

Il disait aussi *(Page 134 du texte)* :

« Celui qui connaît comme je les connais les hommes et les vicissitudes de la vie,

Celui-là abreuve sa lance sans pitié,

Car il ne rencontrerait, s'il était vaincu, aucune pitié.

Et les coups portés aux hommes ne sauraient être imputés à crime. »

Il disait encore :

Je ne suis pas un des leurs, vivant parmi eux ; mais la mine d'or est dans la terre. »

D'après Ibn El-Khatib dans Raqm el-Holal : « On a rapporté qu'Ibn Toumert prétendait obéir à une sorte d'inspiration divine, mais il rejetait comme hétérodoxes les ouvrages spéculatifs ainsi que ceux adoptant sans examen les opinions d'un tiers. Il était passé maître en théologie, mais il subissait l'influence d'un faux principe emprunté aux Kharedjites, se préoccupait de la connaissance des événements futurs et prédisait l'avenir.

(1) El Motanebbi figure au premier rang des poètes arabes (303-354 de l'hégire = 915 à 965 de J. C.).

Il donna à ses partisans une curieuse organisation : il les divisait en gens de la maison, gens du conseil, gens de la suite, groupe des cinquante, groupe des soixante dix, groupe des étudiants et enfin groupe des lecteurs et gens des tribus.

Les gens de la maison étaient chargés de son service personnel, les gens du conseil étaient appelés à discuter les affaires et à donner leur avis, ceux de la suite étaient pour la pompe et l'éclat, le groupe des soixante dix, celui des cinquante, les lecteurs et les étudiants composaient l'élite intellectuelle, les dépositaires de la science chargés de l'enseigner ; quant aux tribus, elles constituaient la force armée à opposer à l'ennemi ; à tous il enseignait les différentes pratiques religieuses coutumières. »

A ce propos nous citerons ce fait qu'un groupe des Masmouda éprouvant une invincible difficulté à apprendre le premier chapitre qui ouvre le Coran, en raison de leur ignorance de la langue arabe, il donna à chacun d'eux comme surnom, un mot de ce chapitre et les plaçant sur un rang dans l'ordre des mots, il disait au premier : tu t'appelles « Louange à Dieu », au second tu t'appelles « maître des mondes » et ainsi de suite jusqu'à la fin du chapitre de la « Fatiha », ajoutant « Dieu n'agréera aucune prière de vous, tant que vous n'aurez pas réuni ces paroles dans leur ordre, à chacune de vos génuflexions. » Ce moyen leur permit de retenir par cœur le premier chapitre du Coran. Ceci a été rapporté par l'auteur du Mo'rib.

On dit que c'est lui qui a introduit dans l'appel à la prière du matin les mots : « asbah oua Lillahi el-hamd ». Le matin est arrivé : que Dieu en soit loué !

En ce qui concerne la hardiesse, l'audace et la passion qu'il montrait pour réaliser ses projets, l'auteur du Qirtas rapporte ce qui suit : « La guerre allumée entre les Almohades et les Almoravides avait coûté la vie à tant de personnes parmi les premiers, que leurs familles en étaient vivement impressionnées ; ce que voyant, le Mahdi imagina, pour les calmer, de choisir un groupe

de survivants, qu'il fit enterrer sur le champ de bataille, ménageant dans le tombeau de chacun d'eux une bouche d'air et leur dit : « Quand on vous interrogera sur votre sort, vous répondrez : Nous avons éprouvé la vérité des promesses de Dieu et avons acquis la certitude que la doctrine de l'Imam El-Mahdi est la vérité ; appliquez-vous donc avec zèle à combattre pour Dieu vos ennemis. Quand vous aurez ainsi fait, ajouta-t-il je vous ferai sortir de la tombe et vous aurez acquis à mes yeux un haut mérite. »

Il se proposait, par ce stratagème de les attacher plus fortement à sa cause et de leur faire oublier ce qu'ils avaient subi de pertes et de blessures à son service.

Il réunit ensuite ses compagnons et leur dit : « Vous êtes, vous, les membres de la Communauté almohade, la phalange de Dieu, les défenseurs de sa religion et les auxiliaires de la vérité ; efforcez-vous de combattre vos ennemis. Les choses apparaissent clairement à vos yeux ; si cependant vous doutiez de mes paroles venez sur le champ de bataille et interrogez ceux des vôtres qui sont morts en martyrs de la foi, en cette journée ; ils vous apprendront quelles récompenses ils ont trouvées auprès de Dieu. »

Il les emmena, après ce discours, sur le champ de bataille où il s'écria : « Dites ô martyrs de la foi, qu'avez-vous obtenu de Dieu le Tout Puissant » ?

Et ils répondirent : « Il nous a accordé comme récompense ce qu'aucun œil ne saurait voir ce qu'aucune oreille ne saurait entendre, ce qu'un cerveau humain ne saurait concevoir. »

Les gens furent frappés d'étonnement et ne doutèrent pas d'avoir entendu parler les morts ; ils le rapportèrent à leurs parents et leur attachement pour la personne et les idées du Mahdi s'en trouva raffermi ; mais Dieu est le mieux instruit de la vérité (1).

(1) Le Qirtâs ajoute que Ibn Toumert fit tuer les complices de cette fraude pour éviter toute indiscrétion.

Mort du Mahdi — Dieu lui fasse miséricorde

La mort du Mahdi eut lieu quatre mois après la bataille d'El Boheïra, d'après Ibn Khaldoun ; au dire d'Ibn El-Khatib et autres auteurs, elle aurait eu lieu le mardi quatorzième jour du mois de Ramadan de l'année 524 (21 août 1129) ; d'autres auteurs donnent une autre date. D'après l'auteur du Qirtas, « lorsque les Almohades revinrent à Tinmellal après l'expédition de Marrakech, le Mahdi se porta à leur rencontre, les salua et leur souhaita la bienvenue, puis leur annonça les succès qui les attendaient, les victoires qu'ils remporteraient, les pays dont ils feraient la conquête et la durée de leur empire, ajoutant que lui mourrait dans l'année. Ils en furent affligés et firent entendre des lamentations. »

Peu après il fut atteint de la maladie dont il devait mourir et se fit remplacer pour diriger la prière, par Abdelmoumen, jusqu'au jour de sa mort à la date qui a été indiquée plus haut.

Un auteur a rapporté que le Mahdi avant de mourir vit en songe apparaître un personnage qui lui récita des vers par lesquels il lui annonçait sa fin et lui faisait connaître le jour où il mourrait, ce que l'événement confirma ; voyez à ce sujet le Qirtas.

Nous avons déjà cité, à propos de ces faits, l'ouvrage intitulé Kitab el-Djefr sur lequel il se pourrait que le lecteur désirât avoir quelques précisions. A ce sujet, Ibn Khaldoun s'exprime, dans son livre intitulé Kitab Tabiat el-'Omran, ainsi qu'il suit : « Sachez en ce qui concerne l'origine de cet ouvrage que Haroun ben Saïd El-Adjali qui fut le fondateur des Zaidïa, avait composé un livre d'après Djafar Eççâdiq — Dieu l'agrée ; cet ouvrage annonçait les événements touchant les descendants du Prophète

en général *(Page 139 du texte)* et plus particulièrement quelques-uns d'entre eux de cette famille ; ces préditions avaient été révélées à Djafar et à quelques-uns de ses pareils par faveur spéciale de Dieu, faveur qu'il accorde aux saints personnages de leur mérite. Djafar Eççâdiq possédait ce livre écrit sur de la peau de veau. Haroun El-Adjali qui le rapporte d'après lui, l'a copié et l'a appelé *El-Djefr* du nom de la peau sur laquelle il était transcrit, ce mot ayant dans la langue arabe le sens de « jeune » et ils conservèrent le nom à l'ouvrage qui contenait aussi des commentaires du noble Coran, avec des interprétations sur certains sens cachés, donnés par Djafar Eççâdiq — Dieu l'agrée.

Ibn Qoteïba en parle au début de son « Kitab ikhtilaf El-Hadits » et dit, après de longs développements : « Plus étonnant encore est le commentaire donné par les Rafidites ; ils prétendent connaître le sens secret de certains passages du Coran et le tenir du Kitab El-Djefr transmis par El-Adjali. »

Ibn Qoteïba ajoute, en vers :

« Ne voyez-vous pas que les Rafidhites qui sont divisés donnent tous à Djafar des attributs inacceptables. Un groupe d'entre eux l'appellent Imam, d'autres groupes l'appellent le prophète purifié.

Chose extraordinaire ! je ne reconnais pas ces conclusions comme tirées de ce *jefr* (parchemin mystérieux). Et je leur laisse la responsabilité de leurs assertions mensongères. »

Ibn Qoteïba en parle encore dans d'autres vers que ceux ci, puis il dit : « Il s'agit de la peau d'un jeune animal sur lequel, prétendent-ils, l'Imam Djafar Eççâdiq a tracé par écrit, à leur intention, ce qui pourrait leur être nécessaire et aussi ce qui aura lieu le jour du jugement dernier. »

Tout ce que dit là Ibn Qoteïba est faussement attribué au Kitab El-Djefr ; Aboulala El-Maarri réfute cette doctrine dans les vers suivants :

« On admire les gens de la sainte maison pour ce qu'ils ont

appris par un morceau de peau : le miroir de l'astrologue qui est si petit lui révèle pourtant bien tous les lieux habités et tous les déserts (1).

Ibn Khaldoun dit : Ceux qui ont rapporté les paroles du Kitab el Djefr ne remontent pas à Djafar Eççâdiq — Dieu l'agrée — et l'on ne connaît pas l'origine de ce livre ; il semble qu'on se trouve en présence de phrases détachées que n'accompagne aucune référence ; s'il était possible de le faire remonter avec certitude à Djafar Eççâdiq, on y trouverait les meilleures garanties d'authenticité, soit de Djafar lui-même, soit des siens ; car tous étaient marqués des faveurs divines — Dieu veuille les agréer.

Sur le règne d'Abou Mohammed Abdelmoumen Ben Ali El-Goumi et ses débuts.

La famille d'Abeldmoumen n'appartenait pas aux Masmouda ; elle était des Goumïa (2) et parmi eux des Beni Abid ; ces Goumïa, qui s'appelaient anciennement Cetfoura, étaient une branche des Beni Faten ben Tamsit ben Dhora ben Zedjik ben Madghis El-Abter ; ils sont cousins des Zenata avec lesquels ils se rejoignent dans l'ancêtre Dhora ben Zedjik. Telle est la vérité et si quelques historiens font remonter l'origine d'Abdelmoumen à Kaïs Aïlan ben Modar, c'est là une opinion peu solide.

D'après Ibn Khaldoun, Abdelmoumen était des Beni Abid l'une des familles les plus nobles parmi les Goumïa ; ils habitaient le territoire de Tagrart château-fort établi dans la mon-

(1) Commentaire des vers : le mot *mask* avec *fatha* sur le *mim* signifie *peau ;* le mot *djefer* avec *fatha* sur le *djim* est le *chevreau de quatre mois.* Les gens de ce temps avaient l'habitude d'écrire sur des peaux d'animaux à cause de la rareté du papier.

(2) C'est par une erreur de lecture que ce nom a été transcrit Koumia.

tagne qui domine Honeïn (1) du côté du levant. Selon Ibn Khallikan, le père d'Abdelmoumen occupait parmi ses concitoyens une situation moyenne, il exerçait la profession de potier et vendait les vases et récipients produits de son industrie ; il était du nombre des hommes sages et dignes.

On raconte qu'étant enfant Abdelmoumen dormait un jour auprès de son père occupé à sa poterie. Celui-ci entendit un bruissement au-dessus de sa tête, leva les yeux et aperçut dans les airs un essaim d'abeilles qui formait un nuage noir couvrant toute la maison. Cet essaim descendit en entier sur l'enfant qui dormait et dont le corps disparut sous les abeilles sans qu'il s'éveillât. A cette vue, sa mère effrayée se mit à crier. Le père lui imposa silence et lui dit : « Il n'y a rien à craindre pour lui de ceci et je suis plutôt émerveillé de ce qu'il en faut augurer. » Puis il lava ses mains souillées de glaise et remit ses vêtements, observant ce qui allait se passer. Or, les abeilles s'étant envolées, l'enfant s'éveilla sans manifester aucune souffrance et sa mère inspecta son corps qui ne portait aucune trace.

Dans leur voisinage vivait un homme connu comme devin ; le père alla lui raconter l'aventure de son fils et des abeilles. L'augure lui dit : « Avant peu il parviendra à une haute destinée, les peuples du Maghreb lui seront soumis. » On sait ce que fut cette destinée.

Nous avons déjà rapporté que le Mahdi avait eu en main le Kitab el-djefr où il était dit que sa carrière ne s'accomplirait qu'avec l'aide d'un homme portant tel nom, ayant tel signalement et qui était Abdelmoumen ben Ali ; que le Mahdi *(Page 140 du texte)* le rechercha pendant un certain temps, jusqu'au

(1) Honeïn ville et port de la Méditerranée. Il est situé dans la province d'Oran, à quatre lieues O.S.-O. de l'embouchure de la Tafna. Sur les cartes ce port est nommé *Mersat Onaï*, dénomination dans laquelle on reconnaît les mots *Merça-Honeïn* (port de Honeïn — de Slane traduction de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khadoun, t. I, p. LXXXVI.

jour où il le rencontra à Mellala, alors qu'Abdelmoumen était un jeune homme encore étudiant, qu'il s'attacha au Mahdi, lui demeura entièrement soumis, etc.

Le Mahdi avait deviné chez lui la noblesse et la distinction et il récitait, en le regardant, ces deux vers qui sont d'Abou Chaïç El-Khozaï :

« Tu portes des signes complets dont tu as été personnellement doté :

Et chacun de nous en ressent de la joie et du bonheur : bouche souriante, main généreuse, grande âme, visage ouvert. »

Le Mahdi disait à son entourage : « Votre compagnon soumettra des royaumes. » Il disait aussi : « Abdelmoumen est le plus véridique des hommes de cette phalange. »

D'après Ibn Khaldoun, le Mahdi accordait à Abdelmoumen une préférence hautement marquée pour son intelligence et sa facilité à recevoir l'enseignement, si bien qu'il devint le bras droit d'El-Mahdi et le plus précieux de ses compagnons et qu'il fut choisi par lui comme lieutenant, dès qu'il lui eut reconnu les qualités requises. C'est à ce sujet qu'Ibn El-Khatib a dit les vers suivants :

« Il a légué le pouvoir à Abdelmoumen et le monde le suivit comme une monture bridée.

Il l'a choisi parmi les siens pour lui donner l'autorité, parce que son aptitude au commandement lui était clairement apparue (1). »

Quand le Mahdi dans sa traversée du Maghreb passa chez les Taaleba, Arabes du pays d'Alger, ils lui offrirent un âne très vif, comme monture, car il allait péniblement à pied. Mais il le laissait de préférence à Abdelmoumen, disant à ses compagnons : « Montez-le sur un âne, lui vous donnera des chevaux de prix. » Les des-

(1) Ces vers contiennent très souvent des jeux de mots comme c'est ici le cas, mais ils sont intraduisibles.

cendants d'Abdelmoumen ont prétendu que le Mahdi l'avait désigné pour lui succéder.

Ibn Khallikan dit que ce point n'est pas certain ; mais seulement, le Mahdi avait chargé Abdelmoumen de le suppléer pour présider la prière pendant sa maladie ; ses compagnons en avaient conclu qu'il devait lui succéder (1). L'événement tourna à l'avantage d'Abdelmoumen. Et Dieu est le mieux instruit de la vérité.

Proclamation d'Abdelmoumen et circonstances qui l'occasionnèrent.

Lorsque le Mahdi mourut à la date qui a été indiquée, Abdelmoumen se chargea des préparatifs de ses funérailles et des prières de circonstance, puis on l'ensevelit dans sa mosquée contiguë à son habitation à Tinmellal.

Après ses funérailles, chacun des dix compagnons porta toute son attention sur sa succession ; or ils appartenaient à diverses tribus et chacune d'elles souhaitait que le successeur fût l'un des siens à l'exclusion des autres. Étant en rivalité, pour cet objet, le groupe des dix compagnons et celui des cinquante se réunirent pour délibérer, car ils redoutaient pour eux-mêmes le trouble qui pourrait survenir dans les esprits et dans les cœurs et le relâchement du lien qui les unissait. Ils s'accordèrent pour proclamer Abdelmoumen parce qu'il était étranger parmi eux et n'appartenait pas aux Masmouda, attendu que ceux-ci sont des Branes (2) tandis que les Goumïa, tribu d'Abdelmoumen, sont des Botr (3) ; c'est pourquoi ils le proclamèrent, tenant compte au surplus,

(1) C'est dans les mêmes circonstances qu'Abou Bekr avait été choisi pour succéder à Mahomet.

(2) Descendants de l'ancêtre berbère Bernes.

(3) Descendant d'un autre ancêtre berbère Madghis El Abter.

de la préférence que le Mahdi lui marquait à l'exclusion de tout autre.

D'après Ibn Khaldoun, lorsque le Mahdi mourut, ses compagnons craignirent que le lien qui les unissait ne se relâchât et que l'irritation des Masmouda, si Abdelmoumen était proclamé, n'occasionnât des troubles graves puisqu'il n'était pas de leur sang. En conséquence ils pensèrent devoir différer la décision jusqu'au jour où les cœurs seraient mieux disposés à accepter la proclamation du successeur du Mahdi et cachèrent la mort de ce dernier pendant trois ans, laissant croire qu'il était malade et observant ses traditions dans l'accomplissement des prières, dans la lecture et dans les actes divers de dévotion. Ses compagnons pénétraient dans son appartement, comme s'il leur avait réservé la faveur de le visiter durant sa maladie ; ils se réunissaient alors autour de son tombeau et discutaient de leurs affaires, après quoi ils sortaient pour exécuter ce qu'ils avaient décidé. Et c'était Abdelmoumen qui les dirigeait en tout cela.

Lorsque les affaires furent menées au point désiré et qu'ils furent tous d'accord, ils dévoilèrent leurs intentions et ceux qui restaient des dix compagnons s'entendirent pour mettre en avant Abdelmoumen. Ceci fut surtout l'œuvre du Cheikh *Abou Hafç Omar ben Yahya el-Hintati*, l'ancêtre des rois hafcides maîtres de Tunis. Ils publièrent alors la mort du Mahdi et sa volonté exprimée en faveur de son compagnon et tous les autres donnèrent leur adhésion. Yahya ben Yaghmour leur rapporta qu'il disait dans ses vœux, après la prière : « O mon Dieu bénissez le meilleur des compagnons. »

L'entente fut alors complète et tous s'accordèrent pour le proclamer.

On a prétendu qu'Abdelmoumen avait en la circonstance usé d'un stratagème habile pour obtenir le succès ; qu'il avait apprivoisé un oiseau et un lion jusqu'à les rendre familiers ; qu'il avait appris à l'oiseau à dire, sur un signe : « Le succès et le pou-

voir sont à Abdelmoumen l'Émir el-Moumenin. » Quant au lion, obéissant de la même manière, dès qu'il le voyait, il s'approchait en remuant la queue et se frottait contre lui.

Abdelmoumen ayant ensuite réuni les Almohades les prêcha, leur recommandant l'union et l'accord, les mettant en garde contre la désobéissance et les dissensions et alors le palefrenier fit apparaître le lion et l'oiseleur siffla son oiseau, l'un s'approcha de son maître en remuant la queue et l'autre annonça son triomphe. Les assistants émerveillés y virent des marques de faveurs divines accordées à Abdelmoumen. Cela contribua à les attacher à sa personne et à les affermir dans le dessein de le proclamer, dessein déjà né dans leur esprit, depuis que le Mahdi, pendant sa maladie, l'avait chargé de diriger la prière.

C'est à ce sujet que l'un d'eux a dit : *(Page 141 du texte).*

« Le lionceau séduit par la beauté du lion (1) s'est apprivoisé, attiré par la ressemblance de son père, il est venu à lui ;

L'oiseau vous a annoncé la victoire ; sa venue a décidé en votre faveur. » Mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Abdelmoumen fut élu par le peuple après la prière du vendredi, le vingt du mois de Rabia 526 (9 février 1132) dans la mosquée de Tinmellal. Les premiers qui le proclamèrent furent les dix compagnons du Mahdi, puis le groupe des cinquante formé des cheikhs almohades (2) et après eux l'ensemble des Almohades, aucun d'eux ne s'étant abstenu.

Désormais Abdelmoumen tint le pouvoir en ses mains ; il soumit le Maghreb tout entier, fit la conquête de l'Ifriqiya jusqu'à Barqa et celle de l'Espagne. On priait en son nom dans les mosquées de tous ces pays. Nous reprendrons cette histoire en détail, s'il plaît à Dieu.

(1) C'est à dire Abdelmoumen.

(2) Chaque fois que l'on parle des cheikhs almohades, il faut entendre les chefs naturels des tribus.

Après sa proclamation il dirigea aussitôt une expédition contre le Tadla où il extermina un grand nombre de personnes et fit des prisonnier, une autre lui donna le pays de Deraa ; puis il marcha contre le pays des Ghomara qu'il soumit en partie et dont il tua le chef. De nombreuses populations vinrent en foule lui faire hommage et les Berbères de toutes les provinces du Maghreb abandonnèrent la cause des Almoravides, ainsi que nous allons le raconter.

Longue expédition par laquelle Abdelmoumen se rendit maître des deux Maghreb.

Abdelmoumen porta ensuite tous ses efforts vers la conquête du Maghreb et entreprit sa longue expédition qui dura sept années et se termina par la soumission du Maghreb extrême et du Maghreb Central.

Parti de Tinmellal en Safar de l'année 534 (27 septembre — 25 octobre 1139) il ne cessa de parcourir le pays, s'emparant des forteresses, soumettant leurs défenseurs et abaissant parmi eux les plus rudes adversaires jusqu'à l'année 541 (13 juin 1146 — 1er juin 1147).

En quittant Tinmellal, il avait pris le chemin des montagnes, tandis que Tachefin ben Ali, avec l'armée qui le suivait, avait quitté Marrakech en prenant par la plaine, l'un et l'autre se dirigeant sur Tlemcen qu'ils atteignirent ainsi que nous l'avons exposé dans l'histoire des Almoravides.

Au rapport d'Ibn Khaldoun, Abdelmoumen partant pour cette expédition s'éloigna de Tinmellal par le chemin des montagnes, comme nous l'avons dit, tandis que Tachefin ben Ali — dont le père vivait encore — marchait avec ses troupes dans la même direction, en suivant le pays plat. Les habitants fuyaient à son

approche et se réfugiaient auprès d'Abdelmoumen qui se tenait dans les hauts lieux où il recherchait les régions à fruits pour se nourrir et à bois pour se chauffer. Il atteignit de la sorte les montagnes des Ghomara.

Dans le même temps, le Maghreb était troublé par les conflits d'une guerre civile qui dispersait les populations à travers le pays et, en Andalousie, le roi chrétien attaquait les Musulmans. Au cours de ces événements, soit en l'an 537 (22 juillet 1142 — 15 juillet 1143) mourut l'Émir el-Mouslimin Ali ben Youssef qui eut pour successeur son fils Tachefin ben Ali dont il vient d'être parlé et qui était alors en campagne.

D'après le Qirtas : Abdelmoumen se dirigea vers les montagnes des Ghomara et Tachefin ben Ali, parti sur ses traces, alla camper aux environs de la source appelée Aïn el-Qaddim. On était en hiver et il y séjourna deux mois au cours desquels ses soldats brûlèrent les piquets de leurs tentes et le bois de leurs lances détruisant leurs tentes et leurs abris.

A cette époque s'éleva entre les Lemtouna et les Messoufa un conflit qui détacha un groupe de chefs messoufiens, dont le gouverneur de Tlemcen Yahya ben Ishaq connu sous le nom d'Angamar, qui allèrent se mettre au service d'Abdelmoumen et embrassèrent sa cause. Les Almoravides dénoncèrent le pacte qui les liait à ces chefs ainsi qu'à tous les Messoufa.

Abdelmoumen poursuivant sa campagne se présenta devant la ville de Ceuta qui lui résista ; la défense de la place fut en grande partie organisée par le célèbre Cadi Aboul-Fadl Ayad ben Mousa qui était alors le chef de la cité par sa situation, son savoir et sa foi. Ibn Khaldoun dit que tel est le motif des rigueurs qu'il endura de la part du gouvernement almohade dans les derniers jours de sa vie et que c'est pourquoi il mourut éloigné de Ceuta, exerçant les fonctions de Cadi dans la campagne de la province de Tadla — Dieu lui fasse miséricorde.

Abdelmoumen continuant la guerre, se transporta dans les

montagnes des Ghiata et des Bottouïa qu'il soumit et gagna la vallée de la Moulouïa dont il enleva les forteresses. Il parcourut ensuite le pays des Zenata et obtint la soumission des tribus Mediouna. Il avait au préalable envoyé chez eux une armée d'Almohades aux ordres de Yousef ben Ouanoudin contre laquelle s'était avancé Mohammed ben Yahya ben Fanou gouverneur almoravide de Tlemcen avec ses troupes composées de Lemtouna et de Zenata. Les Almohades battirent ces troupes, Ibn Fanou perdit la vie et les Zenata dispersés regagnèrent leur pays. Tachefin ben Ali nomma alors au gouvernement de Tlemcen Abou Bekr ben Mezdali. Les chefs des Zenata Beni Oumennou : Abou Bekr ben Makhoukh et Yousef ben Bedr allèrent se joindre à Abdelmoumen qui était toujours dans le Rif. Il fit partir avec eux Yahya ben Yaghmour et Yousef ben Ouanoudin à la tête d'une armée et tous allèrent ravager le pays des Zenata Beni Abdelouad et des Beni Iloumi à qui ils prirent du butin et firent des prisonniers. Tachefin ben Ali répondant à leur appel, leur envoya des renforts composés de soldats lemtouniens avec qui était Reverter (1) le commandant de la milice chrétienne. Ils s'établirent à Mindas où vinrent se joindre à eux les tribus zenatiennes Beni Iloumi, Beni Abdelouad et leur chef Hamama ben Mathar, ainsi que leurs frères Beni Toudjin et autres. Ils attaquèrent les Beni Oumennou et tuèrent Abou Bekr ben Makhoukh avec *(Page 142 du texte)* six cents de ses guerriers. Pendant qu'ils mettaient leurs prises en sûreté et que les Almohades se fortifiaient, les Beni Oumennou défaits se réfugiaient dans les montagnes de Sirat.

Tachfin ben Makhoukh alla demander à Abdelmoumen son aide et des renforts contre les Lemtouna et les Zenata. Abdelmoumen partit avec lui se dirigeant sur Tlemcen d'où ils gagnè-

(1) Reverter, officier espagnol fait prisonnier par les Almoravides et passé à leur service. Cf. AL BAIDAQ, p. 139, note 1.

rent Sirat et battirent l'armée des Lemtouna et des Zenata. Le Chef des Almohades revint ensuite sur Tlemcen et campa entre les deux pitons rocheux du Djebel Titery, tandis que Tachfin ben Ali s'installait dans la plaine qui avoisine Safsaf. C'est alors qu'arrivèrent les renforts cenhadjiens aux ordres de Tahar ben Kebbab que Yahya ben El-Aziz seigneur de Bougie envoyait à Tachfin ben Ali et aux siens, par solidarité de famille (1). Le jour même de son arrivée, il se porta en vue du camp des Almohades qu'il fut d'avis d'attaquer en personne adressant des reproches aux Lemtouna et à leur général Tachfin ben Ali qui restaient inactifs au lieu de combattre les Almohades, leur disant : « Je ne suis ici que pour vous délivrer de votre ennemi Abdelmoumen, après quoi je m'en retournerai auprès des miens. »

Irrité par ces paroles, Tachfin ben Ali l'autorisa à ouvrir les hostilités. Il partit à l'attaque, mais l'ennemi lui résistant avec fermeté, le sort de la bataille lui fut contraire et ses soldats furent défaits. Tachfin ben Ali voyant cela, avait envoyé, pour le soutenir Reverter chef de la milice chrétienne à la tête de nombreuses troupes. Le chef chrétien fondit sur un corps de Zenata qui occupait une plaine et les battit. Il revenait avec son butin, lorsque des guerriers Almohades d'Abdelmoumen, lui barrant la route, exterminèrent ses soldats ; Reverter était parmi les morts.

Tachfin ben Ali envoya alors une autre troupe sur un autre point du champ de bataille où elle se rencontra avec Tachfin ben Makhoukh et les Almohades qui le suivaient. Ceux-ci rencontrant les troupes de Bougie qui s'en retournaient les attaquèrent et remportèrent un grand succès.

Dans toutes ces rencontres Tachfin ben Ali le lemtounien ayant éprouvé des revers, décida de se retirer sur Oran et envoya son fils et héritier présomptif, Ibrahim ben Tachfin à Marra-

(1) Les seigneurs de Bougie étaient de la race des Cenhadja comme les Lemtouna almoravides.

kech avec des troupes lemtouniennes et un secrétaire nommé Ahmed ben Atiya ; son départ pour Oran après ces événements, eut lieu en l'année 539 (4 juillet 1144—23 juin 1145). Il y demeura un mois attendant l'amiral de sa marine Mohammed ben Mimoun qui arriva d'Almeria avec dix vaisseaux et jeta l'ancre non loin de son camp.

Abdelmoumen quitta Tlemcen faisant partir en avant le Cheikh Abouhafç Omar ben Yahya El-Hintati avec les Zenata Beni Oumennou. Cette armée s'avança dans le pays des Zenata et s'installa au centre de ce pays à Mindas, où elle trouva réunis les Beni Iadin au complet, les Beni Iloumi, les Beni Merin et les Meghraoua. Les Almohades leur infligèrent une sanglante défaite qui les amena à se soumettre et à entrer dans leur parti. Une députation de leurs chefs, parmi lesquels se trouvaient Sidennas ben Amirennas, Cheikh des Beni Iloumi et Hamama ben Mathar, Cheikh des Beni Abdelouad et autres, se rendit auprès d'Abdelmoumen qui leur fit bon accueil et les emmena avec son armée à Oran. Ils attaquèrent les Lemtouna pendant la nuit dans leur camp et les écrasèrent. Tachfin se retrancha au sommet d'une colline sur les lieux mêmes ; ils l'encerclèrent, allumant des feux tout autour et Tachfin profitant de l'obscurité de la nuit put s'esquiver à cheval, mais sa monture ayant fait un faux pas sur la pente de la colline il se tua dans sa chute. Sa mort eut lieu le vingt-sept Ramadan 539 et sa tête fut envoyée à Tinmellal (23 mars 1145).

Les Almoravides en déroute s'étaient réfugiés à Oran où ils furent cernés avec les habitants. Vaincus par la soif ils se rendirent à Abdelmoumen le jour de la rupture du jeûne de la dite année 539 et furent tous mis à mort — Dieu leur fasse miséricorde (27 mars 1145).

La nouvelle de la mort de Tachfin ben Ali fut apportée à Tlemcen par les Lemtouna échappés au désastre d'Oran ; parmi eux était Sir ben El-Hadj avec d'autres notables almohades ;

ils s'éloignèrent de la ville avec tous les Lemtouna qui s'y trouvaient. Quand Abdelmoumen arriva à Tlemcen il autorisa le sac de Tagrart (1) dont la plupart des habitants étaient des Almoravides ou des gens à leur service ; alors qu'ils avaient envoyé soixante de leurs notables en députation, Içliten un des cheikhs des Beni Abdelouad les ayant rencontrés les fit mettre à mort jusqu'au dernier.

Quant à Abdelmoumen, s'étant emparé de Tlemcen, il accorda le pardon aux habitants et quitta la ville sept mois après y être entré, laissant comme gouverneur Soleïman ben Mohammed ben Ouanoudin ou peut-être Youssef ben Ouanoudin.

Conquête de Fès.

Un historien a rapporté que tandis qu'Abdelmoumen poursuivait le siège de Tlemcen il recevait l'annonce de nouveaux succès ; c'est ainsi qu'il y reçut l'hommage d'obéissance des gens de Sidjilmassa et décida de se transporter dans le Maghreb extrême. Laissant Ibrahim ben Djama au siège de Tlemcen, il se dirigea en l'année 541 (13 juin 1146 — 1er juin 1147) sur Fès où s'était retranché Yahya ben Abou-Bekr Sahraoui depuis la déroute de Tachefin ben Ali à Oran. Abdelmoumen y installa son armée et envoya des troupes au siège de Meknès ; puis il partit lui-même à la suite de ces troupes, laissant à Fès une armée almohade sous le commandement du Cheikh Abou-Hafç et d'Abou-Ibrahim, deux des dix compagnons du Mahdi. Ceux-ci assiégeaient la place depuis sept mois lorsqu'un personnage du nom d'Ibn El-Djiani se mit en relations avec eux et les fit pénétrer dans la ville que les Almohades occupèrent entièrement. Yahya ben Abou Bekr Sahraoui s'enfuit à Tanger d'où il se rendit auprès de ***(Page 143 du texte)*** Yahya ben Ali le Messoufi connu sous le nom d'Ibn

(1) Faubourg de Tlemcen.

Ghania, qui était alors gouverneur de Cordoue en Andalousie, pour les Almoravides, où il demeura et où il lui arriva ce que nous raconterons plus loin.

Tels sont les événements qui accompagnèrent la conquête de Fès, tandis qu'Abdelmoumen était toujours occupé au siège de Meknès. Il quitta aussitôt cette place et fit son entrée dans Fès.

L'auteur du Qirtas raconte autrement la prise de cette ville ; d'après lui, Abdelmoumen s'en empara en l'année 540 (24 juin 1145 — 12 juin 1146). Après un pénible siège, il interrompit le cours de la rivière qui pénètre dans la cité, au moyen d'un barrage fait de maçonnerie et de poutres de bois, jusqu'à ce que, les eaux s'étant amoncelées, s'épandirent à la surface du sol et refluèrent en amont. Puis, ouvrant le barrage, il lança la masse d'eau amoncelée sur les murs de la ville qui furent renversés ainsi que plus de deux mille maisons. Un grand nombre de personnes perdirent la vie et il s'en fallut de peu que la ville entière ne fût inondée.

Abdelmoumen y fit alors son entrée accordant l'amnistie à tous les habitants, sauf aux Almoravides prescrivant de ne leur faire aucun quartier, ils furent en conséquence exterminés comme l'avait été le peuple de Ad (1). Il ordonna ensuite d'abattre le mur d'enceinte de la ville dans lequel on pratiqua des brèches nombreuses qui furent considérablement élargies, disant : « Nous n'avons pas besoin de murailles, nos sabres et notre équité en tiennent lieu. »

La ville de Fès resta démantelée jusqu'au jour où ses murailles furent relevées par le petit-fils d'Abdelmoumen, Yaqoub El-Mançour, qui en fit reconstruire une partie avant sa mort ; le reste fut terminé par son fils Ennaçer en l'année 600 (10 septembre 1203 — 28 août 1204).

(1) Antique peuplade de l'Arabie exterminée pour n'avoir pas voulu reconnaître la mission du prophète Houd. V. *Coran* chap. XI.

Après la prise de Fès, Abdelmoumen y plaça comme gouverneur Ibrahim ben Djama qu'il avait laissé au siège de Tlemcen et qui, s'en étant emparé, était venu le rejoindre pendant l'investissement de Fès. Ibrahim ben Djama dans sa marche de Tlemcen sur Fès s'était vu barrer la route par El-Mokhaddeb ben Asker, Cheikh des Beni Merin, qui lui enleva, ainsi qu'à ses alliés, le butin qu'il transportait à Tinmellal ; c'était celui fait par Abdelmoumen sur les Almoravides à Oran. Quand Abdelmoumen en eut connaissance, il écrivit à son gouverneur de Tlemcen Youssef ben Ouanoudin, lui prescrivant d'envoyer une armée contre les Beni Merin. Cette armée partit avec Abdelhaqq ben Meneghfad, Cheikh des Beni Abdelouad, et infligea une défaite aux Beni Merin dont le chef El-Mokhaddeb fut tué.

Prise de Marrakech et extermination des derniers Almoravides.

Abdelmoumen quitta ensuite Fès se dirigeant sur Marrakech et reçut en route l'hommage de soumission de la ville de Ceuta à qui il donna comme gouverneur Yousef ben Makhlouf l'un des Cheikhs des Hintata. Il passa ensuite par Salé qu'il soumit après une rencontre sans importance et dont il fit abattre l'enceinte, comme il avait fait pour Fès. Il s'y installa dans la maison d'Ibn Achra. C'était un magnifique palais qu'avait fait édifier dans la ville même avec le plus grand soin, le savant Aboul-Abbas ben El-Qâsem des Beni Achra. Quand elle fut terminée, des poètes en firent la description et lui adressèrent leurs félicitations et leurs vœux. Alors vivait dans la ville l'homme de lettres Ibn El-Hamara qui n'avait rien préparé et qui, s'étant recueilli un instant, improvisa ces vers :

« Homme sans égal, vous venez de construire un palais sans

pareil, — où vous habitez tel le Soleil dans le signe du Bélier (1) ;
« Nul ne peut, ici bas, espérer une demeure semblable à la vôtre — nul ne peut par ses bonnes œuvres obtenir le palais qui vous est réservé dans l'autre monde. »

Le nom et les traces de ce palais ont aujourd'hui disparu.

Abdelmoumen poursuivit sa route sur Marrakech et autorisa le Cheikh Abou Hafç à aller combattre les Berghouata à qui il infligea de sanglantes défaites. A son retour de cette expédition, il rencontra Abdelmoumen et les deux armées parvinrent ensemble à Marrakech. Les Lemta s'étaient réunis sous les murs de cette place où les Almohades les attaquèrent, les exterminèrent et leur enlevèrent leurs richesses et jusqu'aux litières où voyageaient leurs familles à dos de chameau. L'armée almohade demeura sous les murs de Marrakech.

L'Émir des Almoravides était alors Ishaq ben Ali ben Yousef ben Tachfin. Ils avaient d'abord proclamé Ibrahim ben Tachfin ben Ali, mais, l'ayant trouvé faible et sans énergie, ils l'avaient déposé et avaient élevé à sa place son oncle paternel Ishaq qui n'était encore qu'un jeune enfant.

Cependant la longueur du siège et la famine poussèrent les Almoravides à faire contre les Almohades une sortie au cours de laquelle ils furent mis en déroute par les Almohades qui les poursuivirent et pénétrèrent dans la ville dans les derniers jours de Choual 541 (fin mars au 3 avril 1147). Tous les Molettimin (2) furent exterminés, Ishaq et les principaux officiers de sa cour qui avaient échappé au massacre et s'étaient réfugiés dans la Casba tombèrent aux mains des Almohades. Ishaq fut amené en présence d'Abdelmoumen et les Almohades le tuèrent de leurs propres mains : l'un d'entre eux, Abou Hafç ben Ouaggag se chargea

(1) Le soleil étant au printemps dans le signe du Bélier, le poète veut dire par là que le palais du Sultan a l'éclat du monde au printemps.

(2) Ou « hommes voilés » surnom donné aux Almoravides.

principalement de cette exécution. Les traces des Molettimin furent dès lors effacées et les Almohades exercèrent le pouvoir sur l'ensemble du pays.

La suite de ces événements a été rapportée d'une manière différente par Ibn Matrouh El-Qaïsi (2) qui les classe de la manière suivante : « Abdelmoumen fut proclamé à Tinmellal et marcha avec les troupes almohades sur Marrakech qu'il assiégea durant un certain nombre de jours ; cela eut lieu en Choual de l'année 526 (15 août — 12 septembre 1132). Il quitta cette place et gagna le Tadla puis arriva à Salé dont les habitants se soumirent à lui sans résistance ; il y fit son entrée le samedi 24 doul-hijja 526 (5 novembre 1132) et la prière y fut faite en son nom.

L'année suivante, en 527, (12 novembre 1132 — 31 octobre 1133) Abdelmoumen s'empara du territoire de *(Page 144 du texte)* Taza.

En 528 (1er novembre 1133 — 21 octobre 1134) il prit le titre d'Émir El-Moumenin.

Ce titre d'Émir El-Moumenin aux premiers temps de l'Islam fut attribué aux Khalifes ommiades et aux Abbasides après eux. Quand le Mahdi, premier des souverains obéïdites d'Ifriqiya se manifesta, il prit ce titre d'Émir El-Moumenin parce qu'il se considérait comme y ayant plus de droits que les Abbasides ses contemporains en Orient et il fut le premier à le prendre en concurrence avec eux. Il fut imité en cela par l'ommiade Abderrahman Ennacer maître de l'Andalousie qui se considérait comme le tenant de droit de ses ancêtres qui avaient été khalifes d'Orient. Or l'un et l'autre, le souverain obéïdite et le prince ommiade étaient de famille qoréïchite, des enfants de Abdmenaf. Dans la suite, personne parmi les souverains non arabes d'orient ou berbères du Maghreb, n'osa s'attribuer le titre d'Émir el-Moumenin qui,

(2) Ibn Matrouh El Qaïsi, auteur cité.

comme l'on sait, n'appartient qu'au grand khalife qoréïtchite.

Il en fut ainsi jusqu'à l'avénement des Almoravides et de leur prince Yousef ben Tachfin qui réalisa la conquête des deux Maghreb et de l'Espagne. Quand l'autorité de ce prince prit de l'importance et qu'il étendit les limites de son empire, il rendit hommage au sultan abbasside qui régnait en Orient lequel l'investit de l'autorité sur les pays qu'il avait soumis. Yousef ben Tachfin prit alors le titre d'Émir El-Mouslimin par déférence pour le khalife comme nous l'avons déjà mentionné. Mais quand Abdelmoumen arriva au pouvoir, il ne tint aucun compte de ces considérations ; il prit le titre de Khalife et le surnom d'Émir El-Moumenin ; ses fils après lui firent de même et c'est ici le cas de dire avec le poète :

« La brebis s'est tellement affaiblie, que sa maigreur fait apparaître ses reins, si bien que des indigents peuvent en marchander le prix. »

En l'année 529 (22 octobre 1134 — 1er octobre 1135) Abdelmoumen donna l'ordre de construire le Ribat de la ville de Taza. Cette forteresse fut édifiée et son enceinte fortifiée ; puis il mena la guerre contre Tachefin ben Ali, comme nous l'avons rapporté plus haut. Et Dieu est le plus savant en toutes choses.

Rébellion de Mohammed Ben Houd de Salé connu sous le nom d'El-Massi.

Mohammed ben Houd ben Abdallah de Salé était un homme du bas peuple de cette ville ; son père était courtier et vendait des calottes de laine. Mohammed ben Houd y exerça pendant un certain temps le métier de dégraisseur ; puis, lorsqu'Abdelmoumen

se manifesta, il alla se joindre à sa suite, participa à sa proclamation et assista avec lui à la prise de Marrakech. Il le quitta par la suite et parut au Ribat de Massa dans la région du Sous où il se mit à faire de la propagande à son bénéfice en prenant le nom d'El-Hadi (1). Ses intrigues lui gagnèrent le cœur des gens du peuple et d'un grand nombre de notables, si bien que des fugitifs accoururent de toutes parts sous sa bannière et que le rebut de la population de toutes les provinces se rallia à lui. Les habitants de Sidjilmassa et du Dra, les tribus Doukkala, Regraga, Houara et celles du Tamesna le proclamèrent et le bruit de son égarement se répandit dans tout le Maghreb. L'auteur du Qirtas dit que toutes les tribus le proclamèrent et que seule la ville de Marrakech resta soumise à Abdelmoumen.

Ce prince envoya contre l'agitateur, des soldats almohades sous les ordres de Yahya ben Ishaq Angamar transfuge de l'entourage de Tachfin ben Ali, comme il a été dit plus haut. Ce chef livra bataille à El-Massi qui lui infligea une défaite à la suite de laquelle Angamar ramena ses troupes battues auprès d'Abdelmoumen. Celui-ci confia alors à Abou-Hafç Omar El-Hintati une importante armée où figuraient les principaux cheikhs (2) des Almohades et autres. Abdelmoumen s'occupa lui-même de préparer cette armée et la mit en route, de Marrakech le premier Doul-Qada (23 mars 1148). Il l'accompagna jusqu'à l'Oued Tensift, où il la quitta après avoir prononcé des vœux pour le succès d'Abou-Hafç Omar. Celui-ci conduisit cette armée Almohade jusqu'au Ribat de Massa. Mohammed ben Houd l'attaqua à la tête de 60.000 fantassins et de 700 cavaliers. La bataille fut acharnée de part et d'autre, mais le succès resta aux Almohades qui mirent leurs ennemis en déroute. Mohammed ben Houd perdit

(1) Doublet de Mahdi = le bien dirigé ; titre qu'il prit sans doute par imitation.

(2) Ce terme chez les Almohades désignait expressément les chefs de tribu.

la vie au cours de cette campagne ainsi qu'un grand nombre de ses partisans et les soldats qu'il avait réunis se dispersèrent. Ceci eut lieu en Doul-Hijja de la même année (22 avril — 21 mai 1148). Ibn Houd fut tué de la main même du Cheikh Abou Hafç Omar chef des Almohades qui lui donnèrent à cette occasion le surnom de Seïf Allah (Épée de Dieu) par analogie avec Khaled ben El-Oualid (Dieu l'agrée) (1).

La lettre par laquelle le cheikh Abou Hafç Omar annonça cette victoire à Abdelmoumen fut rédigée par le savant Abou Djafer ben Atia El-Qodaï l'écrivain connu. Il y était dit :

« Cette lettre vous est envoyée de l'Oued Massa, après le nouveau témoignage de l'appui que Dieu, dans sa générosité, nous accorde, — de l'assistance qu'il nous avait préparée depuis longtemps. — De Dieu seul, savant et sage, vient l'assistance (2).

« C'est une victoire dont l'éclat a dépassé celui des fleurs, — elle a réchauffé les cœurs des croyants et réveillé en eux les courages endormis, — pour ce succès notre reconnaissance envers Dieu sera toujours insuffisante ; — nos langues sont impuissantes à le décrire comme il faudrait, — il a rassemblé tous les avantages qu'on en pouvait attendre ; — grâce à la faveur divine les phases de la lutte se sont succédées de la façon la plus heureuse : — nos cœurs en débordaient d'espoir. Devant notre triomphe s'ouvrent les portes du ciel — et la terre s'avance parée en son honneur de ses vêtements les plus nouveaux (3). » Nous *(Page 145 du texte)* vous avons déjà envoyé une brève relation de ce succès : — les circonstances ne permettaient pas de longs développements. — Ces égarés se complaisaient dans l'injustice —

(1) Khaled ben El-Oualid conquérant de la Perse sous le Khalife Abou Bekr.

(2) *Coran*, chap. III, verset 123.

(3) Le passage entre guillemets forme dans le texte un vers du mètre *Basît*.

ils s'abandonnaient à l'infidélité par la pensée et par les actes — et Dieu, qu'il soit exalté, leur a accordé un délai afin qu'ils continuent leurs actes criminels. — Leur misérable chef avait séduit leur esprit par ses plaisants discours — et captivé leurs cœurs par ses artifices.

« Mais Satan lui tendit ses filets : — ce fourbe reçut des correspondances de toutes parts, — et des messagers de tous lieux. — Son entourage y crut voir la plus étrange des merveilles. — Mais ce qui amena ces gens à la révolte, — ce qui les abreuva de cette boisson pernicieuse, — ce fut l'arrivée sur leur rivage, il y a quelques années, de gens qui prêchaient la retraite loin du monde, — et feignaient de jeûner tout le long des jours et de passer toutes leurs nuits en prières. — Les jongleries sont leurs procédés habituels, — et l'ostentation de la piété est leur seul culte. — Dieu, qu'il soit exalté, ne leur a pas donné la moindre assistance.

. . . .

(Plus loin il parle de leur chef El-Massi qui prétendait être un *Mehdi)* :

« Il fut terrassé immédiatement, Dieu en soit loué — et la mort s'empressa à sa rencontre. — Les messagers de ses funestes erreurs accoururent à lui de droite et de gauche, lui annonçant sa perte — bien qu'il ait prétendu que la mort ne l'atteindrait pas à cette époque, — et que les malheurs ne le frapperaient pas, — bien qu'il ait tenu sur autrui des propos méprisants, — et qu'il ait forgé sur le Très-Haut des mensonges et des fables.

« Lorsque ses partisans le virent étendu sur le sol, — le flanc et les membres sillonnés de blessures — lorsqu'ils se virent incapables de l'arracher au trépas que Dieu lui avait assigné, — ils prirent la fuite, — et tombèrent en masse comme des mouches ; — frappés tous à la nuque : — le sang ne coulait que sur leur dos. — Le pays fut couvert de leurs cadavres — et le terme de leur carrière fut marqué : — Dieu les a châtiés de leur ingratitude

et de leur impiété. — Nul d'entre eux ne subsiste : tous jonchent le sol et abreuvent la terre de leur sang, — blessés affreusement par les lames indiennes. — Les survivants furent forcés de se jeter dans l'oued : — Ceux qui espéraient échapper, nageant vers l'autre rive pour s'y réfugier, — étaient atteints par les flèches qui leur infligeaient une mort rapide. — Ceux qui s'entêtaient malgré tout à se jeter dans l'abîme — espérant trouver au plus profond des flots le moyen d'échapper — mouraient suffoqués et noyés. — Les Almohades s'avancent alors dans le fleuve, — vers les quelques survivants pour les frapper d'estoc et de taille : — grâce à l'appui de Dieu, qu'il soit exalté, ils leur font goûter un trépas épouvantable. — Bientôt une nappe de sang recouvre les eaux du fleuve : — tel le rouge du crépuscule s'étend sur le bleu du Ciel ; — c'est là un exemple frappant pour ceux qui contemplent les flots de cette mer de sang. »

En un mot c'est là une lettre éloquente qui fut la cause de la haute situation obtenue par son auteur : Abdelmoumen en la lisant en fut agréablement impressionné, aussi fit-il d'Abou Jafar son secrétaire puis son vizir. Dans la suite, il le destitua et le fit mourir comme nous le raconterons.

Le Cheikh Abou Hafç. en revenant de l'expédition de Massa, prit quelques jours de repos à Marrakech, puis il alla combattre les partisans de Mohammed ben Houd dans leurs montagnes du Deren ; il atteignit ainsi les gens de Nefis et les Haïlana, en tuant un grand nombre et faisant des prisonniers, puis il s'en revint ayant obtenu leur soumission. Il marcha après cela contre les Heskoura qu'il combattit et dont il enleva les forteresses et les retranchements. Il alla ensuite à Sidjilmassa et, s'en étant emparé, il rentra à Marrakech d'où il partit pour une troisième expédition dirigée contre les Berghouata. Ils lui résistèrent avec succès pendant un certain temps et c'est alors que la guerre civile s'alluma en Maghreb dans les conditions que nous allons rapporter.

Les habitants de Ceuta violent leur pacte avec les Almohades ; intervention du Cadi Ayad (Dieu lui fasse miséricorde).

Nous avons déjà raconté qu'Abdelmoumen avait attaqué Ceuta au cours de sa longue campagne et que le Cadi Ayad — Dieu lui fasse miséricorde — avait défendu la place contre cette attaque ; qu'après la mort de Tachefin ben Ali, la prise de Tlemcen et de Fès, la personne d'Abdelmoumen prit une telle importance que les gens de Ceuta furent, parmi les populations du Maghreb de celles qui le proclamèrent. Le Cadi Ayad fit son possible pour avoir une entrevue avec Abdelmoumen et le rencontra dans la ville de Salé, alors qu'il allait en partir pour faire le siège de Marrakech. Abdelmoumen lui donna une généreuse récompense et nomma au gouvernement de la ville de Ceuta Yousef ben Makhlouf de Tinmellal. Les Almohades logèrent les habitants de Ceuta dans leurs maisons, en toute sécurité et confiance.

Mais ensuite, lorsque la rébellion de Mohammed ben Houd et les troubles qui suivirent détachèrent le Maghreb d'Abdelmoumen, les habitants de Ceuta s'en détachèrent également, entraînés, comme il est dit dans le « Qirtas », par le Cadi Ayad — Dieu lui fasse miséricorde (1). — Ils tuèrent le gouverneur Almohade ainsi que ses familiers, les hommes de son entourage et de sa garde et brûlèrent leurs corps. Après quoi le Cadi Ayad ayant pris la mer, se rendit auprès de Yahya ben Ali des Messoufa connu sous le nom d'Ibn Ghania, qui s'était réfugié à Cordoue où il défendait la cause des Almoravides. L'ayant joint, il le proclama et lui demanda un gouverneur pour Ceuta. Il y

(1) Quelle que soit l'attitude du Cadi Ayad, l'auteur appelle toujours sur lui la miséricorde divine, parce qu'il est l'auteur du vénéré recueil de hadith intitulé *ech-Chifâ*.

envoya avec lui Yahya ben Abou-Bekr Sahraoui, le même qui défendait la ville de Fès lorsqu'elle était assiégée par *(Page 146 du texte)* Abdelmoumen, et s'étant enfui était venu se réfugier auprès d'Ibn Ghania, comme nous l'avons rapporté : il s'y trouvait encore à l'arrivée du Cadi Ayad. Il entra avec lui dans la ville de Ceuta et en prit aussitôt le gouvernement.

Abdelmoumen apprenant ces événements qui venaient après l'échec infligé par les Berghouata au Cheikh Abou-Hafç, quitta Marrakech marchant contre ceux-ci tout d'abord puis contre les autres rebelles en second lieu. Les Berghouata ayant été informés du départ d'Abdelmoumen, écrivirent à Yahya ben Abou-Bekr à Ceuta, lui demandant aide et assistance. Il vint et, l'ayant proclamé, ils marchèrent avec lui contre Abdelmoumen à qui ils infligèrent une défaite. Mais une seconde rencontre se termina par le succès d'Abdelmoumen qui les battit et détruisit leur puissance, si bien qu'ils se soumirent et abandonnèrent Yahya Sahraoui et les Lemtouna. Yahya Sahraoui prit la fuite et alla se réfugier à Mendjata. Il fit ensuite intervenir les cheikhs des tribus auprès d'Abdelmoumen qui lui accorda le pardon. En conséquence il vint se présenter à lui, le proclama et demeura fidèle à sa parole. Ceci eut lieu en l'année 542 (2 juin 1147 — 21 mai 1148). Quant aux gens de Ceuta, voyant l'échec de leurs entreprises, ils eurent du regret et envoyèrent leur soumission par écrit à Abdelmoumen que les Cheikhs de la ville et ses lettrés allèrent humblement lui remettre. Il leur pardonna ainsi qu'au Cadi Ayad qu'il obligea à résider à Marrakech, mais en réalité il le nomma Cadi du Tadla.

Abdelmoumen rentra ensuite à Marrakech alors qu'il était, dit-on, atteint de la maladie dont il devait mourir ; on dit aussi qu'il mourut en route, avant d'y arriver et qu'il y fut transporté.

Abdelmoumen à la suite de ces événements avait prescrit la destruction des murs d'enceinte de Ceuta, Fès et Salé, ce qui fut exécuté.

L'attitude du Cadi Ayad — Dieu lui fasse miséricorde — à l'égard des Almohades, est une preuve qu'il ne leur reconnaissait pas le droit au gouvernement et au rôle d'Imam, mais bien qu'il les considérait comme les ayant obtenus par la force. C'est là une chose évidente et tant que la force d'Abdelmoumen était médiocre et que le prince régnant, Tachfin ben Ali, exerçait sa souveraineté, le Cadi Ayad — Dieu lui fasse miséricorde — se refusa à proclamer Abdelmoumen et défendit Ceuta contre ses entreprises. Rien en effet n'aurait justifié une autre attitude puisqu'ils étaient liés par la proclamation de Tachefin, que ce prince vivait toujours et que rien ne les autorisait à violer leur engagement envers ce prince au profit d'un tiers.

Quant à l'erreur que chercha à accréditer le Mahdi — Dieu lui fasse miséricorde — en accusant les Almoravides d'anthropomorphisme, et en décidant par suite que la guerre sainte dirigée contre eux était une obligation plus rigoureuse que celle dirigée contre les Infidèles, sans compter que leur soumission était non moins obligatoire, tout cela n'était de sa part que sophisme — Dieu lui pardonne et à nous aussi.

Mais quand Tachfin eut été tué, Fès et Tlemcen enlevées et que par suite la puissance d'Abdelmoumen se trouva accrue, le Cadi Ayad le proclama aussitôt et accepta ses faveurs ; car c'est une nécessité inéluctable que se soumettre à celui qui détient la puissance.

Cependant, lorsque par la suite, sa situation fut diminuée à nouveau par la rébellion d'El-Massi qui avait entraîné les tribus du Maghreb dans son parti, le Cadi Ayad avec les habitants de Ceuta revint aux Almoravides, attendu qu'ils exerçaient l'Imamat par droit de priorité, mais il refusa de se rallier à la cause d'El-Massi qui n'était lui aussi qu'un rebelle.

Tout cela malgré ce que l'on rapportait sur le Madhi de son attachement à une erreur issue de la doctrine des Khârijites et malgré sa doctrine de l'impeccabilité de l'Imam ; c'était là

comme personne ne l'ignore une innovation qui rendait sa qualité d'Imam discutable ainsi que celle de ses successeurs. Mais attendu qu'il y avait eu triomphe par la force et contrainte, la soumission devenait dès lors une obligation inéluctable. En résumé, la conduite du Cadi Ayad en premier, en second et en troisième lieu, est logique et conforme aux enseignements de la loi ; c'est ainsi qu'il faut entendre les obligations des docteurs de cette loi et des membres de l'élite musulmane — Dieu les agrée et nous fasse profiter de leur science.

Pour ce qui est des meurtres commis par les habitants de Ceuta et des incendies, on pensera que le Cadi Ayad — Dieu lui fasse miséricorde — ne pouvait ni les approuver, ni les accepter ; mais les hommes du peuple sont prompts à dépasser la mesure, principalement en temps de troubles, comme cela est connu. Et toute assistance vient de Dieu.

Au commencement de l'année 543 (22 mai 1148) les Almohades s'emparèrent de la ville de Miknasa l'ancienne, après un siège qui avait duré sept années. Ils y entrèrent de vive force le mardi trois Djoumada premier de la susdite année (19 septembre 1148). Elle fut détruite, la majeure partie des hommes qui s'y trouvaient mis à mort, leurs femmes emmenées en captivité et le cinquième de leurs biens prélevé. Ensuite on construisit Miknasa Tagrart qui est la ville actuelle.

Evénements d'Andalousie et conquête de ce pays.

Après la conquête de Tlemcen et de Fès, Abdelmoumen envoya en Andalousie, une armée composée de 10.000 cavaliers choisis parmi les plus vaillants des Almohades.

Ibn Khaldoun dit à ce propos : « Après la prise de Marrakech, Abdelmoumen envoya une armée d'Almohades auprès de Be-

dran ben Mohammed le Messoufi qui avait abandonné le parti de Tachfin ben Ali pour passer dans le sien et à qui il avait donné mission de mener la guerre en Andalousie contre les Lemtouna qui s'y trouvaient et les rebelles qui s'y manifestaient. Il lui fournit d'autres troupes pour appuyer Mousa ben Saïd, puis encore d'autres pour appuyer Omar ben Salah Cenhadji.

A leur arrivée en Espagne, ces troupes allèrent s'installer auprès d'Aboul-Ghamar ben Azroun seigneur de Xérès.

La première ville prise par eux *(Page 147 du texte)* en Espagne est cette ville de Xérès dont le seigneur Aboul-Ghamar vint à leur rencontre suivi des Almoravides qui étaient avec lui et par qui il fit proclamer Abdelmoumen et il se soumit à son autorité. Les Almohades appelèrent dès lors les habitants de Xérès « les précurseurs » aussi furent-ils exonérés d'impôts durant tout le règne de la dynastie ; leurs immeubles leur restèrent intacts tandis que dans le reste de l'Andalousie, les Almohades en confisquèrent le quart.

Les souverains almohades avaient pour habitude, lorsqu'ils recevaient des députations, de donner le pas sur les autres à celles de Xérès ; le maître des cérémonies appelait « les Précurseurs » (Essabiqoun) et ils étaient admis les premiers à saluer le souverain ; puis, quand ils avaient exposé le but de leur mission et reçu une solution, ils prenaient congé et les autres députations étaient admises ensuite. L'occupation de Xérès eut lieu le premier Doul Hijja 539 (25 mai 1145).

Les Almohades marchèrent ensuite contre Niebla où se trouvait, parmi les rebelles, Yousef ben Ahmed El-Betroudji qui fit sa soumission. Ils marchèrent ensuite sur Silves dont ils s'emparèrent, puis sur Beja, et Badajoz dont ils se rendirent maîtres ; puis ils assiégèrent Séville par terre et par mer et s'en emparèrent en Chaban de l'année 541 (6 janvier — 3 février 1147). Tous les Almoravides qui s'y trouvaient s'enfuirent et allèrent se réfugier à Carmona. Ceux d'entre eux qui purent être rejoints furent

mis à mort et parmi eux était Abdallah fils du Cadi Abou Bekr Mohammed ben Abdallah ben El-Arabi El-Moafri le savant réputé, atteint par un projectile qui ne lui était pas destiné, au cours de l'agitation occasionnée par l'entrée des troupes dans la ville.

Un compte rendu des victoires remportées fut adressé à Abdelmoumen, puis les députations des villes soumises partirent pour aller lui rendre hommage à Marrakech. Ceci avait lieu en 542 (2 juin 1147 — 21 mai 1148) ; les députations étaient alors dirigées par le Cadi Abou Bekr ben El-Arabi dont il vient d'être question. Lors de leur arrivée, Abdelmoumen était occupé par la guerre dirigée contre Mohammed ben Houd El-Massi. Aussi les députés demeurèrent-ils à Marrakech un an et demi sans pouvoir être reçus par le souverain. Ce n'est que le jour de la fête des sacrifices de l'année 542 (22 avril 1148) (1), qu'ils purent le rencontrer au lieu de la prière publique et le saluer au milieu du peuple et qu'ensuite ils furent admis à le saluer à titre particulier et à présenter leur hommage de fidélité qui fut accepté.

Abdelmoumen questionna le Cadi Abou Bekr ben El-Arabi au sujet du Mahdi, lui demandant s'il l'avait rencontré auprès de l'Imam Abou Hamid El-Ghazzali. Le Cadi lui répondit : « Je ne l'y ai pas rencontré, mais j'y ai entendu parler de lui. »

« Et qu'en disait Abou Hamid ? »

« Il disait : « Certainement ce berbère se manifestera un jour. »

Abdelmoumen donna ensuite congé aux députés de Séville après leur avoir fait remettre des cadeaux et un diplôme exonérant d'impôts leurs immeubles.

Les députés de Séville prirent congé d'Abdelmoumen en Djoumada second 543 (17 octobre — 14 novembre 1148) ; alors qu'ils

(1) Du 1er Moharrem à la fête des sacrifices il y a 11 mois et quelques jours. La Salouat el Anfâs (III, 98) évalue à un an le séjour d'Ibn el 'Arabi à Marrakech ce qui semble plus vraisemblable.

approchaient de Fès, l'Imam Abou Bekr ben El-Arabi mourut — Dieu lui fasse miséricorde. On le transporta à Fès et il y fut inhumé à l'extérieur de la porte dite Bab El-Mahrouq dans le cimetière du Caïd Modaffer, où son tombeau, encore visité est recouvert d'un beau mausolée avec qoubba.

Dans cette même année, les Almohades s'emparèrent de Cordoue où Yahya ben Ali El-Messoufi, connu sous le nom d'Ibn Ghanïa, était le champion du parti des Almoravides.

L'entrée des Almohades en Espagne et la lutte entreprise par eux contre les Almoravides avaient allumé la guerre civile entre les Musulmans ; le roi chrétien (1) n'avait pas manqué de profiter de ces circonstances pour attaquer le territoire musulman. C'est ainsi qu'il avait assiégé Ibn Ghanïa dans Cordoue et qu'il lui avait enlevé Baeza et Ubeda qu'il prit d'assaut. Puis, s'étant emparé de Lisbonne, Tortose, Alméria, Mérida, Fraga, Santarem, Santa-Maria et autres villes fortes d'Espagne, il réclama à Ibn Ghanïa une augmentation de tribut faute de quoi il devrait lui abandonner Cordoue.

Ibn Ghanïa envoya alors une missive à l'Émir des Almohades Bedran ben Mohammed et eut avec lui une entrevue à Ecija, à laquelle assistait le Khalife Abdelmoumen et, devant ce prince, il incita Ibn Ghanïa à lui faire abandon de Cordoue et de Carmona. Ibn Ghanïa, s'étant exécuté, se rendit à Grenade où était alors Mimoun ben Bedr le Lemtounien avec un groupe d'Almoravides. Ibn Ghanïa lui proposa de se soumettre aux Almohades et de leur remettre Grenade, comme il avait fait lui-même de Cordoue. Il mourut à Grenade le vendredi vingt-quatre Chaban 543 (7 janvier 1149) et fut enterré dans la citadelle près du mausolée de Badis ben Habbous le Cenhadjien.

Le roi chrétien profita de ces circonstances pour attaquer Cordoue dont il entreprit le blocus. Les Almohades qui étaient à

(1) Alphonse VII.

Séville, lui opposèrent El-Ghamer ben Azroun ; d'autre part, des renforts furent envoyés de Niebla au secours de Cordoue par Youssef El-Betroudji. De son côté Abdelmoumen, tenu au courant de la situation, envoyait des troupes Almohades aux ordres de Yahya ben Yaghmour.

Lorsque celui-ci pénétra dans la place le roi chrétien attendit encore quelques jours pour s'éloigner.

Les rebelles d'Andalousie se portèrent tous vers Yahya ben Yaghmour pour obtenir le pardon d'Abdelmoumen par son intermédiaire ; puis des envoyés furent dirigés sur Marrakech où Abdelmoumen les accueillit et se réconcilia avec eux, oubliant le passé.

Abdelmoumen à Salé.
Arrivée en cette ville d'une députation d'Andalousie.

En l'année 545 (30 avril 1150 — 19 avril 1151), Abdelmoumen quitta Marrakech et se transporta à Salé (1) dont il étudia la situation et où il fit amener les eaux d'Aïn Gheboula (2) à son ribat même qui n'était pas encore Ribat El-Feth, puisque cette ville a été construite par son petit-fils Yaqoub El-Mançour, comme il sera raconté plus loin, s'il plaît à Dieu. Ce point se nommait Ribat Sala.

Ensuite, Abdelmoumen prescrivit aux Musulmans d'Andalousie de lui envoyer leur députation *(Page 148 du texte)* à Salé. Elle y vint, composée d'environ cinq cents cavaliers, juristes, Cadis, prédicateurs, maîtres de l'enseignement et Caïds. Ils fu-

(1) Le texte indique qu'il s'agit bien de Rabat qui s'est appelé aussi Salé la neuve.

(2) Magnifique conduite en solide maçonnerie qui alimentait Rabat et n'a été remplacée par une conduite souterraine que depuis quelques années seulement par le Protectorat.

rent reçus par le Cheikh Abou Hafç Omar El-Hintati, le Vizir secrétaire Abou Djafar ben Atïa et les cheikhs des Almohades, qui se portèrent à leur rencontre à environ dix milles de la ville. Abdelmoumen donna des instructions pour leur installation et les traita avec la plus large générosité. Après trois jours ils furent reçus en audience, le premier Moharrem 546 (20 avril 1151). Ils saluèrent le prince, après quoi le Vizir Ibn Atiya invita du geste les gens de Cordoue à s'avancer. Leur Cadi Aboul-Qasem ben El-Hadj se porta en avant et prenant la parole fut d'abord saisi d'émotion, puis il fit le tableau de la situation de Cordoue, disant : « O Émir El-Moumenin, Alphonse, Dieu le maudisse, l'a affaiblie. » Abou Bekr ben El-Djedd, prenant la parole après lui, s'exprima en termes éloquents qui frappèrent l'assistance et auxquels Abdelmoumen fut sensible ; puis, chacun des députés ayant été traité selon son rang, les demandes présentées furent agréées, des instructions leur furent données sur ce que commandaient les circonstances et ils reçurent congé pour regagner leur pays. Ils partirent joyeux et satisfaits.

Ibn Khaldoun dit à ce propos : « Abdelmoumen tandis qu'il était à Salé y avait convoqué les Andalous. Ils se présentèrent et le proclamèrent en masse, puis ce furent les chefs des rebelles qui lui jurèrent obéissance, prenant l'engagement de renoncer à toute action politique ; c'étaient : Sedrati Ibn Ouazir seigneur de Bejà et Evora ; Yousef El-Batroudji seigneur de Niebla, Ibn Azroun, maître de Xérès et de Ronda, Mohammed ben El Hajjâm, seigneur de Badajoz et Amel ben Mohïb maître de Talavera. Il ne manquait qu'Ibn El-Qaïsi et les habitants de Silves à cette députation ; cette abstention fut un peu plus tard la cause de la mort d'Ibn El-Qaïsi.

Les envoyés andalous regagnèrent ensuite leur pays et Abdelmoumen emmena à Marrakech les chefs des rebelles qui ne le quittèrent pas. Dieu le Très-Haut est le mieux instruit.

Expédition en Ifriqiya et prise de la ville de Bougie.

Abdelmoumen venait d'être informé des troubles dont souffrait l'Ifriqiya, troubles dûs aux rivalités de ses princes les Cenhadja descendants de Ziri ben Manad et dont profitaient les Arabes pour prendre le dessus. Ayant consulté les Cheikhs Abou-Hafç, Abou-Ibrahim et d'autres, de ceux qui lui avaient donné leur adhésion, il organisa son armée pour faire une expédition. Il quitta Marrakech dans les derniers jours de l'année 546 (1er au 10 mars 1152), laissant comme lieutenant le Cheikh Abou Hafç El-Hintati et marcha directement sur Salé, où il demeura deux mois. Puis il se rendit à Ceuta, laissant croire qu'il se disposait à passer le détroit en vue de la guerre sainte. Il convoqua les juristes de Cordoue et de Séville, les notables andalous et les Caïds, et, s'étant fait exposer clairement la situation, il leur donna les instructions que commandaient les circonstances puis, leur ayant fait ses adieux, il quitta Ceuta comme pour s'en retourner à Marrakech, marchant dans cette direction jusqu'à El-Qsar El-Kebir qui est Qsar Ketama.

Il inspecta ses troupes, leur distribua des fonds après en avoir écarté les éléments faibles et leur prescrivit de renouveler leurs approvisionnements, puis se mit en marche à travers le pays, en dehors des routes ; c'est ainsi que, laissant Fès sur sa droite, il accéléra l'allure jusque sur les rives de la Moulouya, d'où il gagna Tlemcen. N'y restant qu'un jour seulement, il repartit dans la direction de Bougie. Il pénétra dans la ville d'Alger surprenant ses habitants à qui il accorda la paix pendant que le seigneur de cette ville El-Qaïm ben Yahya se réfugiait chez son père Yahya à Bougie. Dans le même temps Abdelmoumen recevait El-Hassan ben Ali le Cenhadji seigneur de Mehdia ;

chassé par les Francs (chrétiens normands de Sicile), il s'était réfugié à Bougie chez son cousin Yahya ben El-Aziz qui l'avait nterné à Alger. Et alors qu'Abdelmoumen venait de surprendre Alger, El-Hassan ben Ali s'était présenté à lui et était devenu son allié, d'où il résulta ce que nous raconterons, s'il plaît à Dieu.

Les troupes Cenhadja s'opposèrent à celles d'Abdelmoumen à Oumm El Alou, mais il les battit et se présenta devant Bougie dès le lendemain matin. Il y pénétra et Yahya ben El-Aziz Cenhadji, le dernier des rois hammadites de la Qalaa, l'évacuait aussitôt et s'embarquait sur les deux navires qu'il avait préparés dans ce but et où avaient été transportées ses richesses et ses objets précieux. S'étant d'abord proposé de gagner l'Égypte, il se ravisa et se rendit à Bône auprès de son frère El-Haret qui lui reprocha d'agir ainsi et d'abandonner le pays. Yahya ben El-Aziz quitta Bône pour Constantine où il remit son sort aux mains de son autre frère El-Hassan.

Pendant ce temps les Almohades avaient pris d'assaut le Qala-t-Hammad, au cours d'une expédition organisée par Abdelmoumen et à la tête de laquelle il avait placé son fils Abou Mohammed Abdallah. Après avoir pénétré dans la place, cette armée en détruisit les édifices par le feu et fit périr 12.000 personnes. Les Almohades y firent un ample butin de richesses et de captifs. Puis les Arabes de la région, Atbedj, Zoghba et Riah, s'étant groupés contre l'armée du prince Abdallah à Sétif, les Almohades les y attaquèrent, leur enlevèrent leurs femmes et leurs biens. Quant à Yahya ben El-Aziz, il proclama Abdelmoumen en 547 (8 avril 1152 — 28 mars 1153) et lui céda Constantine à condition qu'il aurait la vie sauve. Abdelmoumen tenant parole *(Pages 149 du texte)* le transporta à Marrakech avec sa famille et les personnes de son entourage, le comblant de bienfaits et lui ménageant une situation élevée. Il fut ensuite transporté à Salé en 558 (10 décembre 1162 — 29 novembre 1163) et installé dans le palais d'Ibn Achara où il demeura jusqu'à sa mort qui eut lieu dans

la même année. Dieu lui fasse miséricorde. Une députation des chefs arabes d'Ifriqïa, vint à Marrakech faire hommage de soumission à Abdelmoumen. Il les reçut cordialement et ils s'en retournèrent très satisfaits auprès de leurs tribus.

En Espagne, les villes d'Almeria, Baeza et Ubeda avaient été conquises par les Chrétiens pendant les luttes des Almohades et des Almoravides en Andalousie. Au cours de l'année 546 (20 avril 1151 — 7 avril 1152) le Cheikh Abou Hafç Omar y avait été envoyé par Abdelmoumen à la tête d'une nombreuse armée d'Almohades, accompagné par Sid Abou Saïd fils du souverain et avec mission d'entreprendre la guerre sainte. Les enfants d'Abdelmoumen avaient pris l'habitude de donner à leurs fils le titre de Sid (seigneur).

Cette armée vint faire le siège d'Alméria et Sid Abou Saïd établit sa troupe dans un camp retranché ; ce que voyant, les Chrétiens d'Alméria firent appel à Alphonse. Il envoya à leur aide Mohammed ben Merdenich qui était son allié, le faisant accompagner par un général chrétien *Esselitn* (1) avec une nombreuse armée. Ils ne purent ni s'emparer de la ville, ni prendre une des armées musulmanes qui étaient abritées derrière des retranchements. Ibn Merdenich et Esselitn s'en revinrent clandestinement et se séparèrent à regret. Ils ne se revirent jamais plus par la suite.

Esselitn se dirigea sur Baeza et Ubeda qu'il fit évacuer par tous les habitants chrétiens en raison des craintes qu'il éprouvait pour eux et la fin de cette campagne fut pour lui exactement le contraire de ce qu'elle avait été à ses débuts.

Quant à Sid Abou Saïd, il persista dans l'investissement d'Alméria dont les habitants obtinrent la paix grâce à l'intervention

(1) Ibn El-Athir donne l'orthographe Essoleïtin et dit que c'était le surnom d'Alphonse et non pas le nom d'un général d'Alphonse. Essoleïtin signifie : le petit Sultan. Cf. IBN EL-ATHIR, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, traduction Fagnan, p. 582 et suiv.

du Vizir Ibn Atiya. En l'an 548 (29 mars 1153 — 17 mars 1154) Abdelmoumen fit arrêter Içliten, propre parent du Mahdi qu'on lui amena de Ceuta enchaîné et qu'il fit mettre à mort et crucifier à la porte de Marrakech pour une affaire dont il avait à le punir. Après la mise à mort d'Içliten, Abdelmoumen se transporta à Tinmellal en vue de visiter le mausolée du Mahdi. Ce pélerinage accompli, il distribua aux habitants des biens considérables et fit exécuter à la mosquée des travaux de réparations et d'agrandissement.

En ayant terminé avec ses projets à Tinmellal, il se rendit à Salé où il acheva l'année 548. Au début de l'année suivante il fit proclamer son fils Sid Abou Abdallah Mohammed comme son héritier présomptif, et fit ajouter son nom après le sien dans la prière du vendredi et il envoya des instructions en ce sens dans tout le royaume, puis il nomma au gouvernement de Fès et de sa province, son fils Sid Aboul-Hassan Ali, lui donnant comme Vizir Aboul-Hadjadj Yousef ben Soleïman ; il confia à son autre fils Sid Abou Hafç Omar le gouvernement de Tlemcen et de son territoire lui donnant come Vizir Abou Mohammed Abdelhaqq ben Ouanoudin et comme secrétaire Aboul-Hassan Abdelmalek ben Ayach. A son fils Sid Abou Saïd Othman il donna le gouvernement de Ceuta et de Tanger, avec les Vizirs Abou Mohammed Abdallah ben Soleïman et Abou Othman Saïd ben Mimoun Cenhadji et comme secrétaires, Abou Bekr ben Tofaïl El-Qaïsi et Abou Bekr ben Djaïch El-Badji. Il nomma son fils Sid Abou Mohammed Abdallah au gouvernement de Bougie et de ses dépendances. lui donnant comme Vizir Abou Saïd Ykhlef ben El-Hassen, enfin au Cheikh Abou Zeïd ben Iguit, il confia le gouvernement de Cordoue et de ses dépendances. On prétend qu'à cette époque, ce dernier gouvernement était aux mains de Yahya ben Yaghmour — Dieu est le mieux instruit. La situation fut ainsi établie et équilibrée, tant pour Abdelmoumen que pour ses fils et il demeurait le maître incontesté des deux Maghreb et de l'Espagne — Dieu est le maître de ce qu'il a décidé.

Or deux frères du Mahdi, Abdelaziz et Aïsa occupaient un rang élevé dans l'armée de Séville et avaient ainsi assisté à la prise de cette place et au départ de la députation qu'elle avait envoyée auprès d'Abdelmoumen à Marrakech comme il a été exposé plus haut. Mais, par la suite, ils se signalèrent d'une façon fâcheuse, par des actes d'arbitraire et de violence dont les habitants eurent particulièrement à souffrir, versant leur sang, pillant leurs biens et ayant même décidé d'attaquer par surprise Youssef El-Betroudji gouverneur de Niebla. Celui-ci se porta au siège de son commandement, en fit sortir tous les Almohades qui s'y trouvaient et se rattacha au parti des Almoravides : il en résulta des troubles profonds en Andalousie. Ensuite les deux frères du Mahdi passèrent sur l'autre rive du détroit. Sans entrer dans de longs détails ; il suffira de dire que leurs agissements restèrent les mêmes jusqu'au jour où Abdelmoumen désigna son fils Mohammed comme héritier présomptif et confia aux autres le gouvernement des provinces. Les dispositions d'Abdelaziz et d'Aïsa devinrent plus mauvaises encore étant donné d'autre part le traitement infligé par Abdelmoumen à leur cousin paternel Içliten, qu'il avait fait mourir.

A ce moment ils étaient tous deux à Fès et Abdelmoumen à Salé. Ils quittèrent Fès se dirigeant sur Marrakech en passant par le chemin dit Triq el-Mâden avec de mauvais desseins *(Page 150 du texte)*. Dès qu'Abdelmoumen eut connaissance de leur départ, il quitta lui même Salé marchant sur leurs traces en vue d'arranger les affaires de Marrakech : son avant garde était commandée par son vizir Abou Djafar ben Atiya. Ils le devancèrent et firent pénétrer dans la ville des gens de la lie du peuple qui, agissant pour leur compte, se jetèrent sur le gouverneur Abou Hafç Omar ben Tafraguin et le tuèrent chez lui dans la Casba. Le Vizir Ibn Atiya étant arrivé après eux, puis le Sultan lui-même, tous deux calmèrent le désordre et Abdelmoumen ayant capturé Abdelaziz et Aïsa, les fit mettre à mort et crucifier.

Quant à ceux qui les avaient aidés à entrer dans la ville, ils subirent le même traitement, après quoi tout rentra dans l'ordre.

En l'année 549 (18 mars 1154 — 6 mars 1151), les Almohades s'emparèrent de la ville de Niebla ; c'était le gouverneur de Cordoue et de Séville, Yahya ben Yaghmour qui avait reçu la mission de soumettre cette place. Il l'investit pendant un certain temps, puis l'enleva d'assaut ; il en fit sortir ensuite les habitants, les emmena hors de la ville où, les ayant rangés sur un tertre, il les fit tous passer par les armes, la tuerie s'étant terminée par le savant traditionnaliste Aboul-Hakem ben Bettal et le pieux jurisconsulte Abou Amer ben El-Djedd. Le nombre des habitants de Niebla qui furent exécutés sur cette colline est de 8.000 ; puis leurs femmes et leurs enfants furent vendus ainsi que leurs meubles et tous les objets pillés. Il agit de la sorte sans en avoir l'ordre d'Abdelmoumen. Ce prince lorsqu'il apprit cela à Marrakech en fut outré de colère et dépêcha auprès de lui Abdallah ben Soleïman qui le lui amena enchaîné, le jour de la rupture du jeûne. Il l'obligea à se tenir dans son appartement, pendant un certain temps ; puis, lui ayant pardonné, il l'autorisa ainsi que son fils Sid Abou Hafç à se retirer à Tlemcen. Il ne renvoya aux gens de Niebla rien de ce qui leur avait été pris.

Les affaires d'Andalousie rentrèrent dans l'ordre et Mimoun ben Bedr le Lemtounien remit la ville de Grenade aux Almohades. Sid Abou Saïd qui commandait à Ceuta ayant reçu de son père Abdelmoumen le gouvernement de Grenade traversa le détroit et alla s'y établir ; quant aux Almoravides qui s'y trouvaient, ils furent conduits à Marrakech.

En l'année 550 (7 mars 1155 — 24 février 1156), l'Émir el Moumenin Abdelmoumen ben Ali donna des instructions pour restaurer les mosquées ou en construire de nouvelles dans toutes les provinces de l'Empire et pour que les pratiques illicites quelles qu'elles soient, fussent supprimées. En même temps il fit jeter au feu les livres traitant des cas d'espèces (forou) et prescrivit de

ramener les Musulmans à la lecture des livres de traditions et de les inciter à en tirer eux-mêmes les conséquences. Des instructions dans ce sens furent envoyées en Andalousie et dans les villes du Maghreb. Dieu l'en récompense.

Relation sur le transfert du Coran d'Othman de Cordoue à Marrakech et construction de la Mosquée El-Koutoubia.

Il y avait à Cordoue, dans la grande mosquée de cette ville, une copie du Coran qui avait appartenu à l'Émir El-Moumenin Othman ben Affan, — Dieu soit satisfait de lui. Ceci a été rapporté par plusieurs historiens dont Ibn Bachkoual. Ce noble livre passait de mains en mains chez les Beni Ommia et les habitants de l'Andalousie et demeura à Cordoue ; il y était encore à l'avénement des Almohades et c'est Abdelmoumen qui le transporta à Marrakech. D'après Ibn Bachkoual, le Coran d'Othman quitta Cordoue, où il était déposé dans la grande mosquée, dans la nuit du vendredi au samedi onze Choual de l'année 552 (16 novembre 1157), cela eut lieu au temps d'Abou Mohammed fils d'Abdelmoumen ben Ali et sur l'ordre du souverain. C'était là un des quatre exemplaires du Coran qu'Othman — Dieu soit satisfait de lui — avait envoyé dans différentes contrées, à la Mecque, à Basra, à Coufa et en Syrie. Quant à ce que l'on a rapporté qu'il portait des traces du sang d'Othman (1) c'est peu probable, mais s'il est exact qu'un des quatre exemplaires ait porté des traces de son sang, c'est peut être celui de Syrie.

Ibn Abd el Malek rapporte d'après Aboul Qasem Todjibi de Ceuta, ce qui suit : « L'exemplaire de Syrie est toujours dans une

(1) Allusion à l'assassinat du Khalife Othman dans sa maison le 18 Doul Hijja 35 (18 juin 656). V. Tome I p. 120.

loge attenante à la mosquée des Ommiades à Damas ; je l'y ai vu en l'année 659 (6 décembre 1260 — 25 novembre 1261), de même que j'ai vu l'exemplaire de la Mecque à la Qobbet-ech-Cherab ; mais peut être était-ce l'exemplaire de Koufa ou celui de Basra. »

El-Khatib ben Merzouq dit dans le « Kitab El-Mosnad Essahih El-Hassan : « J'ai examiné l'exemplaire qui était à Médine et celui qui a été rapporté d'Andalousie et j'ai constaté qu'ils étaient de la même main ; quant aux suppositions que c'était son écriture, elles ne sont pas exactes ; Othman n'a écrit aucun de ces deux exemplaires, mais a réuni un certain nombre de compagnons pour les transcrire comme cela est exposé au dos de l'exemplaire de Médine, dans les termes suivants : « Tel est le recueil établi par un groupe de compagnons de l'Envoyé de Dieu — qu'il lui accorde ses grâces et le salut éternel — et parmi eux : Zaïd ben Thabet, Abdallah ben Zobeïr et Saïd ben El-Aç. On y a mentionné également le nombre des compagnons réunis par Othman — Dieu les agrée tous *(Page 151 du texte)* pour transcrire le Livre.

Au sujet du transfert à Marrakech de cet exemplaire, voici ce que dit Ibn Rachid dans sa « Rihla » d'après Abou Zakaria Yahya ben Ahmed ben Yahya ben Mohammed ben Abdelmalek ben Tofaïl El-Qaïsi, d'après l'ouvrage de son père le Vizir Abou Bekr Mohammed ben Abdelmalek ben Tofaïl : « Les deux fils d'Abdelmoumen, Sid Abou Saïd et Sid Abou Yaqoub arrivant d'Andalousie apportaient avec eux le Coran d'Othman ben Affan — Dieu soit satisfait de lui — qui est l'imam au sujet duquel il n'y a pas de divergence d'opinion. L'arrivée de ce livre fut entourée de marques de vénération et de respect ; il fut l'objet d'honneurs exceptionnels ; son arrivée, dans les circonstances où elle se produisit, était une manifestation de la divine providence et la marque d'une heureuse fortune, de nature à frapper les hommes de cœur. En effet, quelques jours auparavant, l'Émir El-Moumenin

Abdelmoumen, évoquant par la pensée le souvenir de ce livre, supputait les moyens de le faire transporter de Cordoue son antique demeure ; mais il réfléchit au tort qui serait ainsi fait aux habitants de la contrée, à ce qui leur coûterait d'en être séparés, à la tristesse qu'ils éprouveraient par la privation de l'éclat et de la lumière de cette relique et il n'alla pas plus loin dans ses projets. Or Dieu la fit parvenir en ses mains comme un don magnignifique et un présent agréable, sans troubler les gens dans leur possession, sans qu'il ait eu à leur adresser un ordre ni à leur imposer une contrainte. Bien au contraire, Dieu le Très-Haut voulut que les habitants de ce pays éprouvassent une véritable joie à la lui envoyer, en raison des preuves qu'ils avaient eues de sa sincérité et, en la circonstance, il précipita l'événement qui fut regardé comme un effet des vertus de l'Émir El-Moumenin Abdelmoumen et de son heureuse fortune.

Abdelmoumen projeta ensuite d'honorer le noble livre et fit choix des étoffes qui devaient le revêtir et des bijoux qui devaient le parer. Il réunit les artisans habiles de la capitale et des provinces d'Afrique et d'Espagne et arriva ainsi à former un groupe composé des hommes les plus adroits dans chaque corps de métier : achitectes, orfèvres, joailliers, bijoutiers, graveurs, incrusteurs, ébénistes, enlumineurs, dessinateurs, relieurs et experts en maçonnerie, de sorte qu'il ne se trouva pas un individu réputé pour son habileté professionnelle qui ne fût convoqué en vue d'y travailler ou d'y collaborer pour une part.

En résumé, on lui confectionna une enveloppe faite d'une riche étoffe de soie enrichie d'or et d'argent, le tout incrusté de différentes sortes de jacinthes et autres pierres précieuses parmi les plus rares. Pour recevoir l'enveloppe, on fabriqua un brancard d'une beauté inédite et en rapport avec le but recherché, comme travail artistique. Le brancard fut placé sur un siège et le tout logé dans une arche protectrice de même style, dont il serait, trop long de faire la description.

Pendant ce temps Abdelmoumen avait donné des ordres pour l'édification de la mosquée cathédrale dans la capitale de Marrakech — Dieu la garde. Les travaux commencèrent par son orientation dans les premiers jours de Rabia second 553 (du 2 au 10 mai 1158) et furent terminés le 15 Chabane de la même année (11 septembre 1158) dans les conditions les plus heureuses : ils avaient été exécutés de la façon la plus merveilleuse. La superficie de cette mosquée était considérable, les travaux de maçonnerie et de menuiserie avaient été effectués avec la plus grande solidité. Les vitraux des fenêtres, les degrés de la chaire, les cloisons de la maçonnerie auraient été un objet d'admiration par leur perfection, même si des années nombreuses avaient été consacrées à leur réalisation, or, on y avait employé un temps tellement court qu'à priori, les artistes et les ouvriers l'auraient considéré comme à peine suffisant pour établir leurs plans en dehors de toute exécution.

Elle fut inaugurée par la prière du vendredi quinze Chaban qui vient d'être indiqué.

Abdelmoumen partit ensuite en pélerinage au tombeau du Mahdi en la ville de Tinmellal ; il y acheva le mois de Chaban et y passa le mois de Ramadan ; il y avait fait transporter par les gens de son entourage le Coran d'Othman dans l'arche dont la description a été donnée, accompagné du Coran du Mahdi. La lecture entière de ce livre fut réalisée à plusieurs reprises dans la mosquée du Mahdi et près de son tombeau, par Abdelmoumen qui regagna ensuite Marrakech.

Les Almohades ne cessèrent d'entourer de soins ce noble livre qu'ils emportaient dans leurs déplacements comme une bénédiction protectrice comme les Israélites transportaient l'arche sainte, et cela jusqu'au jour où Saïd (dont le nom est Ali ben Idris ben Yaqoub El-Mançour et qui prit le titre de Motadid Billah, l'emporta à la fin de l'année 645 (fin mars à 26 avril 1248).

Saïd ayant été tué près de Tlemcen (1) et ses bagages pillés par des Arabes et autres révoltés, le Coran fut au nombre de leurs prises et passa ainsi aux mains des rois Beni Abdelouad maîtres de Tlemcen. Il demeura dans leur bibliothèque jusqu'à la prise de la ville par le puissant Sultan mérinide Aboul-Hassan dans les derniers jours de Ramadan 737 (fin avril — 2 mai 1337) qui en devint détenteur ; il l'emportait dans tous ses déplacements, selon l'habitude, pour se protéger des malheurs. Mais dans une rencontre à Tarifa, il lui fut ravi et fut transporté en Portugal ; Aboul-Hassan s'ingénia à trouver un moyen pour le reprendre et c'est de la sorte qu'il fut rapporté à Fès en l'année 745, par des négociants d'Azemmour et demeura dans la bibliothèque d'Aboul-Hassan jusqu'au jour où il accomplit sa fameuse expédition en Ifriqïya dont il fit la conquête.

Au début de l'année 750 (du 22 mars 1349), Aboul-Hassan partit par mer de Tunis se dirigeant vers le Maghreb et cela *(Page 152 du texte)* au début d'une tempête. Les vaisseaux firent naufrage, un nombre incalculable de personnes y perdit la vie et des trésors inestimables furent engloutis ; du nombre était le Coran d'Othman qui disparut à tout jamais.

Il convient deciter ici le Coran dit El-Mouç haf El-Oqbani, c'est-à-dire le Coran d'Oqba ben Nafa El-Fihri conquérant du Maghreb, qui passa successivement dans les mains des souverains de ce pays avec sa vertu protectrice et à qui les habitants du Maghreb attribuaient le deuxième rang parmi les Corans du pays.

Abou Abdallah El-Ifreni dans son « Kitab Ennozha (2) » dit que le Sultan Aboul-Abbas Ahmed El-Mançour Billah surnommé Eddehbi (3) lorsqu'il renouvela le titre d'héritier présomptif à son fils El Mamoun, le manda de Fès et alla à sa rencontre en

(1) Il s'agit du combat de Tamezdekt en juin 1248. V. infra.

(2) Il s'agit du *Nozhat el hâdi bi akbhâr moloûk el qarn el hâdi*, édité et traduit par Houdas. Paris 1889.

(3) Sultan Saadien (1578-1603).

Tamesna. El-Mançour procéda en personne à la cérémonie, en présence des notables et des détenteurs de l'autorité, après avoir fait présenter le noble livre ou Coran d'Oqba ben Nafa El-Fihri — Dieu soit satisfait de lui — considéré comme une richesse précieuse des Khalifes et les deux Sahih des deux maîtres (1) ; puis il fut donné lecture du dahir d'investiture ; ceci se passait en Choual 992 (6 octobre à 3 novembre 1584). Les souverains saadiens se transmirent le Coran d'Oqba jusqu'à l'avénement de la dynastie chérifienne alaouite de Sidjilmassa qui en hérita et dont les princes se sont transmis ce précieux livre. Il parvint de la sorte aux mains du Sultan Moulay Abdallah ben Ismaïl ben Chérif (Dieu lui fasse miséricorde) qui, ayant équipé une caravane de pélerins se rendant au tombeau du prophète à laquelle il confia de riches présents (pour les villes saintes) y joignit le Coran en question.

L'auteur du Bostan (2) dit : « Lorsque la caravane du prophète se mit en route, c'est-à-dire en l'an 1155 (du 8 mars 1742 au 24 février 1743) le Sultan Moulay Abdallah lui confia vingt-trois copies du Coran de petit et de grand format toutes enrichies de perles, de pierres précieuses et de dorures et parmi eux le grand Coran d'Oqba, que les souverains se transmettaient par voie d'héritage, depuis la disparition du Coran d'Othman. Ce livre était une copie du Coran d'Othman faite à Kairouan par Oqba ben Nafa El-Fihri et parvenue aux mains des chérifs zidaniyin (3). Ils se la transmettaient et c'est le Sultan Moulay Abdallah qui la fit passer d'Occident en Orient, de sorte que la perle retourna à l'océan d'où elle venait et la paillette d'or à la mine d'où elle avait été extraite.

Le Cheikh El-Mesnaoui rapporte ce qui suit : « J'étais présent et ai pu voir ce livre lorsque le Sultan Moulay Abdallah

(1) Le recueil de Traditions d'El Bokhari et celui de Mouslim.

(2) Il s'agit de *El-Bostân ed-darif fi daulat Aulad moulay Ali-ch-charif*, d'Aboul-Qâsem ez-Zayâni.

(3) Les descendants d'Aboul-Abbas Ahmed El-Mançour le sultan Saadien.

prescrivit son envoi au tombeau du Prophète ; il m'a paru que la date de sa copie à Kairouan donnait lieu à réflexion à cause de la distance qui séparait l'original de la copie. Il accompagna cet envoi de deux mille sept cents pierres précieuses de couleurs variées, destinées au tombeau du Prophète — Dieu répande sur lui ses grâces les plus précieuses et lui accorde le salut éternel. » Si ces renseignements se rapportent à des époques assez éloignées les unes des autres, ils se complètent entre eux et, à ce titre, nous les avons réunis ici pour que le lecteur y trouve l'avantage de les voir groupés en un seul chapitre. Toute assistance vient de Dieu.

La disgrâce du Vizir Ibn Atiya et ses causes.

Le Vizir Aboud Djafar Ahmed ben Atiya était aussi d'une famille de Marrakech, originaire de Tortose, d'où elle était allé se fixer à Denia (1). Son père Abou Ahmed ben Atiya avait été secrétaire de l'Émir El-Mouslimin Ali ben Yousef le Lemtouni, puis celui de son fils Tachefin. Ayant été pris par les Almohades, il obtint sa grâce d'Abdelmoumen, mais il tenta de s'évader. Il fut arrêté et amené entre les mains d'Abdelmoumen à qui il adressa des excuses, mais ce prince le fit mettre à mort — Dieu lui fasse miséricorde.

Son fils Abou Djafar auteur de la lettre donnée ci-dessus (2), avait été secrétaire d'Ishaq ben Ali le Lemtouni à Marrakech et fut du nombre de ceux qui obtinrent le pardon de l'Émir El-Moumenin (3) après la fameuse déroute (4). Il prit part ensuite à l'ex-

(1) Ville sur la Méditerranée en face des Baléares.

(2) V. supra page 67 et s.

(3) Tandis que les souverains almoravides avaient pris le titre d'Emir El Mouslimin (chef des Musulmans) les souverains almohades s'intitulaient Emirs El-Moumenin (chef des Croyants). Voir pour ces distinctions le volume précédent p. 193

(4) Allusion à la prise de Marrakech par Abdelmounem en avril 1147.

pédition dirigée par le cheikh Abou Hafç Omar El-Hintati contre Mohammed ben Houd El-Massi. Après la victoire remportée sur ce dernier, c'est lui qui rédigea la lettre citée plus haut et qui plut tant à Abdelmoumen qu'il en fit son secrétaire. Il gagna auprès de ce prince une telle considération qu'il devint son vizir : il vécut désormais dans l'opulence ; il mérita des éloges par sa conduite des affaires de l'État et sa manière d'être ; il commanda des armées, amassa des richesses qu'il prodigua généreusement ; sa renommée s'étendit jusqu'aux extrémités de l'empire et il parvint, auprès du Sultan, à un rang que personne autre n'obtint au cours de son règne. Il manifesta une particulière affection pour le peuple en s'appliquant avec zèle à des œuvres de bienfaisance, ses bienfaits furent proclamés en tous lieux et sa conduite fut louée. Il était heureux dans ses initiatives, favorisé dans la réalisation de ses projets et dans ses tentatives et exaucé dans ses désirs. Quant à son viziriat il fut l'éclat de son temps et la gloire de la dynastie — Dieu lui fasse miséricorde.

En l'année 551 (25 février 1156 — 12 février 1157) des cheikhs de Séville vinrent en députation demander à Abdelmoumen de leur donner comme gouverneur l'un de ses fils. Il désigna Sid Abou Yaqoub en lui associant le dit Vizir Ibn Atiya qui avait mission d'expédier les affaires et d'organiser le gouvernement. Il s'en acquitta parfaitement ; mais, dès son départ, des envieux trouvèrent moyen de *(Page 153 du texte)* le desservir auprès du khalife qui prit comme vizir Abdessalam ben Mohammed El-Goumi. Cet homme se chargea de faire le procès d'Ibn Atiya ; il mit tout son zèle à rechercher ses fautes, à condamner ses faiblesses et c'est ainsi que des vers dont ceux qui suivent furent trouvés dans la salle du conseil : « Dis à l'Imam — Dieu fasse durer son règne — une parole dont l'homme de cœur saisira la vérité :

« Ce groupe de gens étourdis par le vin, vous l'avez persécuté ;

« Et ceux qui crient vengeance, leurs desseins ne sauraient inspirer confiance ;
« Le vizir, cependant, pour leurs opinions a du penchant ;
« C'est pourquoi son attachement pour eux est grand,
« Craignez qu'une difficulté fasse obstacle à toute réalisation ;
« Ce sont eux les ennemis et ceux qui les suivent leur sont pareils ;
« Redoutez votre ennemi et celui qui est son ami ;
« Dieu est témoin que je suis pour vous un conseiller sincère ;
« La vérité est éclatante et ses voies ne sauraient être cachées. »

On rapporte qu'Abdelmoumen ayant lu ces vers d'une éloquence si profonde, s'enflamma de colère contre son vizir Abou Djafar ; il se promit de le châtier et telle fut la cause principale de sa disgrâce. Cependant les dispositions du Souverain ayant été connues, finirent par arriver à la connaissance d'Abou Djafar en Andalousie. Très troublé, il décida sans retard de partir pour Marrakech ; mais dès son arrivée il fut mis au secret et conduit le jour suivant à la Mosquée la tête découverte. Les gens des différentes classes de la population ayant été convoqués, furent tenus d'avouer ce qu'ils savaient de lui, et chacun répondit selon son sentiment personnel. Le sultan le fit emprisonner et avec lui son frère Abou Oqaïl Atiya.

Peu après, Abdelmoumen alla en pélerinage au tombeau du Mahdi et emmena avec lui ses deux prisonniers. Pendant le voyage Abou Djafar écrivit en prose et en vers diverses pièces remarquables, par lesquelles il implorait l'intercession de leur Imam le Mahdi. Elles n'obtinrent aucun résultat, attendu que les décrets de Dieu le Très Haut avaient décidé de son sort. Quand Abdelmoumen s'éloigna de la tombe du Mahdi, revenant à Marrakech, il ramena avec lui ses deux prisonniers. Parvenu en face de Tagmart, il donna l'ordre de les mettre à mort sur le terrain boisé contigu à la citadelle, près de la saline qui se trouve en ce lieu. Telle fut leur fin dans le courant de Choual 553 (26 octobre — 23 novembre 1158).

Pour faire appel à la bienveillance de Abdelmoumen, Abou Djafar lui avait écrit une lettre dans laquelle il avait employé des hyperboles d'une grande témérité (au point de vue religieux) : aussi la mort s'enhardit-elle à le saisir et n'obtint-il pas ce qu'il désirait. C'est ainsi que Dieu traite habituellement ceux qui manquent de respect à la divinité, et n'évitent pas de proférer des paroles qui attentent à la dignité éminente des prophètes.

En voici un extrait (que Dieu lui pardonne ses blasphèmes) :

« Par Dieu, si j'avais commis toutes les fautes possibles, — si je m'étais longtemps complu à éviter les bonnes actions, — au point de me moquer de tous les hommes, — et de refuser de me prosterner devant Adam (1), si j'avais nié que le Très-Haut ait rien révélé à Noé au sujet de son arche (2), — si j'avais tressé la corde destinée à porter le bois devant brûler (Abraham) El-Khalil-l'ami de Dieu (3) — et que j'eusse taillé la flèche du Thamoudite Qodâr (4), — si j'avais abattu l'arbre qui abritait Jonas (5) — et que j'eusse allumé avec Hâmân le four pour faire cuire l'argile (6), — si j'avais pris la poignée de poussière sous les pas de l'envoyé de Dieu (7) — et que je l'eusse jetée dans le veau d'or ; — si j'avais calomnié la Vierge et que je l'eusse injuriée (8), —

(1) Comme Satan, par orgueil, malgré l'ordre de Dieu. (*Coran*, XVIII, 48).

(2) Cf. *Coran* XXIII, 23 à 29.

(3) Cf. *Coran* XXI, 52 à 73; XXIX, 23; XXXVII, 81 à 96. — Tabari (I, 145) explique que c'est Nemrod qui voulut brûler Abraham (Chronique de Tabari, traduction faite sur la version persane par Hermann Zotenberg, Paris, 1867).

(4) *Coran*, XXVI, 155 et suiv., et aussi *passim*. Cf. CAUSSIN DE PERCEVAL, *Essai sur l'histoire des Arabes* I, 24, 25.

(5) *Coran*, XXXVII, 146. Tabari (II, 48) dit que c'était un arbre portant des citrouilles.

(6) *Coran*, XXVIII, 38 et Tabari I, 333-4. Il s'agissait de construire une tour du haut de laquelle Pharaon pût voir le Dieu de Moïse.

(7) *Coran*, XX, 96 et Tabari I, 361. Cette poignée de terre donna la vie au veau d'or qui se mit à beugler et à brouter.

(8) Il s'agit de la vierge Marie, mère de Jésus.

si j'avais écrit dans le *dar-en-nedoua* l'acte de la mise au ban (de la famille de Hâchim) (1) — si j'avais assisté les ennemis du Prophète, du côté le plus éloigné (des puits de Bedr) (2), — que j'eusse haï tout Qoreïchite, — et que, en l'honneur de Ouahchi (3), j'eusse traité généreusement tout Abyssin; si j'avais dit que la proclamation de la *saqîfa* (4) — ne donnait pas, comme conséquence forcée, la dignité d'Imam et de Khalife — si j'avais aiguisé le couteau de l'esclave de Moghîra ben Choba (5) — si j'avais pris part au *siège de la maison* et tué l'homme à la barbe blanchissante (6) — et que j'eusse dit : « Tuez-vous pour l'amour de l'or et de l'argent, — et faites couler le sang pour un pain grisâtre » — si j'avais laissé l'auguste visage teint de sang (7) — et que j'eusse pris une baguette pour frapper les dents de Hoseïn (8) ;

Si j'avais commis tous ces crimes et que je vinsse ensuite me réfugier auprès de l'Imâm *impeccable* — cherchant asile sur la tombe du *Mahdi*,

ma parole devrait être écoutée, — et tous ces forfaits pardon-

(1) Cf. Huart, *Hist. des Arabes*, I, 111.

(2) Allusion à la grande bataille de Bedr. Cf. *Coran*, viii, 43 et *Tabari* II, 498.

(3) Ouahchi, esclave abyssin, tua traîtreusement Hamza. Pour prix de ce meurtre il reçut les bijoux de Hind et fut affranchi par son maître Djobaïr. Cf. *Tabari*, III, 28 et Caussin de P. *Essai...* III, 102.

(4) Il s'agit de la proclamation d'Abou Bekr. Cf. Huart, *Hist. des Arabes*, I, 211

(5) Pour tuer le Khalife Omar, l'esclave de Moghîra nommé Fîroûz et connu surtout par son surnom de Abou-Lou'lou'a, s'était servi d'un poignard à deux pointes ayant le manche au milieu. *Cf. Tabari* III, 528 et sq.

(6) C'est probablement au siège de la maison de Othman et au meurtre de ce Khalife qu'il est fait allusion.

(7) Il s'agit peut-être du visage de Hosein : il fut atteint d'une flèche à la bouche au moment où il allait boire (*Tabari* IV, 44) ; ou plutôt de la face de Mahomet ensanglantée à Ohod (Caussin de Perceval, *Essai...* III, 105).

(8) Comme Obeïdallah à qui on présentait la tête de Hoseïn (*Tabari*, IV, 47).

nés, — bien que je sois un grand pécheur, — et que je reconnaisse mes fautes.

« Pardon, ô Émir des Croyants ! Qui pourrait, si ce n'est vous, soutenir un cœur qui palpite à se briser ?...

Que le Salut soit sur votre trône glorieux, ainsi que la miséricorde du Très-Haut et ses bénédictions. »

L'auteur de cette lettre fit remettre, en dernier lieu, par un de ses fils, tout jeune, le poème suivant au souverain :

« Pitié, ô Émir des Croyants ; je désespère :
ma tristesse et mon affliction sont extrêmes

« Je me noie au milieu d'une mer de péchés :
votre miséricorde me serait la plus salutaire des nacelles.

« Les flèches du malheur m'atteignent toutes :
un témoignage de sympathie de votre part serait le plus efficace des boucliers.

« Comment donc les dangers assailleraient-ils...
celui que votre compassion protège des épreuves ?

« Celui qui vient à vous tout confiant, implorant votre secours,
ne peut craindre l'adversité.

(Page 154 du texte)

« L'eau lave les vêtements de toute souillure ;
le meilleur des coursiers se blesse les pieds
dans les chemins pierreux.

« C'est vous qui accordez la vie à toutes les créatures, —
sans leur reprocher vos bienfaits, ni en réclamer le
le paiement.

« Nous sommes de ceux que vos faveurs ont vivifiés —
dans leur corps et dans leur âme.

« Voici de jeunes enfants aussi innocents que de jeunes
colombes
qui ne peuvent encore roucouler sur le rameau ni
sur la branche :

« C'est grâce à vos bienfaits passés qu'ils connaissent
l'existence : sans vous ils ne seraient pas nés. »

Abdelmoumen écrivit à la suite de cette pièce de vers la note suivante : « Oui, à l'heure qu'il est ; mais naguère tu t'es montré rebelle, et tu étais du nombre des méchants (1). »

De sa prison, il écrivit :

« Je me lamente sur moi-même et j'attends le pardon,

Le temps est venu d'oublier les péchés et de les effacer.

Me voici dans une nuit odieuse, dévoré de tourments, sans guide pour me faire entrevoir l'aube du pardon. »

Abdelmoumen mit les poètes à l'épreuve en les invitant à faire la critique d'Ibn Atiya. Quant il eut entendu leurs épigrammes et leurs traits satiriques il s'écria : « Ibn Atiya a disparu et avec lui la haute culture de l'esprit. »

Abou Djafar avait un frère nommé Atiya qui fut mis à mort avec lui, comme il a été dit. Cet Atiya avait un fils instruit et

(1) *Coran*, x. 91. — Ces paroles, dans le Coran, sont adressées par Dieu à Pharaon qui, au moment d'être englouti dans la mer, s'écriait : « Je crois qu'il n'y a point d'autre dieu que Celui en qui croient les enfants d'Israël. Je suis de ceux qui s'abandonnent à lui ! »

écrivain, dont les noms sont Abou Taleb Oqaïl ben Atiya. On cite de lui les vers suivants au sujet d'un homme épris d'une esclave chanteuse qui avait reçu une fortune en héritage de son maître et entretenait son amoureux ; la fortune s'étant épuisée, l'amant se refroidit.

« Ne le blâmez pas, s'il est las de son amour, car il n'y avait pas là d'affection ;

Dès qu'il a vu disparaître le bien qu'elle possédait, il a dit : l'amour s'en est allé avec le bien (1). »

On raconte que le Vizir Ibn Atiya — Dieu lui fasse miséricorde — passait un jour avec le Khalife Abdelmoumen dans une rue de Marrakech, lorsqu'une femme d'une rare beauté se pencha à une fenêtre grillagée et Abdelmoumen dit :

« Elle a déchiré mon cœur par ses regards à travers la grille. »

Le Vizir lui répliqua aussitôt:

«Belle aux yeux noirs, elle atteint de sa prunelle les amoureux. »

A quoi Abdelmoumen répondit :

« Il semble que son regard est resté dans le cœur de celui qui l'aime. »

Et le Vizir de s'écrier :

Tel le sabre d'Abdelmoumen ben Ali assisté de Dieu. »

Il n'est pas douteux que c'étaient là des esprits éminemment cultivés — Dieu les reçoive tous dans le sein de sa miséricorde.

Deuxième expédition en Ifriqiya, prise de Mehdia et d'autres villes frontières.

L'Ifriqiya était aux mains des fils de Ziri ben Manad le Cenhadjien, qui gouvernaient au nom des Obéïdites. Mais, à cette date, leur pouvoir était en pleine décroissance, car ils étaient

(1) Jeu de mots intraduisible sur l'homonymie entre bien matériel et amour, qui fait tout le sel de ces vers.

déchirés par des querelles intestines. Ils avaient d'autre part, à faire face aux rebelles arabes et autres qui infestaient le pays, et les Chrétiens de Sicile en avaient profité pour leur enlever plusieurs places comme Sfax, Sousse et enfin s'étaient emparés de Mehdia qui était alors la capitale d'El-Hassan ben Ali Cenhadji, le dernier des rois de la descendance de Ziri ben Manad.

El-Hassan se réfugia chez son cousin paternel Yahya ben El-Aziz seigneur de Bougie qui l'envoya à Alger. Lors de sa première expédition en Ifriqiya, Abdelmoumen étant passé par Alger, ce prince El-Hassan ben Ali était accouru auprès de lui et l'avait ensuite accompagné. Étant devenu un de ses familiers, il le poussait à la guerre pour arracher l'Ifriqiya aux Chrétiens. Abdelmoumen était tout acquis à ce projet qu'il souhaitait réaliser, mais il attendait qu'une occasion favorable se présentât. Or les Chrétiens de Sicile attaquèrent les habitants de Zouila ville qui est à un *méïdan* (1) de Mehdia, les traitant d'une façon odieuse, tuant les femmes et les enfants. Un groupe d'habitants s'enfuirent et allèrent à Marrakech implorer l'assistance d'Abdelmoumen ben Ali. Il leur fit bon accueil et ils lui rapportèrent tout ce qu'avaient dû subir les Musulmans, lui disant qu'il n'était pas de souverain musulman autre que lui à qui demander aide et protection, lui seul étant en mesure d'apaiser leur affliction. Il fut ému aux larmes par ce récit, baissa la tête, puis la relevant, leur dit : « Réjouissez-vous, nous vous porterons secours sans attendre longtemps. »

Il les fit installer et leur octroya deux mille dinars, puis donna des instructions pour que soient constitués des approvisionnements en outres pour le transport de l'eau et en autres objets nécessaires aux troupes en marche et il écrivit à tous ses lieutenants du Maghreb ; car il avait soumis les deux rives du détroit, l'Espagne et le Maghreb et les frontières de son empire

(1) Distance qu'un cheval peut parcourir en un temps de galop.

s'étendaient jusqu'aux environs de la ville de Tunis. Il prescrivit, en particulier, à ceux de ses lieutenants qui étaient sur la route qu'il devait suivre, de mettre en réserve toutes les récoltes en laissant le grain dans les épis et de creuser des puits sur tout le parcours. Ainsi fut fait ; les récoltes de trois années furent réunies et disposées aux gîtes d'étapes en meules revêtues d'une couche d'argile, ce qui les faisait ressembler à une série de collines.

Dans le courant du mois de Safar de l'année 554 (22 février à 22 mars 1159), Abdelmoumen partit de Marrakech se dirigeant *(Page 155 du texte)* vers l'Ifriqiya.

D'après Ibn Khaldoun :

Abdelmoumen en se déplaçant, s'était d'abord proposé de passer en Espagne, en raison des mauvaises nouvelles qu'il avait reçues de ce pays où le roi chrétien avait le dessus : il partit donc en vue de la guerre sainte et vint s'installer dans ce but à Salé où il apprit la désorganisation de l'Ifriqiya, et considéra comme très grave la situation faite à Mehdia par les Chrétiens.

Lorsque les troupes furent réunies à Salé, il désigna pour le remplacer en Maghreb, le Cheikh Abou Hafç El-Hintati (1), nomma au gouvernement de Fès Yousef ben Soleïman et pressa la marche sur l'Ifriqïa. Il avait réuni une armée de cent mille combattants et un nombre égal de conducteurs et auxiliaires ; toute cette armée s'étendait sur plusieurs milles ; mais elle était organisée de telle sorte que, traversant des terres cultivées, elle ne faisait tort aux habitants d'un seul épi ; qu'étant campée, elle s'acquittait de la prière en une masse de fidèles réunie derrière son unique Imam, glorifiant Dieu d'une seule voix, personne n'y manquant, quel que soit son rang.

Abdelmoumen se faisait précéder d'El-Hassan ben Ali le Cenhadji, seigneur de Mehdia qu'il s'était joint à lui, comme il a

(1) Il s'agit de son beau-père Abouhafç Omar le premier des cheikhs des Masmouda et l'un des fondateurs de la dynastie.

été dit, et c'est ainsi qu'il atteignit le vingt quatre Djouma second de la même année (13 juillet 1159) la ville de Tunis que gouvernait alors Ahmed ben Khorasan ; en même temps que lui, arrivait sa flotte composée de soixante-dix galères, un *chébec* rapide et une *caraque.*

Quand il eut installé son campement près de la ville, il invita les habitants à la soumission et, comme ils s'y refusaient, il les attaqua énergiquement le lendemain même. Dès la nuit venue, dix-sept personnages notables de la ville, se rendirent auprès d'Abdelmoumen lui demandant de faire la paix avec les habitants de leur cité. Il leur répondit qu'à eux il accordait la paix et sûreté pour leurs personnes, leurs familles et leurs biens, en considération de leur soumission, mais qu'à tous les autres habitants de la ville, il accordait sûreté pour leurs personnes et leurs familles, mais leur imposait la remise de la moitié de leurs biens meubles et immeubles et exigeait le départ du seigneur de la ville et de sa famille.

Les choses étant ainsi réglées, le calme fut rétabli dans la cité ; défense fut faite aux soldats d'y pénétrer et des agents y furent envoyés pour prélever la moitié des biens meubles et immeubles. En conséquence les Tunisiens restèrent dans leur ville, moyennant le paiement d'une redevance prélevée sur la moitié de leurs logements.

Abdelmoumen offrit aux Juifs et aux Chrétiens de la ville de se convertir à l'Islam ; ceux qui acceptèrent eurent la vie sauve, les autres furent mis à mort. Après être demeuré trois jours à Tunis, il partir pour Mehdia, la flotte navigant à sa hauteur et y arriva le dix huit Redjeb de la même année (5 août 1159). Il s'y trouvait alors des personnages de la famille royale et les plus réputés de leurs cavaliers. Comme ils avaient fait évacuer complétement Zouila voisine de Mehdia, Abdelmoumen y pénétra et elle se remplit alors de soldats, de conducteurs et devint aussitôt une cité pleine de mouvement ; ceux des soldats qui n'y avaient

pas trouvé place, s'installèrent en dehors, et leurs rangs se grossirent de Cenhadja, d'Arabes et de gens de la province, en nombre incalculable.

Pendant plusieurs jours ils dirigèrent des attaques contre Mehdia sans succès aucun, en raison des puissantes défenses de la place, de la solidité de son enceinte et de l'exiguité du terrain d'opérations. Car la place est en majeure partie entourée d'eau ; elle est pareille à une main étendue dans la mer et reliée par le poignet au continent.

Les Chrétiens faisaient exécuter par leurs meilleurs guerriers des attaques sur les derrières de l'armée ; ils obtenaient ainsi des succès et revenaient rapidement se mettre à l'abri de leurs murailles. Abdelmoumen prescrivit d'élever un mur sur la face Ouest de la place, afin de les empêcher d'en sortir tandis que la flotte vint l'entourer du côté de la mer. Il s'embarqua ensuite sur un vaisseau avec El-Hassan ben Ali, ancien seigneur de Mehdia, et visita les abords de la place par mer ; il fut frappé par la solidité des fortifications et comprit qu'elle ne saurait succomber à des attaques dirigées par terre ou par mer ; que seul un blocus persistant permettrait de la réduire. Il dit alors à El Hassan : « Comment avez-vous pu abandonner de telles défenses ? » Il lui répondit : « A cause du peu de gens dignes de confiance dont je disposais, du manque de vivres et aussi de la force du destin. » Abdelmoumen lui répondit : « Telle est la vérité. »

Dès son retour à terre, il commanda de réunir des approvisionnements et des vivres et fit cesser les attaques. Au bout de peu de temps, le camp apparut avec deux collines, l'une de blé, l'autre d'orge. Et ceux qui, venant au camp, le découvraient de loin, demandaient depuis quand se dressaient des montagnes et restaient stupéfaits quand on leur apprenait que c'étaient des monceaux de blé et d'orge.

Pendant que le blocus se poursuivait, Abdelmoumen soumit Tripoli, Sfax, Sousse, les montagnes des Nefousa et les châteaux-

forts de l'Ifriqiya avec leur banlieue ; il enleva Gabès de vive force et envoya son fils Abou Mohammed qui était à l'armée d'investissement de Mehdia, avec des troupes pour s'emparer d'autres régions ; la ville de Gafsa lui fit sa soumission et le commandant de cette place vint en personne lui verser un indemnité de guerre de mille dinars ; en résumé au cours de cette expédition il réussit à arracher à ceux qui l'occupaient le territoire de l'Ifriqiya.

Le 22 Chaban de la même année (8 septembre 1159) l'escadre du roi de Sicile, composée de cent cinquante galères, sans compter les chébecs, se porta au secours des assiégés de Mehdia. Cette escadre venait de l'Ile d'Iviça (1) dépendant de l'Andalousie, dont elle avait capturé les habitants qu'elle amenait comme prisonniers, lorsqu'elle reçut du roi l'ordre de se porter au secours des Chrétiens de Mehdia. Ils s'y rendirent à la date susdite et tandis qu'ils approchaient de la place et qu'ils avaient cargué les voiles pour entrer dans le port, la flotte d'Abdelmoumen se porta contre eux pendant que tous les soldats à cheval se tenaient *(Page 156 du texte)* au bord de la mer et le grand nombre de ces soldats, jeta l'épouvante dans le cœur des Chrétiens.

Abdelmoumen descendit à terre et, prosterné, le visage baigné de larmes, il adressa à la Providence des prières ardentes pour le succès des Musulmans. La bataille s'engagea sur mer ; les vaisseaux chrétiens battus, larguèrent les voiles et prirent le large, poursuivis par les Musulmans qui leur enlevèrent sept vaisseaux. Ce fut une lutte épique et une victoire éclatante, de laquelle la flotte musulmane revint couverte de gloire. Abdelmoumen distribua aux marins les richesses qu'ils rapportaient comme butin de cette journée.

Les assiégés de Mehdia désespérèrent alors du salut mais n'en résistèrent pas moins pendant encore quatre mois, c'est-à-dire

(1) Une des Baléares.

jusqu'à la fin du mois de Hijja de la même année (soit jusque vers le 11 janvier 1160.)

A cette date, dix chevaliers chrétiens vinrent se présenter à Abdelmoumen, lui demandant d'accorder la paix aux habitants chrétiens de la place, par traités leur garantissant la sûreté de leurs personnes et de leurs biens et les autorisant à regagner leur pays. Ils étaient alors à bout de ressources au point qu'ils en avaient été réduits à manger leurs chevaux.

Abdelmoumen leur offrit de se convertir à l'Islam et les y engagea ; ils lui répondirent qu'ils n'étaient pas venus à lui en de telles intentions, mais seulement pour faire appel à sa générosité.

Ils furent plusieurs jours en pourparlers avec lui et entre autres arguments qu'ils firent entendre pour se concilier sa bienveillance, ils lui dirent : « O khalife à quoi la ville de Mehdia et ses habitants peuvent-ils prétendre, en face de votre puissant empire et de votre prestige éminent ?... Tandis que si vous êtes magnanime avec nous, nous vous resterons fidèlement dévoués dans notre pays. »

Il leur fit grâce — car un trait de son caractère était la générosité — et leur donna des navires sur lesquels ils se rendirent dans leur pays. Mais on était alors en hiver et la plupart firent naufrage, de telle sorte que ne débarqua en Sicile qu'un petit nombre d'entre eux.

Entre temps, le roi de Sicile aurait dit : « Si Abdelmoumen fait périr les nôtres qui sont à Mehdia, nous, nous ferons mourir les Musulmans qui habitent la Sicile, nous leur enlèverons leurs femmes et leurs enfants ainsi que leurs biens. » Or, Dieu a fait périr les Chrétiens en mer. Ils avaient occupé Mehdia pendant douze ans. Abdelmoumen fit son entrée dans la matinée du jour de Achoura (1) dans le mois de Moharrem 555 (21 janvier 1160). Cette année fut appelée « l'année des cinq (2) ».

(1) Fête qui a lieu le dixième jour du premier mois de l'année.

(2) Allusion aux chiffres composant le millésime.

Abdelmoumen demeura vingt jours à Mehdia, soit le temps nécessaire pour remettre la place en état, réparer les murailles qui avaient été détériorées pendant le blocus, y transporter des soldats, des vivres et des munitions. Il y plaça comme lieutenant Abou Abdallah Mohammed Ibn Faradj des Goumia à qui il adjoignit El-Hassan ben Ali le Cenhadji qui avait été maître de la ville et donna l'ordre au nouveau gouverneur de s'inspirer de ses avis dans tous ses actes. El-Hassan reçut des fiefs et des palais magnifiques pour sa résidence et ses enfants furent traités de même.

Toute l'Ifriqiya se rangea sous la bannière d'Abdelmoumen, les habitants lui firent tous acte de soumission depuis Barqa jusqu'à Tlemcen et il ne se trouva plus personne pour lui faire opposition. Il y répartit des gouverneurs et des Cadis, fortifia les villes frontières et organisa l'administration. Le premier Safar de la susdite année 555 (11 févr. 1160), il prit la route du Maghreb et dès lors la puissance des Chrétiens en Ifriqiya fut anéantie pendant de longues années, mais Dieu est le mieux informé de la vérité.

Dans le courant de la même année 555, Abdelmoumen fit procéder à l'arpentage de l'Ifriqiya et du Maghreb ; ces opérations furent menées de Barqa du côté de l'Orient jusqu'à l'Oued Noul (1) dans l'extrême Sous du côté de l'Occident et les distances furent comptées en parasanges et en milles (2) tant dans la largeur que dans la profondeur ; on déduisit du compte de la superficie obtenue, un tiers représentant les montagnes, les forêts, les fleuves, les marais salants, les parties rocailleuses et les routes ; tout le reste fut soumis à l'impôt foncier et à chaque tribu fut imposée une contribution en grains et une contribution en argent monnayé. Il fut le premier qui institua ces mesures au Maghreb — Dieu lui fasse miséricorde.

(1) Ancienne orthographe de l'actuel Oued Noun des cartes.

(2) Le parasange équivaut à la distance que parcourt un cheval en une heure au pas ordinaire (4000 milles de 3000 pas chacun).

Alors qu'il était encore en Ifriqiya, Abdelmoumen prescrivit d'exécuter des travaux de construction et de fortification à Djebel El-Fath (1) qui est Gibraltar. Ces travaux furent exécutés et commencèrent le 9 Rabia premier 555 (19 mars 1160) pour se terminer en Doul-Qada de la même année (2 novembre à 1er décembre 1160).

C'est pendant qu'il parcourait l'Ifriqiya, qu'Abdelmoumen bâtit la ville d'El-Batha, dans les circonstances suivantes : Les Almohades étaient fatigués d'un long séjour dans l'Est, loin de leur pays ; un groupe d'entre eux décida d'assassiner Abdelmoumen en le surprenant dans sa tente pendant son sommeil. Un des cheikhs almohades au courant du complot, vint prévenir Abdelmoumen lui disant : « Laissez-moi passer cette nuit à votre place et dormir sur votre lit ; s'ils exécutent ce qu'ils ont projeté ma vie aura racheté la vôtre pour le bien des Musulmans et ma récompense *(Page 157 du texte)* me viendra de Dieu ; si j'échappe à la mort ce sera par la grâce de Dieu et ma récompense sera à la mesure de mes intentions. »

Il dormit sur le lit d'Abdelmoumen et y trouva, cette nuit-là même, la mort en martyr. Dès le matin, Abdelmoumen accomplit ses prières, vint voir ce qui s'était passé et trouva l'homme mort sur son lit. Il fit charger devant lui son corps sur une chamelle sans conducteur, qui s'en alla de droite et de gauche et finalement s'agenouilla d'elle-même. Abdelmoumen fit décharger le cadavre et la chamelle ayant été écartée, il fit creuser une tombe à l'endroit même où l'animal s'était agenouillé. Le cheikh y fut enterré et sur sa sépulture on édifia une coupole près de laquelle il fit élever une mosquée. Il fit ensuite bâtir une ville autour de cette mosquée et y laissa dix familles provenant de chacune des tribus du Maghreb. Le mausolée du Cheikh est resté un lieu

(1) Le mont de la victoire, ainsi nommé en souvenir de la conquête de l'Andalousie en 711.

de pélerinage des habitants du pays jusqu'à ce jour, au dire du (Raoud el) Qirtas. Lorsqu'à son retour Abdelmoumen passa par Tlemcen, il fit arrêter et emprisonner son Vizir Abdessalam ben Mohammed des Goumïa, puis il lui fit administrer du lait empoisonné dont il mourut la nuit même.

Alors qu'il était encore en Ifriqiya, Abdelmoumen fut informé que le rebelle Mohammed ben Merdenich (1), s'était soulevé en Andalousie orientale, avait quitté Murcie et s'était présenté devant Jaën dont le gouverneur, Mohammed ben Ali des Goumïa, lui avait fait acte de soumission ; qu'il était ensuite allé menacer Cordoue sans succès, s'étant emparé de Carmona par surprise, puis était revenu devant Cordoue et avait eu avec Ibn Iguit, sorti de la ville pour le combattre, une rencontre dans laquelle le défenseur de la place avait été battu et tué.

Abdelmoumen écrivit à ses lieutenants en Andalousie leur annonçant la conquête de l'Ifriqiya qu'il venait de réaliser et les prévenant de sa prochaine arrivée. Ayant quitté Tlemcen à son retour d'Ifriqiya, il fit route sur Tanger où il arriva en Doul-Hijja 555 (2 décembre à 30 décembre 1160) et où il demeura jusqu'au début de l'année suivante. C'est alors qu'il passa le détroit et vint aborder à Gibraltar. Il y resta deux mois à étudier la situation de l'Andalousie avec les commandants de troupes et les cheikhs qui venaient se présenter à son camp. Il décida une expédition dans la partie occidentale de l'Andalousie et en confia la conduite au Cheikh Abou Mohammed Abdallah ben Abou Hafç El-Hintati qui partit de Cordoue à la tête d'une nombreuse armée d'Almohades, avec laquelle il alla s'emparer de la forteresse d'Almarenkach dans les dépendances de Badajoz, dont tous les habitants chrétiens furent mis à mort. Le roi Alphonse sortit de Tolède et se porta au secours de la place qu'il trouva

(1) Descendant d'un chrétien devenu musulman dont le nom devait être Martinez.

prise. Les Almohades marchèrent sur lui et Dieu lui infligea une défaite qui coûta la vie à six mille de ses soldats. Les Musulmans emmenèrent leurs prisonniers à Cordoue et à Séville. Dans le courant de cette même année, les Almohades s'emparèrent de Badajoz, de Béja, d'Evora et de Hiçn El-Qçar dont Abdelmoumen confia le gouvernement à Mohammed ben Ali ben El-Hadj, après quoi il rentra à Marrakech.

Les Goumïa contribules d'Abdelmoumen viennent le rejoindre à Marrakech ; les causes de ce déplacement.

Nous avons déjà exposé qu'Abdelmoumen n'appartenait pas à la tribu des Masmouda, mais à celle des Goumïa, branche de la famille des Beni Faten de la race des Berbères Botr, qui vivaient dans le Maghreb central. Abdelmoumen appela les Goumïa à Marrakech dans le courant de l'année 557 (21 décembre 1161 — 9 décembre 1162), pour les raisons que voici :

Lorsqu'un groupe d'Almohades décida de le tuer et assassina le Cheikh qui s'était mis à sa place il connut ainsi leurs intentions et sut d'une façon certaine qu'il était toujours considéré comme un étranger sans tribu sur laquelle s'appuyer, sans famille en qui avoir confiance et sur qui se reposer. Il écrivit alors secrètement aux Cheikhs des Goumïa qui constituaient sa tribu et sa famille, les appelant à lui, leur prescrivant de mettre à cheval tous les jeunes gens pubères et de les lui envoyer bien équipés. A cet effet il leur distribua des fonds et des vêtements et l'on réunit ainsi 40.000 cavaliers. Ils partirent alors pour Marrakech et vinrent se mettre au service d'Abdelmoumen.

Lors de leur entrée en Maghreb, les habitants furent pris d'inquiétude au spectacle de cette nombreuse armée dont aucun motif

apparent n'avait antérieurement fait prévoir l'arrivée ; et cela donna lieu à de nombreux commentaires.

L'armée des Goumïa poursuivit sa route et s'en vint camper sur les rives de l'Oum Errebia. La nouvelle de leur arrivée jeta l'inquiétude dans l'esprit des Almohades qui firent connaître l'événement à l'Émir El-Moumenin. Abdelmoumen prescrivit au Cheikh Abou Hafç El-Hintati (1) de se porter au devant des nouveaux venus, avec un groupe d'Almohades et leurs cheikhs, afin de se renseigner. La rencontre eut lieu sur les bords de l'Oum Errebia ; le Cheikh leur dit : « Venez-vous avec des intentions pacifiques ou des intentions hostiles ? » Ils répondirent : « Nos intentions sont pacifiques ; nous sommes Goumïa, contribules de l'Émir El-Moumenin, nous venons le visiter et lui apporter nos salutations. » Abou Hafç revint avec ses compagnons et alla rendre compte des résultats de sa mission à Abdelmoumen. Ce prince prescrivit à tous les Almohades de se porter à leur rencontre, ils obéirent et accoururent de toutes parts en grand nombre ; le jour de leur entrée à Marrakech fut une journée mémorable.

Abdelmoumen les classa dans la deuxième catégorie parmi les gens du conseil, c'est-à-dire entre la tribu de Tinmellal et celle qui la suit immédiatement. Il en fit ses familiers qui l'escortaient à cheval et le précédaient dans ses sorties ou se rangeaient à ses côtés quand il tenait séance. Abdelmoumen s'appuya sur eux et ses fils après lui firent de même, jusqu'à la disparition de leur dynastie. — Dieu *(Page 158 du texte)* triomphe dans ce qu'il a décidé.

(1) Il s'agit du Cheikh Abou Hafç Omar des Hintata beau père d'Abdelmoumen et principal soutien de la dynastie dont il a été l'un des trois fondateurs.

Préparatifs d'Abdelmoumen en vue de la guerre sainte pour laquelle il crée des flottes sur les côtes du Maghreb ; récit des événements qui suivirent jusqu'à sa mort — Dieu lui fasse miséricorde.

Quand Abdelmoumen eut achevé la conquête des deux Maghreb, de l'Ifriqiya et de l'Andalousie et que les provinces lui furent soumises, il se trouva, de ce côté, libre de toutes préoccupations et conçut le projet de faire la guerre sainte. Il décida en conséquence d'entreprendre une expédition contre les pays chrétiens, par terre et par mer et (Dieu lui fasse miséricorde) dans cette même année 557 (21 décembre 1161 à 9 décembre 1162) il prescrivit la construction de navires, pour en former des flottes de guerre, sur toutes les côtes de son empire. A cet effet on mit en chantier 400 vaisseaux dont 120 à l'embouchure (du Sebou) à El Mamoura qui porte aujourd'hui le nom d'El-Mehdia ; 100 autres à Tanger, Ceuta, Bades (Velez de la Gomera) et dans les ports du Rif ; 100 également en Ifriqiya, à Oran et à Honeïn (1) et 80 en Espagne.

Il fit venir des chevaux et réunir des armes de toutes sortes ainsi que des munitions ; toutes les provinces reçurent l'ordre de fabriquer des flèches et la production journalière atteignit dix quintaux, selon la mesure de Djedda, si bien que l'on en fit un approvisionnement considérable.

C'est sur ces entrefaites que la tribu des Goumïa se rendit auprès de lui, comme il a été dit.

Au début de l'année 558 (décembre 1162) l'émir El-Moumenin Abdelmoumen quitta Marrakech, se dirigeant sur l'Espagne pour y entreprendre la guerre sainte. Son départ

(1) Château fort au bord de la mer et à 13 milles de Nedroma.

eut lieu le jeudi cinq du mois de Rabia premier de la dite année (11 février 1163). Arrivé au Ribat de Salé, il expédia des lettres dans les provinces du Maghreb, dans l'Est, dans l'Ifriqiya, dans le Sous et autres lieux, par lesquelles il appelait les habitants à la guerre sainte. Ils répondirent à cet appel en grand nombre et il put réunir tant en guerriers almohades qu'en soldats recrutés parmi les tribus arabes, berbères et zenata, plus de 300.000 cavaliers ; il y eut en outre des volontaires : 80.000 cavaliers et 100.000 fantassins. La région se trouva trop petite pour les contenir ; les camps et les armées occupèrent sur le territoire de Salé, l'espace compris entre Aïn Gheboula, Aïn Khemis et l'embouchure du Sebou à El-Mamoura (1). Quand tous ceux qui avaient répondu à son appel se trouvèrent réunis autour de lui, la situation était ce que le poète a exprimé dans le vers suivant :

« Quand l'œuvre est achevée on en voit les défauts,
« Aussitôt l'apogée commence le déclin. »

C'est alors qu'Abdelmoumen ressentit les atteintes de la maladie dont il devait mourir. Le mal se prolongeant, il craignit d'être surpris par la mort et revint sur la désignation de son fils Mohammed comme héritier présomptif et il interdit de le nommer dans la prière du vendredi. Il le jugeait inapte à diriger les affaires du Khalifat et des instructions à ce sujet furent adressées au peuple le vendredi deux du mois de Djoumada second de la dite année (8 mai 1163). Il a été rapporté, à ce propos, d'autres choses encore.

Les restes d'Abdelmoumen furent transportés à Tinmellal et inhumés près de la tombe de l'Imam El-Mehdi — Dieu lui fasse miséricorde — Gloire à celui dont l'empire est éternel et la puissance infinie.

Ibn Khallikan a rapporté sur les circonstances de la destitu-

(1) La distance entre Aïn Gheboula, à 15 kil. au Sud de Rabat et l'embouchure du Sebou, est d'environ 50 kilomètres.

tion de l'héritier présomptif d'autres détails qu'il expose en ces termes, d'après El-Aimad ben Djabraïl ; « de son vivant, Abdelmoumen avait désigné comme héritier présomptif, l'aîné de ses fils Mohammed, qui fut proclamé comme tel par le peuple, après que l'armée lui eut prêté serment et cette proclamation fut publiée dans les provinces. A la mort d'Abdelmoumen, il se trouva dans l'impossibilité de réunir le pouvoir en ses mains, car il s'adonnait habituellement à la boisson, était sujet à des troubles de la raison, léger de caractère et pusillanime. On a dit que par surcroît il était atteint d'une sorte de lèpre ; de manière que son cas donna lieu à quelque agitation ; le peuple se divisa à son sujet et finalement, il fut déposé. Il avait exercé le pouvoir durant quarante-cinq jours et cela se passait en Chaban de l'année 558 (5 juillet au 2 août 1163). Ce sont ses deux frères Abou Yaqoub Yousef et Abou Hafç Omar ben Abdelmoumen, qui déployèrent le plus d'efforts pour obtenir sa déposition. Le pouvoir revenait alors à l'un des deux frères, car ils étaient les plus nobles et les plus intelligents des fils d'Abdelmoumen. Abou Hafç Omar s'effaça devant son frère Abou Yaqoub Yousef qui fut proclamé par le peuple, tout entier. Dieu est le mieux informé de toutes choses. »

Le même auteur Ibn Khallikan ajoute :

« Abdelmoumen était, lors de sa mort, un vieillard complétement blanc ; j'ai extrait, d'un ouvrage contenant sa biographie, ce passage : « Je l'ai vu alors que c'était un vieillard bien proportionné, ayant la tête forte, les yeux bleu foncé, la barbe fournie, les mains sèches et rudes, le siège large, les dents d'une blancheur éclatante : sur la joue droite il portait un grain de beauté. Il était, Dieu lui fasse miséricorde, éloquent et perspicace, instruit dans les principes de la loi *(Page 159 du texte)* habile controversiste et versé dans les traditions ; enfin, son savoir s'étendait à un grand nombre de sciences religieuses et profanes. Il apportait de la fermeté, de l'autorité, de la bravoure dans

la conduite de la guerre et dans les affaires graves de l'État ; il avait de nobles desseins et des conceptions heureuses. Jamais il n'entreprit la conquête d'un pays sans la réaliser ; jamais il n'attaqua une armée sans la vaincre. Il aimait les savants et les lettrés, traitait généreusement ceux d'entre eux qui venaient à lui et récompensait largement leurs œuvres. El-Imâd el-Isbahany (1) qui fait autorité, rapporte dans le Kitâb el-Kharîda, que le savant Abou Abdallah Mohammed ben Aboul-Abbas Tifachy (2) lui ayant récité ces vers :

« Personne n'a manié la lance et l'épée comme le Khalife Abdelmoumen ben Ali. »

Il lui dit de s'en tenir à ce seul vers et lui fit remettre mille dinars.

Il a été rapporté plus haut l'entretien qu'il eut en vers avec son vizir Ibn Atïa au sujet d'une jeune femme dont le visage leur était apparu derrière une grille ; ce sont là des témoignages de la générosité de son caractère et de la sensibilité de son âme — Dieu lui fasse miséricorde.

Règne de l'Emir El-Moumenin Yousef ben Abdelmoumen ben Ali.

(D'après Ibn Khaldoun). Après la mort d'Abdelmoumen, Sid Abou Hafç son fils engagea le peuple à proclamer son frère Abou Yaqoub Yousef ben Abdelmoumen, cela après entente avec tous les Almohades en général et particulièrement avec le Cheikh Abou Hafç El-Hintati, se contentant, pour lui-même, des fonctions de Vizir.

(1) Il s'agit probablement de *'Imâdeddîn-el Kâtib el-Içfahânî* 519 à 560 de l'hégire, (1125 à 1165 de J. C.) et de son anthologie intitulée *Kharîdat el-Qasr.*

(2) Chihab eddîn Abou-l-Abbâs Ahmed ben Yousef-et-Tîfâchî, mort en 1253 (651 de l'hégire) est l'auteur d'ouvrages sur les minerais et les pierres précieuses.

Le Cadi Aboul-Hadjadj Yousef ben Omar, historien de la dynastie reçut la proclamation de toute la communauté musulmane, le vendredi huit Rebia premier 560 (23 janvier 1165), c'est-à-dire deux ans après la mort d'Abdelmoumen, parce que, lors de la proclamation qui eut lieu peu de temps après la mort de son père certains cheikhs almohades lui avaient fait de l'opposition et ses deux frères Sid Abou Mohammed gouverneur de Bougie et Sid Abou Abdallah gouverneur de Cordoue avaient refusé de s'y associer; il n'avait pas insisté auprès d'eux, n'avait pris que le titre d'Émir et non celui d'Émir El-Moumenin, attendant le jour où il serait proclamé par l'ensemble de la population.

Ibn Matrouh dans son histoire dit : « Lorsqu'Abdelmoumen mourut, son fils Yousef se trouvait à Séville ; ses partisans, cachant cette mort, l'en avisèrent en secret de telle sorte qu'il put se rendre, dans le plus court délai, de Séville à Salé où il fut proclamé à l'unanimité, sauf quelques abstentions qu'il put négliger.

La première chose qu'il fit après sa proclamation fut de congédier les hommes qui avaient été réunis pour la guerre sainte et de les autoriser à rentrer dans leurs foyers. Il prescrivit dans les provinces, de rendre la liberté aux prisonniers, fit distribuer partout de larges aumônes et prit le titre d'Émir. Il partit ensuite à Marrakech, où il s'installa et d'où il écrivit à tous les Almohades les invitant à le proclamer. Les adhésions lui vinrent alors de toutes les régions de l'Ifriqïya, du Maghreb et de l'Espagne, sauf de Cordoue et de Bougie dont les gouverneurs ses frères lui étaient opposés.

La nouvelle de l'avénement de l'Émir El-Moumenin Yousef se répandit à travers le pays, les populations des deux rives du détroit lui firent hommage de soumission et des sommes furent distribuées en son nom dans l'armée et dans les tribus.

En l'année 559 (20 novembre 1163 — 27 novembre 1164),

il reçut la visite de ses deux frères Sid Abou Mohammed gouverneur de Bougie et Sid Abou Abdallah gouverneur de Cordoue qui venaient lui faire acte de soumission et le proclamer à leur tour ; chacun d'eux était accompagné des Cheikhs et des savants de sa province. Il leur fit bon accueil et ils reçurent de sa part des présents et des vêtements d'honneur.

C'est dans le courant de cette même année que se souleva le rebelle Marezdagh des Cenhadja de Meftah qui fit frapper des monnaies portant « Marezdagh el-gharib, naçaraho allah an qarib » (Marezdagh l'étranger, Dieu le fasse bientôt triompher). Ce rebelle s'était manifesté dans le pays des Ghomara (1) où il avait été acclamé par un grand nombre de Ghomara, de Cenhadja et d'Aouraba. Il jeta le trouble dans toute cette région et pénétra dans Taza où il fit périr un grand nombre de personnes et réunit de nombreux prisonniers. L'Émir El-Moumenin Yousef envoya contre lui une armée d'Almohades qui le tuèrent et envoyèrent sa tête à Marrakech.

En l'an 560 (18 novembre 1164 — 6 novembre 1165) eut lieu en Espagne le combat d'El-Djalab entre Sid Abou Saïd ben Abdelmoumen et les troupes chrétiennes au nombre de 13.000 hommes sous les ordres de Ibn Merdenich. Celui-ci fut battu et tous les soldats chrétiens qui étaient avec lui trouvèrent la mort dans cette rencontre. Le prince Abou Saïd écrivit à son frère l'Émir El-Moumenin Yousef pour lui annoncer ce succès des armes musulmanes.

L'année suivante, l'Émir El-Moumenin attribua le gouvernement de Bougie à son frère Sid Abou Zakaria et celui de Séville au Cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Ibrahim ; puis il remplaça ce dernier qu'il prit comme vizir par son autre frère Sid Abou Ibrahim et donna le gouvernement de Cordoue à son frère

(1) Branche des Masmouda qui étaient établis particulièrement à l'Ouest des Cenhaja du Rif.

Sid Abou Ishaq, tandis que Sid Abou Saïd était investi du gouvernement de Grenade.

C'est alors que les Almohades firent choix de la formule distinctive que le Khalife apposerait en tête de ses lettres : ce fut « El-hamdou lillahi ouahdahou » (Louange à Dieu seul) formule qu'ils avaient trouvée tracée de la main de l'Imam El-Mahdi en tête de plusieurs de ses lettres. Cette formule continua à être employée jusqu'au dernier jour de la dynastie — Dieu est le mieux informé de toutes choses *(Page 160 du texte)* (1).

Soulèvement de Seba ben Meneghfad dans les montagnes des Ghomara.

Dans le courant de l'année 561 (7 novembre 1165 — 27 octobre 1166) Seba ben Meneghfad (2) qu'Ibn Abi Zera appelle Yousef ben Meneghfad, fomenta un soulèvement dans le djebel Tiziran du pays des Ghomara. La sédition prenant une tournure grave dans les tribus de la région qui entrèrent en lutte avec leurs voisins les Cenhadja, l'Émir El-Moumenin Yousef envoya chez eux une armée almohade sous le commandement du Cheikh Abou Hafç El-Hintati. Cependant l'antagonisme entre Ghomara et Cenhadja devenant particulièrement inquiétant, l'Émir El-Moumenin marcha contre eux en personne. Il les attaqua, les décima et tua Seba ben Meneghfad dont la tête fut envoyée à Marrakech. L'ordre ayant été rétabli, Yousef confia à son frère Sid Aboul-Hassan Ali le commandement de Ceuta et de la région.

En Djoumada second de l'année 563 (13 mars au 10 avril 1168) les Almohades se réunirent pour renouveler l'élection de You-

(1) Cette formule rappelle le sceau manuel des Saadiens et la *Toghra* des Sultans de Constantinople : elle a été remplacée plus tard par le sceau encore employé de nos jours.

(2) Cf. Michaux-Bellaire, *Conférences, le Rif*, p. 186-187. (*Arch. Mar.* vol. XXVII, Paris, Champion, 1927).

sef ben Abdelmoumen et lui donner le titre d'Émir El-Moumenin. A cette occasion il écrivit aux Arabes d'Ifriqiya les appelant à la guerre et les exhortant par un poème, qui eut un grand retentissement parmi les populations et l'on sait qu'ils répondirent en foule à cet appel.

Dans le courant de l'année suivante (5 octobre 1168 — 24 septembre 1169), les gens des provinces d'Ifriqiya, du Maghreb, et de l'Espagne lui envoyèrent en députation, des Cadis, des savants, des prédicateurs, des poètes, des cheikhs et des notables, pour lui apporter leurs compliments et lui exposer la situation de leur pays. Arrivés à Marrakech ces députés furent admis en audience et lui adressèrent leurs compliments à l'occasion de son avénement au Khalifat. Chacun fut traité avec les honneurs dus à son rang et reçut les instructions que commandaient les circonstances ; des arrêtés impériaux leur furent remis sanctionnant leurs requêtes et mettant de l'ordre dans leurs affaires, après quoi ils s'en retournèrent satisfaits et pleins de reconnaissance.

Au cours de la même année, l'Émir El-Moumenin envoya le Cheikh Abou Hafç El-Hintati en Espagne, à la tête d'une armée almohade, pour faire lever le siège de Badajoz. Arrivé à Séville le cheikh Abou Hafç apprit que les Almohades et les habitants de Badajoz avaient battu l'armée ennemie et capturé son général ; en conséquence il se rendit à Cordoue.

L'année suivante en 565 (25 septembre 1169 à 13 septembre 1170), Yousef ben Abdelmoumen envoya son frère Sid Abou Hafç en Espagne en vue d'y faire la guerre sainte. Il partit de Qçar el Madjaz (1) pour traverser le détroit et alla aborder à Tarifa avec 20.000 hommes tant almohades que volontaires. Il soumit le pays ennemi, puis envoya son frère Sidi Abou Saïd à Badajoz pour conclure la paix avec le fils d'Alphonse qui était alors le

(1) El Qçar Seghir ou Qçar Maçmouda, entre Tanger et Ceuta.

prince le plus puissant de la Péninsule. Cette paix signée, ils partirent tous pour Murcie, accompagnés par Ibrahim ben Hamochk (1) un des généraux d'Ibn Merdenich qui avait abandonné sa cause pour passer à celle des Almohades. Ils allèrent assiéger le rebelle Ibn Merdenich dans Murcie et ses dépendances et lui enlevèrent la majeure partie de son territoire. La nouvelle en fut portée à Marrakech au Khalife qui se trouva soulagé du souci de la guerre sainte.

C'est le dimanche trois Safar de cette même année 566 (16 octobre 1170) que Yousef ben Abdelmoumen fit commencer la construction du pont sur le Tensift.

L'Emir El-Moumenin Yousef ben Abdelmoumen traverse pour la première fois le détroit en vue de faire la guerre sainte en Espagne.

Lorsque l'Émir El-Moumenin Yousef ben Abdelmoumen apprit les succès remportés par son frère germain Sid Abou Hafç sur la majeure partie des terres d'Ibn Merdenich et le triomphe des armes musulmanes sur l'ennemi, alors que certains princes chrétiens harcelaient les Musulmans par des incursions sur les confins de leurs provinces, il ressentit le vif désir de passer en Espagne pour y rétablir les affaires des Musulmans et combattre l'ennemi. Or il venait de recevoir à Marrakech des Arabes d'Ifriqiya venus avec Sid Abou Zakaria de Bougie et Sid Abou Amran gouverneur de Tlemcen, au cours d'une journée mémorable. Il les passa en revue eux et leurs troupes et les emmena en Espagne, au nombre de cent mille hommes comprenant des Arabes et des Almohades. Il laissa comme lieutenant à Marrakech son frère

(1) Sur ce personnage, voir Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, I, 368.

Sid Abou Amran et arriva à Cordoue dans le courant de l'année 567 (4 septembre 1171 — 22 août 1172). Il se transporta ensuite à Séville où il se rencontra avec Sid Abou Hafç revenant d'une de ses expéditions.

Mohammed ben Merdenich éprouva les craintes les plus vives en apprenant l'arrivée de l'Émir El-Moumenin à Séville ; il en fut tellement frappé qu'il tomba malade et mourut. On dit qu'il fut empoisonné par sa mère ; qu'ayant gravement offensé ses familiers et des notables de son gouvernement elle crut devoir lui donner à ce sujet des avertissements, mais qu'il lui répondit par des menaces et que redoutant son caractère violent elle lui administra du poison.

Après la mort de Mohammed ben Merdenich, ses enfants et ses frères vinrent à Séville trouver Yousef ben Abdelmoumen et lui firent hommage de toutes les provinces orientales qui obéissaient à leur père. L'Émir El-Moumenin leur fit bon accueil et prit comme épouse l'une de leurs sœurs, en sorte qu'ils obtinrent auprès de lui un rang honorable. Il donna, à l'occasion de ses noces des fêtes somptueuses impossibles à décrire *(Page 161 du texte)*.

Lorsque l'Andalousie fut soumise à l'Émir El-Moumenin Yousef, il partit de Séville en expédition sur les terres chrétiennes et alla faire le siège d'une ville ennemie appelée Ubeda. Après un blocus de plusieurs mois, pénible pour les assiégés qui souffrirent en particulier de la soif, ceux-ci offrirent de se soumettre en échange de la vie sauve ; mais il refusa ces offres. Le blocus se poursuivit et les souffrances des défenseurs de la place se firent plus cruellement sentir. Une nuit, les assiégeants entendirent une grande rumeur et des voix qui s'élevaient, véhémentes, au-dessus de la ville ; c'étaient les habitants tous réunis qui adressaient au ciel des prières ardentes. Elles furent suivies de pluies torrentielles qui remplirent leurs bassins, leur permirent de reprendre des forces et de résister avec succès aux Musulmans. Le Khalife

abandonna le blocus de cette place et rentra à Séville après avoir conclu avec les habitants une trève de sept ans.

Que le lecteur veuille bien considérer que c'étaient là des infidèles impénitents, attribuant faussement à Dieu une divinité en trois personnes et autres hérésies condamnables ; que cependant désespérant du salut, poussés par la nécessité, ils revinrent à Dieu le Très-Haut en toute sincérité ; et il eut pitié d'eux car il est par excellence le Compatissant. Il n'est plus permis après cela, à un croyant unitaire, si durement éprouvé qu'il soit, de désespérer de la clémence divine et seuls les mécréants désespèrent de l'influence divine. Le secret du salut dans tout accident fâcheux, c'est, pour les esprits clairvoyants, le nom de Dieu le Tout Puissant ; celui qui l'invoque est exaucé. O mon Dieu et mon maître, faites que nous soyions parmi ceux qui obtiennent votre clémence et pardonnez à tous ceux qui nous sont miséricordieux ; cela dépend de vous, vous en avez le pouvoir.

L'Émir El-Moumenin après ces événements apprit que les Chrétiens avaient attaqué le territoire musulman avec le Comte bossu. Il marcha contre eux et les rencontra à Qalat Rabbâh (1). Il les battit et regagna Séville.

En cette même année 567 Yousef ben Abdelmoumen fit interrompre les travaux de construction de la mosquée de Séville ; elle fut terminée et livrée au culte un vendredi du mois de Hijja 567 (25 juillet 1172 — 22 août 1172) ; de même il fit construire sur le fleuve un pont de bateaux, édifier la citadelle intérieure de la ville, ainsi que des *Zelaliq* aux murailles. Il fit élever l'enceinte de Bab Djaouhar, les deux quais qui bordent les rives du fleuve et fit amener l'eau de Qalat-Djaber jusque dans l'intérieur de Séville, dépensant pour tous ces travaux des sommes incalculables.

Mais le fils d'Alphonse ayant violé le traité de paix fit des

(1) Calatrava.

incursions sur les terres musulmanes ; le Khalife porta secours aux populations attaquées, leur envoyant Sid Abou Hafç qui alla combattre le prince dans son palais même dont il s'empara de vive force, dispersant ses troupes de toutes parts. Enfin, en l'année 571 (22 juillet 1175 — 9 juillet 1176), le khalife regagna Marrakech ayant passé cinq années en Espagne. En partant il laissa le gouvernement de Cordoue à son frère Sid Aboul-Hassan et celui de Séville à son frère Sid Abou Ali ; or la peste sévissait alors à Marrakech et déjà l'épidémie avait enlevé les princes Abou Amran, Abou Saïd et Abou Zakaria ; le cheikh Abou Hafç El-Hintati lui-même, qui revenait de Cordoue, mourut en route et fut enterré à Salé. C'est lui qui est l'ancêtre des rois hafcides de Tunis et d'Ifriqïya.

Le Khalife rappela d'Espagne ses frères Sid Abou Ali et Sid Aboul-Hassan, il nomma le premier au gouvernement de Sidjilmassa puis renvoya le second à Cordoue ; aux fils de son frère Sid Abou Hafç, il conféra : à Abou Zeïd le gouvernement de Grenade et à Abou Mohammed celui de Malaga.

En 573 (30 juin 1177 — 18 juin 1178), il disgrâcia les Beni-Djama ses vizirs et les transporta à Merida en Espagne.

En 575 (8 juin 1179 — 27 mai 1180), il nomma Ghanem ben Mohammed ben Merndnich au commandement d'une flotte avec laquelle il alla attaquer Lisbonne d'où il rapporta du butin. C'est dans le courant de la même année que mourut le vizir du Khalife, son frère Sid Abou Hafç ben Abdelmoumen après avoir fait ses preuves dans la guerre sainte et infligé de graves échecs à l'ennemi. Ses deux fils revinrent d'Espagne et annoncèrent au Khalife que le roi chrétien avait rompu la trêve. Il décida en conséquence de faire la guerre sainte et à cet effet il convoqua les Arabes d'Ifriqiya — Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Expédition du Khalife Yousef ben Abdelmoumen en Ifriqiya et ses causes ; Prise de Gafsa.

Dans les derniers jours du règne, des gouverneurs cenhadja descendants de Ziri ben Manad, les Beni Rend, étaient devenus indépendants à Gafsa. Leur ancêtre Abdallah ben Mohammed ben Rend, gouvernait cette ville en leur nom, mais ses fils qui avaient hérité de sa charge étaient devenus indépendants au déclin de la dynastie zirite. Au cours de son expédition en Ifriqîya, Abdelmoumen les avait destitués comme il avait destitué tous les rebelles de la province. Mais après la mort d'Abdelmoumen en l'année 574 (19 juin 1178 — 7 juin 1179) son fils Yousef apprit que des Beni Rend revenus à Gafsa s'étaient de nouveau révoltés et agitaient le pays. Il partit l'année suivante et vint directement assiéger Gafsa qu'il attaqua et dont il fit le blocus. Il réussit à y pénétrer et à s'emparer du descendant de Rend qui y exerçait le commandement et qu'il fit mourir en 576 (28 mai 1180 — 16 mai 1181). Il revint ensuite à Marrakech où il fit son entrée en 577 (17 mai 1181 — 6 mai 1182). Tels sont les détails donnés par le Qirtas correspondant à peu près à ceux qu'Ibn Khaldoun donne *(Page 162 du texte)* sur les fils d'Abdelmoumen. Celui-ci ajoute, au sujet des Beni Rend : « Abdelmoumen avait nommé au gouvernement de Gafsa Amran ben Mousa le Cenhadji qui se rendit odieux aux habitants par ses procédés. Ils mandèrent Ali ben El-Aziz ben Motazz Rendi qui vivait misérablement à Bougie où il exerçait le métier de tailleur. Il répondit à leur appel et ils se soulevèrent contre Amran ben Mousa le gouverneur almohade. Ils le tuèrent et mirent à sa place Ali ben El-Aziz qui gouverna sa principauté en exploitant ses sujets. Yousef ben Abdelmoumen envoya des troupes contre lui en l'année 563 (17 octobre 1167 — 4 octobre 1168) sous le commandement de son frère Sid Abou Zakaria qui, après un blocus étroit de la place,

put le capturer et l'envoya à Marrakech avec sa famille et ses richesses. Le Khalife lui donna certaines fonctions dans la ville de Salé où il acheva son existence, la dynastie des Beni Rend s'étant éteinte avec lui — Dieu seul est éternel. » Tels sont les dires de notre auteur et Dieu est le mieux informé sur leur exactitude.

En 578 (7 mai 1182 — 25 avril 1183) l'Émir El-Moumenin Yousef partit de Marrakech pour aller faire construire les fortifications d'Azkender qui furent élevées sur la mine découverte en ce lieu même.

Le Khalife Yousef ben Abdelmoumen passe pour la seconde fois en Espagne pour y faire la guerre sainte ; comment il y trouva la mort. (Dieu lui fasse miséricorde).

Lorsqu'en 577 (17 mai 1181 — 6 mai 1182) Yousef ben Abdelmoumen rentra dans sa capitale ayant occupé la place de Gafsa, les princes et les dignitaires d'Espagne vinrent lui apporter leurs compliments à l'occasion de son retour. Il accueillit généreusement leurs députations qui regagnèrent ensuite leur pays. C'est alors qu'il fut informé qu'Alphonse fils de Sancho était venu s'établir à Cordoue, que, de là, il avait dirigé des expéditions sur les territoires de Malaga, Ronda et Grenade, puis que, s'étant transporté à Ecija, il avait enlevé la forteresse de Chaqila, l'avait peuplée de Chrétiens et avait regagné ses États. Sid Abou Ishaq fit une levée et alla investir la forteresse pendant quarante jours puis, apprenant qu'Alphonse quittait Tolède à la tête de ses troupes, il renonça au siège et s'éloigna. Mohammed ben Yousef ben Ouanoudin sortant alors de Séville avec une armée d'Almohades s'installa sous les murs de Talavera dont les habitants

firent contre lui une sortie au cours de laquelle il leur enleva un butin important.

Ces événements décidèrent le Khalife à reprendre la guerre sainte. A cet effet, il envoya en Espagne un certain nombre d'agents chargés de recruter des sodats, donna le gouvernement de Grenade à son fils Abou Zeïd, à son fils Sid Abdallah, celui de Murcie et partit lui-même en l'année 579 (26 avril 1183 — 13 avril 1184).

D'après le Qirtas, il sortit de Marrakech à cette date, par la porte appelée Bab Doukkala, annonçant une expédition dirigée sur l'Ifriqîya. Mais à son arrivée à Salé, il reçut Abou Abdallah Mohammed ben Ibrahim ben Djama venant d'Ifriqîya lui annoncer que l'ordre et le calme régnaient dans cette province. Il reporta alors toute son attention sur l'Espagne et quitta Salé dans la matinée du jeudi trente de Doul-Qada de la même année (15 mars 1184) pour aller camper aux environs de la ville. Le lendemain vendredi, il partait pour Meknès où il arrivait le mercredi six Doul-Hijja et où il célébra la fête des sacrifices en dehors des murs de la ville. Il partit ensuite pour Fès et y demeura jusqu'à la fin du mois. Le quatre Moharrem de la nouvelle année 580 (17 avril 1184), il partit de Fès pour Ceuta où il acheva le mois de Moharrem faisant partir les troupes pour l'Espagne. Les tribus arabes partirent les premières, puis les Zenata, après eux les Masmouda, les Meghraoua, les Cenhadja, les Aouraba et autres tribus berbères, puis ce fut le tour des soldats Almohades, des Ghozz (1) et des archers. Quand toute l'armée fut embarquée, il partit à son tour avec les gens de sa suite et les nègres, le jeudi cinq Safar de la dite année (18 mai 1184). Il aborda à Gibraltar puis gagna Algésiras et arriva en vue de Séville le vendredi vingt-

(1) Ghozz (voy. *Encyclopédie de l'Islam*, art. Ghuzz) serait la forme arabe de Oghuz, tribu turque. Ce mot est devenu synonyme de Turc chez les historiens marocains. Cf. *Abdel-Wâhid el-Merrakechi*. Hist. des Almohades, traduction Fagnan, p. 250-252.

trois Safar 580 (5 juin 1184). Son fils Sid Abou Ishaq sortit de la ville et vint à sa rencontre suivi des savants et des cheikhs, mais il leur envoya l'ordre de s'arrêter à l'extrémité du lieu dit *el-Monia* et d'attendre son arrivée. Après avoir accompli la prière du milieu du jour, il reprit sa marche ; lorsqu'il fut arrivé près des notables de Séville, ils mirent pied à terre. Il s'arrêta et l'un après l'autre ils vinrent le saluer du premier au dernier et tous remontèrent à cheval. Il entreprit ensuite une expédition contre Santarem, ville de la région occidentale de la Péninsule. Le khalife et l'armée y arrivèrent le sept Rebia premier 580 (18 juin 1184). Il s'installa sous les murs de la place, la fit encercler par ses troupes et ne cessa de l'attaquer après l'avoir étroitement investie, jusqu'au vingt-deux du même mois. Il déplaça alors son camp qui était au Nord de la ville pour le porter à l'Ouest. Les Musulmans désapprouvèrent cette mesure dont ils ignoraient les causes. Lorsque la nuit fut venue et que le Khalife se fut acquitté de la prière du soir, il manda son fils Abou Ishaq gouverneur de Séville et lui prescrivit de décamper dès le matin pour aller attaquer Lisbonne et lancer des détachements dans sa banlieue ; lui ordonnant de n'emmener avec lui que les troupes andalouses et de partir de jour.

Sid Abou Ishaq comprit mal les ordres de son père et crut qu'il avait ordonné de partir de nuit. Le trouble *(Page 163 du texte)* se mit dans l'esprit des Musulmans qui crurent que le Khalife avait décidé de lever le camp la nuit même. Ils en parlèrent entre eux et se préparèrent au départ. Un corps de troupe s'éloigna dans l'obscurité. Avant l'aube Sid Abou Ishaq leva le camp avec ses troupes. Le reste de l'armée suivit le mouvement chaque groupe se hâtant pour choisir les lieux de campement les plus avantageux. Pendant ce temps le Khalife demeurait en place, ignorant ce qui se passait. Au matin, après qu'il se fut acquitté de la prière et quand il fit jour, il s'aperçut qu'il n'y avait plus de troupes autour de lui en dehors de ses familiers et des gens attachés à sa

personne qui ne le quittaient jamais ni en route ni au camp ; il y avait encore les officiers andalous qui précédaient son escorte ou formaient son arrière-garde pour recueillir les traînards.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand les Chrétiens assiégés découvrirent du haut de leurs murailles le camp des Musulmans et constatèrent que le Khalife était seul avec ses nègres et les gens de sa suite. Leurs espions leur ayant alors confirmé le fait, ils ouvrirent les portes de la ville et tous les habitants en sortirent pour attaquer en criant : « El rey ! el rey ! », c'est-à-dire « sus au roi ! sus au roi ! » Ils fondirent sur la garde nègre et parvinrent à la tente du khalife et la mirent en pièces ; il se porta contre eux et les combattit à coups de sabre en tuant six de sa main ; les Chrétiens ripostèrent lui faisant à coups de lance des blessures graves et tuant trois de ses concubines qui se cramponnaient à lui. Sous les coups des Chrétiens, le Khalife avait été terrassé, ce que voyant, les nègres appelèrent des cavaliers à son secours. Des Musulmans se rallièrent alors autour de lui et attaquant les Chrétiens réussirent à les entraîner loin de la tente du Khalife, luttant avec acharnement jusqu'à ce que, reprenant le dessus, ils les chargèrent à l'épée et les contraignirent à rentrer dans leurs murs. Un grand nombre de Chrétiens furent tués ; plus de dix-mille, a-t-on rapporté ; quant aux Musulmans ils subirent aussi de nombreuses pertes. Le Khalife qui avait été transpercé d'un coup de lance put néanmoins remonter à cheval et les Musulmans levèrent le camp ignorant la direction à prendre. On fit battre le tambour pour les conduire dans la direction de Séville. Le Khalife poursuivit sa route dans l'intention de retourner au Maghreb, mais son état empira et il mourut en route — Dieu lui fasse miséricorde — c'est ce que dit Ibn Matrouh. Il mourut le dix Rabia second 580 (21 juillet 1184) près d'Algésiras. Il fut transporté à Tinmellal et enterré près du tombeau de son père. On a rapporté aussi qu'il ne mourut qu'en arrivant à Marrakech. Son fils Yaqoub qui lui succéda serait resté auprés de lui dès le

moment où il fut blessé, prenant ses ordres et les faisant exécuter jusqu'au jour de sa mort. On dit aussi qu'il cacha cette mort et ne la révéla qu'à son arrivée à Salé.

Plusieurs mois avant de mourir, le Khalife, a-t-on rapporté, répétait souvent ce vers du poète : « Les jours et les nuits ont brisé mon espoir ; j'ai été dénoncé. Les belles aux larges yeux ne me connaissent plus. »

Le lettré Abou Bekr Yahya ben Mohammed, composa à l'occasion de sa mort une remarquable élégie dont voici le premier vers :

« Elle est immense notre affliction, voyez plutôt nos larmes de sang ; les larmes ordinaires coulent pour autre chose. »

Renseignements complémentaires sur le Khalife Yousef ben Abdelmoumen et sa vie.

(D'après Ibn Khallikan). Yousef ben Abdelmoumen était de teint blanc et coloré, il avait des cheveux très noirs, le visage arrondi ; la bouche grande et les yeux larges, avec une taille un peu au-dessus de la moyenne ; il était doué d'une voix sonore et d'un naturel sensible et tendre ; il s'exprimait avec pureté, avait une conversation élégante et était d'un commerce agréable ; il était des plus instruits sur la langue des anciens Arabes et sur leur histoire avant et après la naissance de l'Islamisme ; il s'était adonné particulièrement à cette étude. Il avait vécu dans l'intimité des hommes les plus distingués de Séville, dans le temps qu'il en avait eu le gouvernement ; il avait la mémoire ornée et il était instruit dans les différentes branches de la science ; car son père avait soigné son éducation et lui avait donné, en même temps qu'à ses frères, les meilleurs maîtres pour la guerre et pour les sciences. Il avait monté à cheval dès son enfance avec les meilleurs cavaliers et avait étudié les sciences avec les savants les plus distingués. Il préférait les études de philosophie

mystique et rationnelle à celles des Belles-Lettres et des autres connaissances. On a rapporté qu'il savait par cœur le recueil de traditions appelé « Çahih el Bokhari » (1) ainsi que le Coran et une partie importante d'ouvrages de Droit. Il s'adonna particulièrement à l'étude des sciences profanes en commençant par la médecine et réunit un grand nombre d'ouvrages s'occupant de ces sciences et, parmi les savants s'occupant de ce genre d'études et avec qui il entretint des relations suivies, on cite le Vizir Abou Bekr ben Mohammed Tofaïl qui s'était initié à toutes ces sciences sous la direction de maîtres parmi lesquels Abou Bekr Ibn Eççaïgh connu sous le nom d'Ibn Badja (2). Quant à Ibn Tofaïl, il est l'auteur d'un grand ombre d'ouvrages (3).

Yousef ben Abdelmoumen était particulièrement passionné pour le droit et la médecine et il vécut dans un cercle de savants avançés dans toutes les sciences et provenant de tous pays, parmi eux le Cadi Aboul-Oualid Mohammed ben Ahmed ben Mohammed ben Rochd connu sous le nom d'El Hafid (4).

Enfin ce prince était jaloux de sa souveraineté, nourrissant de hauts desseins, avide, intransigeant sur les principes, strict sur l'application de l'impôt foncier dans son empire, adroit dans la conduite de ses sujets. Il était, d'autre part, noblement libéral *(Page 164 du texte)* quand il le fallait et la fortune publique de son temps s'était accrue. Son organisation et sa diplomatie étaient telles que parfois il semblait qu'il ne quitterait jamais la capitale ; d'autres fois au contraire son absence se prolongeait ; dans ce dernier cas, il avait des suppléants, des lieutenants, des agents à qui il donnait pleins pouvoirs, assuré qu'il était de leur compé-

(1) Célèbre recueil des hadits du prophète. Cet ouvrage a été traduit par Houdas et W. Marçais.

(2) Ibn Badja est Avenpace des Européens.

(3) Élève d'Avenpace pour la philosophie et la médecine, mourut à Marrakech en 1185 (581 de l'hégire).

(4) C'est le célèbre Averroès.

tence et de leur aptitude à s'acquitter des missions à eux confiées.

(D'après Ibn Khallikan). Les dinars Yousoufis du Maghreb lui sont attribués.

Parmi les anecdotes rapportées à son sujet — Dieu lui fasse miséricorde, — se place l'aventure du lettré Aboul-Abbas Ahmed ben Abdesselam El-Guerouani. Les Guerouan sont une tribu berbère de la province de Fès. Ce lettré avait retenu un très grand nombre de poèmes des anciens et des modernes, s'était distingué de cette manière et avait composé des recueils de poésies ; il était de plus un conteur émérite ; à ce titre, il avait été le familier d'Abdelmoumen, puis celui de ses fils Yousef et Yaqoub. Voici cette anecdote : Un jour qu'il se trouvait à la porte de la salle d'audience de l'Émir en même temps que le médecin Saïd El-Ghomari, l'Émir El-Moumenin dit à l'un de ses serviteurs : « Voyez donc lesquels de nos familiers sont à la porte. »

Le serviteur sortit et à son retour dit : « Monseigneur il y a Ahmed El-Guerouani et Saïd El-Ghomari. »

L'Émir El-Moumenin Yousef dit alors : « N'est-ce pas une des choses les plus curieuses de ce monde ; un poète qui est des Guerouan et un médecin qui est des Ghomara. »

Le Guerouani ayant eu connaissance de ce propos s'écria : « Il nous cite comme un cas extraordinaire et s'est oublié lui-même, cas plus étrange encore que le nôtre : un khalife des Goumïa. »

Cette réplique, dit-on, ayant été rapportée à Yousef il répartit : « Je le châtierai pour ce propos par la clémence, afin de lui donner un démenti. »

Parmi les œuvres de Guerouani, il y a un poème par lequel il glorifie le même Émir El-Moumenin Yousef, dans lequel il a excellé et où il dit : « C'est l'Imam qui est le médecin ; il soulage les corps et les âmes. Il soutient la terre qui le porte lui-même, comme l'âme soutient le corps qui la porte. »

Sur le règne de l'Emir El-Moumenin victorieux par la grâce de Dieu Yaqoub ben Yousef ben Abdelmoumen.

(D'après Ibn Khaldoun) « Après la mort du Khalife Yousef ben Abdelmoumen au siège de Santarem, à la date rapportée au-dessus, son fils Abou Yousef Yaqoub ben Yousef ben Abdelmoumen qui fut proclamé, ramena l'armée à Séville où il fut proclamé à nouveau. Il prit comme Vizir Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad ben Abou Hafç El-Hintati et appela les Musulmans à la guerre contre les Chrétiens. Aidé de son frère Sid Yahya, il s'empara de plusieurs forteresses, fit des incursions sur les terres des Infidèles et repassa la mer pour regagner sa capitale. A Qsar Masmouda (1) il trouva Sid Abou Zakaria ben Sid Abou Hafç venant de Tlemcen avec le chef des Arabes hilaliens Beni Zoghba, puis gagna Marrakech. Il réforma les mœurs, rétablit la justice et consolida l'autorité. » Il semble y avoir là une contradiction avec ce qui a déjà été dit.

Ibn Abi Zara, de son côté, dit : « Lorsqu'il eut été proclamé par tous ses sujets sans exception et que le peuple se fut entièrement soumis à lui, son premier acte fut de prélever cent mille dinars en or sur le trésor public et de les faire distribuer aux familles pauvres du Maghreb ; puis il prescrivit de relâcher les prisonniers et de réparer les abus commis par les gouverneurs de provinces, sous le règne de son père. Il traita généreusement les savants, les saints et les hommes réputés pour leurs qualités morales, accordant à la plupart d'entre eux des pensions sur le trésor public ; aux Almohades et à tous les corps de troupes, il fit distribuer des sommes importantes.

(1) Plus connu aujourd'hui sous le nom d'El-Qsar Essaghir.

Le premier événement qui se produisit sous son règne, concerne les Beni Ghania des Messoufa maîtres des Iles Baléares ; nous en donnons ci-après le récit.

Nous avons déjà signalé, à propos de la dynastie des Lemtouna, que l'Émir El-Mouslimin Ali ben Yousef ben Tachfin avait donné le gouvernement des Iles orientales de l'Andalousie qui sont Majorque, Minorque et Iviça à Mohammed ben Ali ben Yahya le Messoufi, connu sous le nom d'Ibn Ghania (Ghania est la mère des Banou Ghania). Ce gouvernement s'était transmis dans leur famille de père en fils, jusqu'au règne de Yousef ben Abdelmoumen, à qui Mohammed ben Ishaq ben Mohammed le Messoufi avait fait acte de soumission. Yousef ben Abdelmoumen l'avait agréé et avait envoyé auprès de lui un de ses officiers, Ali fils de Reverter, afin de recueillir des renseignements à son sujet, de conclure avec lui l'acte de soumission et de régner ces questions avec le plus grand soin.

Mohammed ben Ishaq avait plusieurs frères avec lesquels il partageait le commandement. A l'arrivée du fils de Reverter, quand ils surent le but de son voyage, ils refusèrent de souscrire à l'engagement pris par leur frère, disant qu'ils n'avaient pas été tenus au courant de sa correspondance avec Yousef ben Abdelmoumen. Ils répudièrent toute solidarité avec lui, se saisirent de sa personne et de celle du fils de Reverter et le remplacèrent par leur frère Ali ben Ishaq ben Mohammed. C'est alors qu'ils apprirent la mort de Yousef ben Abdelmoumen et l'avènement de son fils Yaqoub *(Page 165 du texte)* El-Mançour.

Ali Ibn Ishaq partit avec sa flotte et alla enlever Bougie par surprise. La ville avait alors pour gouverneur Sid Abou Rabia ben Abdallah ben Abdelmoumen qui était en voyage. Ibn Ghania occupa la ville en Safar de l'année 581 (4 mai 1185 — 1er juin 1185).

Ibn Abi Zara donne de l'occupation de Bougie par Ibn Ghania une version différente et dit, à ce sujet : « El-Mayorqi, c'est-à-

dire Ali ben Ishaq, entra dans la ville de Bougie le vendredi six Châban 580 (12 novembre 1184), au moment de la prière : avant cet événement on ne fermait pas les portes des villes pendant l'office religieux du vendredi. Ibn Ghanïa en observation, attendit que les habitants fussent occupés à la prière pour pénétrer dans la place Il se dirigea aussitôt vers la grande mosquée qu'il fit cerner par des cavaliers et des fantassins, épargnant ceux qui se soumettaient et faisant mettre à mort ceux qui résistaient. Il y demeura sept mois, après quoi la ville fut reprise et, désormais, les habitants des villes prirent l'habitude de fermer les portes de leur cité pendant l'office du vendredi ; Dieu est le plus instruit de la vérité. »

Ali ben Ishaq s'empara ensuite d'Alger, Mazouna, Miliana et El-Qalaâ ; puis il alla attaquer Constantine qui lui résista avec succès.

El-Mançour ayant eu connaissance de ces événements, fit partir Sid Abou Zeïd ben Abou Hafç ben Abdelmoumen avec mission de combattre Ibn Ghanïa et chargea en même temps Mohammed ben Ibrahim ben Djama de la conduite de la flotte, ayant sous ses ordres Abou Mohammed ben Attouch et Ahmed Saqally. Sid Abou Zeïd ayant atteint l'Ifriqiya, Ibn Ghania s'enfuit au Sahara après de nombreuses péripéties qui seraient trop longues à exposer. Il reprit ensuite ses attaques contre l'Ifriqiya avec l'aide de Qaraqouch El-Ghozzi affranchi du Sultan Saladin Yousef ben Ayoub le Kurde, maître de l'Égypte, lequel avait réussi à soumettre Tripoli et le pays environnant.

Quand El-Mansour apprit qu'Ibn Ghania s'était emparé de Gafça, il partit lui-même de Marrakech le trois Choual 582 (17 décembre 1186) et, arrivé à Fès, y prit quelque repos. Il repartit ensuite pour le Ribat de Taza, puis arriva devant Tunis avec ses troupes en ordre de bataille. Ibn Ghania avait avec lui tout ce qu'il avait pu réunir de Moulettimin Almoravides) et d'Arabes et Qaraqouch El-Ghozzi maître de Tripoli, l'accompagnait. El-

Mançour fit marcher contre eux l'avant garde de son armée commandée par Sid Abou Yousef Yaqoub fils de Sid Abou Hafç Omar ben Abdelmoumen. Ibn Ghanïa leur opposa ses troupes et obtint un succès complet ; il mit les Almohades en déroute et leur tua un certain nombre de hauts personnages ; Ali, le fils de Reverter était parmi les prisonniers et les Arabes firent un riche butin de leurs dépouilles et pillèrent les bagages. Des courriers rapides allèrent rendre compte de ces événements à El-Mançour qui était à Tunis. Il partit sur le champ et se porta de sa personne sur Kairouan, puis gagna rapidement El-Hamma où les deux armées se rencontrèrent. Le succès de la journée fut pour les Almohades. Ses toupes ayant été battues, Ali Ibn Ghania s'enfuit du champ de bataille en toute hâte, seul avec son allié Qaraqouch, leurs hommes ayant pour la plupart été tués.

El-Mançour marcha immédiatement sur Gabès qui était à Qaraqouch ; il s'en empara et expédia par mer à Tunis les femmes et l'entourage d'Ibn Ghania qui s'y trouvaient. Il tourna bride ensuite vers Tozeur qu'il enleva et dont il massacra les habitants puis il alla attaquer Gafça qui se rendit au bout de quelques jours. Il fit mettre à mort les guerriers qui s'y trouvaient et abattre les murailles de la place puis, accordant la vie sauve aux habitants, il leur laissa leurs biens sous condition du paiement d'une redevance.

En ayant terminé avec Gafça, il marcha contre les Arabes d'Ifriqiya, les attaqua à l'improviste, abandonnant à la discrétion de ses soldats leurs campements et leurs richesses, les dispersant dans toutes les directions. Ces Arabes revinrent ensuite repentants, implorer son pardon ; il transporta en Maghreb extrême les chefs des rebelles et les auteurs du désordre et lui-même s'en retourna à Marrakech où il fit son entrée en Redjeb 584 (26 août — 24 septembre 1188).

Transport des Arabes d'Arabie en Ifriqiya et de là en Maghreb extrême ; Causes de ces déplacements.

L'Ifriqiya et le Maghreb ne contenaient pas d'habitants arabes antérieurement à l'Islam, ni dans ses premiers temps ; c'était une terre appartenant en propre à la race berbère qui l'occupait exclusivement. Lorsqu'apparut la religion musulmane et que Dieu lui donna la prééminence sur toutes les religions, des armées arabes se portèrent sur les terres du Maghreb en groupes tels que jamais ce pays n'en avait vu venir d'aucune contrée de la terre.

Mais les Arabes entrés en Maghreb à cette époque n'y venaient que pour y exécuter des opérations militaires, y faire la guerre sainte avec leurs chevaux. Quand ils avaient atteint leur but et conquis des cantons et des villes, leurs groupes s'en retournaient en Arabie. Et si quelques-uns d'entre eux restaient en Maghreb, ils se fixaient dans les cités et non dans les campagnes, ils vivaient dans des châteaux-forts et non sous la tente. Les Arabes à cette époque n'étaient donc pas installés en Maghreb, réunis en tribus et vivant sous la tente ; ils ne s'y trouvaient pas comme de nos jours fixés avec leurs familles, attendu que la souveraineté qu'ils avaient acquise et la conquête que Dieu leur avait permis de réaliser, ne leur permettaient pas de se fixer *(Page 166 du texte)* dans les campagnes. Ils avaient au contraire l'obligation stricte de mener la vie urbaine.

La tente n'existait pas en Maghreb ou y était d'un usage très peu répandu chez les Berbères ; la grande majorité d'entre eux habitaient des villages ou des grottes dans les montagnes et il en fut ainsi jusqu'au milieu du cinquième siècle de l'hégire (vers 1058 de l'ère chrétienne). A cette époque les Arabes vinrent occu-

per le sol de l'Ifriqiya avec leurs familles et leurs tentes puis, vers la fin du sixième siècle (environ 1180 de l'ére chrétienne) alors que régnait Yaqoub El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — ce prince transporta la majeure partie de ces Arabes au Maghreb extrême où ils se fixèrent avec leurs familles, en tribus, de sorte que ce pays se partagea désormais entre deux races, la race arabe avec sa langue propre et la race berbère avec la sienne, tandis qu'auparavant, il avait été exclusivement le domaine de la race berbère, comme nous l'avons déjà dit.

La race arabe depuis l'antiquité se divisait en deux branches ; celle de Adnan et celle de Qahtan, comportant chacune deux importantes subdivisions. Celle d'Adnan, descend d'Ismaël fils d'Abraham — Dieu leur accorde ses grâces — se partage en Rabia et Modar ; quant aux Arabes Qahtan, ce sont les Yéménites, descendants de Qahtan ben Aber ben Chalekh ben Arfakhchad fils de Sem fils de Noë — Dieu lui accorde le salut —: ils se subdivisent en Himyar el Kahlan. Telles sont les origines connues de ces deux branches de la race arabe. Les généalogistes y rattachent d'autres familles encore dont nous ne tiendrons pas compte, soit que ces familles se soient éteintes, soit qu'il y ait de graves divergences d'opinion à leur sujet ; soit encore qu'elles aient perdu toute importance en s'agrégeant à celles que nous avons déjà citées.

Ces quatre branches, à leur tour, ont donné naissance à des tribus, familles, fractions et sous-fractions innombrables ; mais, appelant l'attention sur le seul but que nous recherchons, nous dirons que les tribus de Modar étaient : les Beni Soleïm ben Mançour ben Akerma ben Khaçafa ben Qaïs Aïlan ben Modar, ainsi que les Beni Djochem ben Moaouïa ben Bekr ben Haouazin ben Mançour, ce dernier déjà nommé dans la filiation précédente. El Khansa (1) a rattaché ce Djochem à son aïeul lorsqu'elle

(1) Célèbre poétesse arabe de la tribu de Soleïm.

a dit, lançant des traits satiriques contre Doreïd ben Eççama :

« A Dieu ne plaise que j'épouse un monstre à jambes grêles
De petite taille, fils de Djochem ben Bekr. »

D'autres tribus sont également issues de Modar, ce sont les Beni Hilal ben Amer ben Çaçaa ben Moaouia ben Bekr, ce dernier déjà nommé.

Les Kahlan issus de Qahtan, sont les Beni El-Haret ben Kaab ben Amr ben Alla ben Djalad ben Modhedj ben Adad ben Zaïd ben Yechdjob ben Oreïb ben Zaïd ben Kahlan ; ce Kahlan est fils de Saba ben Yechdjob ben Yarib ben Qahtan.

Ces quatre tribus que nous avons nommées, sont celles que les historiens signalent comme s'étant transportées en Ifriqiya et en Maghreb ; il convient de leur en adjoindre d'autres qui, toutefois, ont moins de renom.

Pour ce qui concerne leur migration en Maghreb et ses causes, les historiens rapportent que les Beni Soleïm ben Mançour et les Beni Hilal ben Amer apparaissent dans la presqu'île arabique pendant une longue période de temps et jusqu'après les premiers abbassides, comme menant la vie nomade dans le Hedjaz et le Nedjd, les Beni Soleïm dans le territoire qui touche à la ville de Médine l'illuminée et les Beni Hilal dans le djebel Ghazouan près de Taïf. Ensuite les Beni Soleïm et la plupart des Hilal ben Amer envahirent le Bahreïn et l'Oman où ils devinrent les auxiliaires militaires des Karmathes (1) et plus tard les aidèrent à faire la conquête de la Syrie.

Après que les Obéïdites (2) eurent transporté leur gouvernement d'Ifriqiya en Égypte, ils enlevèrent aux Karmathes leurs conquêtes de la Syrie et les rejetèrent vers le Bahreïn ; quant à leurs auxiliaires Beni Soleïm et Beni Hilal, ils les transportèrent dans

(1) Sectaires issus des Chiites, qui désolèrent l'Arabie et la Syrie de la fin du IXe siècle à la fin du Xe siècle de l'ère chrétienne.

(2) Autre nom sous lequel sont connus les fondateurs de la dynastie Fatimite.

la Haute Égypte, sur la rive orientale du Nil. Ils s'y installèrent, mais désolèrent le pays par leurs déprédations.

Lorsque les Obéïdites s'étaient établis en Égypte comme nous l'avons dit, ils avaient confié le gouvernement de l'Ifriqiya aux enfants de Ziri ben Manad des Cenhadja qui en étaient devenus les maîtres, mais faisaient la prière au nom des souverains Obéïdites, frappaient des monnaies au nom de ces souverains, leur payaient un tribut fixe et reconnaissaient officiellement leur autorité. Quand le gouvernement de l'Ifriqiya échut à El-Moëzz ben Badis ben El-Mançour ben Bologuin ben Ziri ben Manad le Cenhadji, il se trouva que ce prince avait des préférences pour le rite sunnite, contrairement à ses ancêtres qui suivaient le rite chiite des Rafidites. Le Khalife obéïdite qui régnait alors en Égypte était El-Mostancer Billah Maad ben Eddaher ben El-Hakem ben El-Aziz ben El-Moëzz Lidinillah, celui-là même qui avait transporté le siège du gouvernement en Égypte et avait bâti le Caire. El-Moëzz ben Badis le Cenhadji et El-Mostancer l'Obéïdite entretenaient des relations suivies et échangeaient des présents comme le faisaient leurs ancêtres. Un certain jour qu'El-Moëzz ben Badis, dans les premiers temps de son avénement au pouvoir, parcourait sa province, son cheval ayant bronché, il invoqua à haute voix les deux cheikhs Abou Bekr et Omar — qu'ils soient agréés de Dieu. — Il fut entendu par les gens du peuple *(Page 167 du texte)* dont la majorité était sunnite et qui aussitôt se jetèrent sur les Rafidites et les massacrèrent sans pitié. Puis ils publièrent les articles de la vraie foi, proclamèrent les principes de l'orthodoxie et supprimèrent, dans les appels à la prière, la formule « hâtez-vous vers la meilleure des actions ». Cet événement eut lieu sous le règne d'Eddaher fils d'El-Mostancir l'Obéidite qui écrivit à El-Moëzz ben Badis ; celui-ci s'excusa, invoquant l'effervescence populaire. Le souverain passa outre et Ibn Badis continua à faire nommer les Obéïdites dans les prières et à échanger des présents avec eux. Dans le même temps, il

correspondait avec le ministre de gouvernement Obéïdite Abou Qasem Ali ben Ahmed El-Djerdjeray qu'il cherchait à se rendre favorable tout en étant hostile aux Beni Obéïd et à leurs partisans. Mais le Vizir Aboul-Qasem mourut en 430 (3 octobre 1038 — 22 septembre 1039) et fut remplacé par Abou Mohammed El-Hassan ben Ali El-Yazoury qui était originaire d'un village de la Palestine où son père était cultivateur. Dès que le nouveau ministre entra en fonctions, El-Moëzz ben Badis se mit en correspondance avec lui mais non dans les mêmes formes qu'avec ses prédécesseurs ; alors que dans ses lettres à ces derniers il disait, parlant de lui-même, « votre serviteur » dans celles qu'il adressait à El-Yazoury, il disait « votre obligé ». Le ministre lui en garda rancune, ce qui altéra le ton de leurs relations épistolaires et un jour vint où l'atmosphère s'obscurcit complétement entre El-Moëzz ben Badis d'une part, l'Obéïdite El-Mostancer et son vizir El-Yazouri, d'autre part. C'est alors, en l'an 443 (15 mai 1051 — 2 mai 1052) qu'El-Moëzz ben Badis fit supprimer le nom du Khalife Obéïdite dans la prière du vendredi, qu'il brûla les étendards d'El-Mostancir, qu'il fit effacer son nom sur les monnaies et sur les tissus (1) et envoya son hommage au Khalife Abbasside de Baghdad El-Qaïm dont il reçut une lettre et un décret d'investiture. La lettre du Khalife abbasside fut lue en chaire à la mosquée de Kairouan ; les étendards noirs (2) furent déployés et les édifices bâtis pas Ismaïl (3), détruits.

La nouvelle en parvint à El-Mostancir, et souleva au Caire une vive émotion. Le Khalife donna tous pouvoirs à son ministre Abou Mohammed El-Hassan ben Ali El-Yazoury pour aviser aux mesures à prendre contre Ibn Badis.

(1) Tissus royaux dits *tiraz*. Cf. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, traduction de Slane, t. II, p. 66 et suiv.

(2) Le noir était la couleur des Abbassides et le blanc celle des Fatimites Obeïdites.

(3) Abou Tahar Ismaïl El-Mançour, Khalifa fatimite (946-953).

Le ministre conseilla alors au Khalife d'autoriser à transporter les Beni Hilal et les Beni Djochem cantonnés dans la Haute Égypte, sur le territoire du rebelle proposant de se rendre lui-même auprès de ces Arabes, de gagner leurs cheikhs en leur offrant des cadeaux et le gouvernement des provinces de l'Ifriqiya en remplacement des Cenhadja, ce qui aurait pour résultat de faire triompher la cause des Chiites et de la défendre. Si le projet était couronné de succès et que les Arabes triomphassent d'Ibn Badis et de ses Cenhadja, ils deviendraient les représentants du gouvernement dans ces contrées lointaines et verraient du même coup disparaître le mécontentement du Khalife à leur égard. Dans le cas contraire, on aviserait. Il ajouta qu'en tout état de cause, il serait plus facile de résoudre les difficultés qui pourraient survenir avec les Arabes qu'avec les émirs Cenhadja.

Le Khalife El-Mostancir dépêcha son vizir auprès de ces tribus, offrant des cadeaux à leurs Émirs et un chameau et un dinar à chacun de leurs contribules, les autorisant tous à traverser le Nil et leur disant : « Nous vous donnons le Maghreb et le royaume d'Ibn Badis le serviteur infidèle ; désormais vous serez riches pour toujours. » Ensuite il écrivit à El-Moëzz une lettre où il y avait ces mots : « Nous vous envoyons des chevaux de race montés par des hommes mûrs qui réaliseront ce que Dieu a décrété. »

Les Arabes pleins d'avidité traversèrent le Nil à l'envi, se dirigeant vers Barqa où ils s'installèrent comme chez eux et dont ils enlevèrent les villes. Le pays leur ayant plu, ils écrivirent à leurs frères qui étaient restés sur la rive orientale du Nil, les engageant à les rejoindre. Ils passèrent le fleuve à leur tour, après avoir payé à El-Mostancir un droit de deux dinars par tête ce qui permit à ce prince de faire rentrer le double de ce qu'il avait distribué aux premiers.

Ils se partagèrent le pays, les Beni Soleïm obtenant la partie orientale et les Beni Hilal la partie occidentale, après quoi ils se répandirent sur les terres de l'Ifriqiya comme des vols de sau-

terelles, n'épargnant rien de ce qui se trouvait sur leur passage. En résumé, au bout de peu de temps, ils étaient les maîtres des différentes régions de l'Ifriqiya et en occupaient les villes, se faisant payer le tribut par les habitants et assiégeant dans sa capitale Ibn Badis qui tenta de s'allier avec eux en leur donnant ses filles en mariage, mais sans obtenir de résultats ; il y aurait beaucoup à rapporter à ce sujet, mais nous ne nous y arrêterons pas.

Ibn Khaldoun dit : « Il existe sur l'histoire de l'entrée en Ifriqiya de ces Beni Hilal, de nombreuses versions ; on rapporte que Chérif ben Hachem maître du Hedjaz et de la Mecque, appelé aussi Chokr ben Aboul-Fetouh, épousa Djazia la sœur d'El Hassan ben Serhan dont il eut un fils nommé Mohammed. Mais un conflit irritant ayant fait surgir entre eux une querelle, ils décidèrent de quitter le Nedjd pour passer en Ifriqiya et s'ingénièrent à trouver le moyen de reprendre leur sœur Djazia. Elle demanda à son époux, l'autorisation d'aller visiter ses parents et il la conduisit lui-même dans leur campement où il demeura avec elle le temps de sa visite. Ils décampèrent alors, les emmenant tous deux, mais cachèrent leur départ à l'époux, lui donnant à croire qu'ils voulaient ainsi, de grand matin, lui offrir le plaisir de la chasse après quoi ils rentreraient à leur nouveau camp installé dans l'intervalle. Il ne s'aperçut de leur migration qu'après avoir dépassé le territoire où il commandait et être passé sur un autre où il n'avait aucun moyen d'action contre eux. Ils se séparèrent et il s'en revint chez lui à la Mecque, portant au cœur la blessure de son amour pour elle ; Djazia mourut de chagrin par la suite. On a conservé et transmis depuis, au sujet de cette femme, des récits qui dépassent ce qui a été rapporté sur Qaïs et Leïla (1). On cite d'elle des vers d'une structure solide et d'une belle venue : il en est qui lui sont attribués faussement, qui sont des plagiats ; ils ne manquent pas d'ex-

(1) Amants célèbres dans les annales arabes.

pression poétique *(Page 168 du texte)*, seules les fautes de syntaxe peuvent leur être imputées qui n'enlèvent rien à leur qualité. Dans ces poésies, la fiction se mêle à la vérité, aussi ne peut-on se fier aux renseignements qu'ils donnent sur leurs luttes avec les Zénètes, ni à l'exactitude des noms de leurs héros ni à celles des événements dont ils parlent. Si l'exactitude de ces narrateurs était admise, on trouverait dans leurs récits des témoignages de leurs faits et gestes et de leurs conflits avec les Zenàta, de leurs guerres, et de certaines de leurs aventures et aussi les noms de leurs hommes notoires ; mais nous n'accordons aucune créance à ceux qui ont rapporté ces poésies. Les lecteurs clairvoyants sauront sans doute y démêler les vers authentiques et animés du souffle poétique de ceux qui sont apocryphes et des autres.

Tous, en tous cas, sont d'accord sur l'aventure de cette Djazia et de Chérif, qu'ils se sont transmises de génération en génération. La critique sévère et l'incrédulité qui mettront en doute l'existence de cette femme, pourront cependant accuser ces Arabes de propension à la folie amoureuse, le cas s'étant produit fréquemment chez eux.

Ce Chérif dont il est ici question était des Houachim ; c'était Chokr ben Aboul-Fetouh El-Hassan ben Djafar ben Abou Hachem Mohammed ben El-Hassan ben Mohammed El Akbar, fils de Mousa le second ben Abdallah Aboul-Karam fils de Moussa El-Djaoun ben Abdallah El-Kamel fils d'El-Hassan le second fils d'El-Hassan l'aîné, fils d'Ali ben Abou Taleb — qu'il soit agréé de Dieu.

Aboul-Fetouh est celui qui s'attribua lui-même le pouvoir à la Mecque, sous le règne du Khalife Obéïdite El-Hakem et fut proclamé par les Beni Djirah Émirs des Tayy en Syrie. Ils le mandèrent et il se rendit dans leurs campements où il fut proclamé par tous les Arabes. Par la suite les troupes d'El-Hakem l'Obéïdite lui infligèrent une défaite ; il revint alors à la Mecque

où il mourut en 430 (30 octobre 1038 — 22 septembre 1039) ; son fils Chokr dont il s'agit qui lui succéda et mourut en 453 (15 mai 1051 — 2 mai 1052) fut remplacé par son fils Mohammed que les Hilaliens prétendent être le fils de Djazia.

Ibn Hazm (1) prétend que Chokr ben Aboul-Fetouh n'eut pas d'enfants et qu'après lui le gouvernement de la Mecque fut exercé par un esclave qu'il avait.

Ibn Khaldoun dit : « Je tiens au contraire d'un Hilalien actuellement vivant et en qui j'ai la plus entière confiance, qu'il a vu de ses yeux le pays du Chérif Chokr ben Aboul-Fetouh ; c'est, d'après lui une région du Nedjd du côté de l'Euphrate où se trouvent actuellement encore de ses descendants ; mais Dieu est le mieux informé. »

Cette Djazia bent Serhan était des Beni Doreïd ben Atbedj ben Abou Rabia ben Nohaïk ben Hilal ben Amer ben Çaçaa ; elle est donc hilalienne, Atbedjïa et Doreïdia. Parmi les récits avancés à son sujet on a rapporté qu'après être partie pour l'Ifriqïa et s'être séparée du Chérif ben Hachem, elle épousa Mâdhi ben Moqarreb, personnage des Doreïd. Elle demeura avec lui un certain temps puis, ayant excité sa colère, elle rejoignit son frère El-Hassan ben Serhan qui l'empêcha de se réconcilier avec lui. La famille de Mâdhi ben Moqarreb prit parti pour lui contre elle et fit la guerre à Hassan ben Serhan et à sa famille. Cette guerre coûta la vie à Hassan ben Serhan et se prolongea entre les deux familles jusque sous le règne des Almohades. Telles sont les causes de l'émigration de ces Arabes du Hedjaz et du Nedjd en Ifriqiya.

Pour ce qui est de leur transfert d'Ifriqiya en Maghreb extrême, nous avons dit que les Beni Soleïm ben Mançour et les Beni Hilal ben Amer s'étaient séparés en Ifriqiya, les Beni Soleïm en occu-

(1) Célèbre généalogiste auteur de l'ouvrage intitulé *Jamhara*, *Arch. Mar.* vol. XXX, tome premier, trad. A. Graulle, p. 61.

pant la partie orientale et les Beni Hilal la partie occidentale du pays ; que les uns et les autres, par la suite, s'emparèrent des villes et des campagnes, traitant les maîtres du pays avec rigueur. Puis, les Beni Djochem ben Moaouia ben Bekr s'étant alliés aux Beni Hilal ben Amer, ils formèrent un groupe qui s'imposa à tous les autres groupes et conserva la suprématie jusque sous le règne de Yaqoub El-Mançour l'Almohade, Dieu lui fasse miséricorde.

Quand éclata en Ifriqiya la révolte d'Ibn Ghania, ainsi que nous l'avons raconté, celui-ci trouva comme auxiliaires, contre les Almohades, les Arabes Djochem et Hilal qui battirent l'avant garde de l'armée d'El-Mançour. Ce dernier partit alors de Tunis, alla battre les Berbères voilés d'abord puis les Arabes qu'il dispersa et poursuivit jusque dans le désert de Barqa, leur enlevant la possession de tout le pays, si bien qu'ils revinrent à d'autres sentiments et humblement lui firent acte de soumission, ainsi que nous l'avons rapporté intégralement. Ceux qui l'avaient combattu d'abord et s'étaient ensuite humblement soumis à lui étaient les tribus de Hilal ben Amer et de Djochem ben Moaouïa ben Bekr, comme il a été dit, lesquels occupaient l'Ifriqiya occidentale.

Les Beni Soleïm ben Mançour n'ayant pas pris les armes contre lui, doivent à cela d'être restés en Ifriqiya, tandis qu'El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — transporta les Beni Hilal et les Beni Djochem dans le Maghreb extrême quand ils se soumirent à lui en 584 (2 mars 1188 — 18 février 1189). Il installa la tribu des Riah dans le Habt, soit de Qçar Ketama connu sous le nom de El-Qçar El Kebîr à la vaste plaine de l'Azghar et de là jusqu'à l'Océan Atlantique. Il s'y fixèrent et s'y trouvèrent très à l'aise. Quant aux tribus Djochem il les transporta en Tamesna, autre grande plaine entre Salé et Marrakech qui marque le centre du Maghreb extrême et se trouve être la partie la plus éloignée des cols donnant accès aux régions désertiques, attendu qu'elle est limitée par les montagnes de l'Atlas, les mettant dès lors dans

l'impossibilité de gagner le désert ni de faire de grands déplacements.

Ces deux grandes plaines sont appelées aujourd'hui par les Marocains, l'une le Gharb, l'autre le Haouz ; le Gharb désigne donc le pays du Habt et l'Azghar avec ce qui en dépend ; le Haouz est constitué par le Tamesna et ses dépendances jusqu'à Marrakech ; aux Riah est échu le Gharb *(Page 169 du texte)* aux Djochem le Haouz.

Les Riah sont les descendants de Riah ben Abou Rabia ben Nohaïk ben Hilal ben Amer ben Çaçaa ; ils se subdivisent en un grand nombre de fractions dont la majeure partie est demeurée en Ifriqiya. Quant à ceux qui ont été transportés au Maghreb extrême, leur chef était alors Messaoud ben Soltan ben Zimam Eddaouadi des Beni Douad ben Meradis ben Riah. Il resta avec eux un certain temps, puis ayant réuni un groupe de ses contribules, il s'enfuit avec eux vers l'an 590 (27 décembre 1193 — 16 décembre 1194) et regagna l'Ifriqiya où il mena une conduite désordonnée, mêlé aux agitateurs du pays, jusqu'à sa mort qui eut lieu vers cette époque. Après le départ de leur chef Messaoud, les Riah demeurèrent dans le Habt et l'Azghar et ils s'y trouvaient encore quand disparut la dynastie des Almohades. Sous le prince El-Mamoun de cette dynastie, leur chef était Otman ben Naçr ; ce souverain le fit mettre à mort en 630 (18 octobre 1232 — 6 octobre 1233).

Quand les Beni Merin commencèrent la conquête du Maghreb, les Almohades exigèrent de ces Riah un contingent armé pour défendre les régions qu'ils occupaient : les Beni Asker ben Mohammed, qui étaient des Mérinides se joignirent aux Riah à cause des querelles qui les avait séparés des Beni Hamama ben Mohammed, auxquels appartiennent les souverains Mérinides. Dans un des combats que se livrèrent les deux partis, Abdelhaqq ben Mahiou ben Abou Bekr ben Hamana, aïeul des Sultans Beni Merin, fut tué ainsi que son fils Idris. Les Riah fournirent ainsi aux

Béni Merin l'occasion d'exercer contre eux des représailles. Après avoir conquis le Maghreb, ils leur portèrent de terribles coups, leur tuantdu monde et leur faisant des prisonniers à différentes reprises. Le dernier qui les combattit de la sorte est le sultan mérinide Abou Tabet ; en 707 (3 juillet 1307 — 20 juin 1308), il les refoula jusque sur les collines et le haut des parties élevées qui émergent des vastes marécages de l'Azghar qui communiquent avec la mer. Réduits à un petit nombre, les Riah se joignirent aux tribus soumises à l'impôt et toute puissance chez eux disparut. Telle est en résumé leur histoire.

Quant aux Beni Djochem, El Mançour les avait transportés en Tamesna avec des tribus qui s'étaient alliées à eux pour lui faire la guerre. A la suite de cette alliance elles étaient confondues avec eux sous le nom de Djochem, sans cependant avoir la même origine. Ces tribus étaient les Moqaddem et les Acem des Beni Hilal ben Amer, des Atbedj et des Qorra appartenant également aux Beni Hilal et des Khlot Beni Oqaïl ben Kaab ben Rabia ben Amer qui ne sont aucunement Djochem, comme on le voit, mais qui s'étaient incorporés aux Djochem et qui, ayant été transportés avec eux en Maghreb, restèrent, confondus sous ce même nom.

Les Moqaddem et les Acem sont de la descendance de Mochref ben Atbedj ben Abou Rabia ben Nohaïk ben Hilal ben Amer ben Çaçaa ; quant aux Qorra, ils descendent de Qorra ben Abd Menaf ben Abou Rabia ben Nohaïk ben Hilal. Ces trois tribus Moqaddem, Acem et Qorra sont donc hilaliennes et les Khlot sont une branche des Beni Oqaïl.

Aboul-Hasan Ali ben Abdelaziz El-Djordjani dit que les Khlot Beni Aouf et les Beni Maouia sont deux tribus issues d'El-Montafiq ben Amer ben Oqaïl ben Kaab ben Rabia ben Amer descendants de Çaçaa nommé dans la précédente filiation. Il apparaît bien dès lors que ces quatre tribus : Acem, Moqaddem, Qorra et Khlot ne sont pas des Beni Djochem ben Moaouia ben

Bekr, mais que les trois premières de ces tribus sont issues de Hilal ben Amer, tandis que la quatrième, c'est-à-dire les Khlot sont des Beni Oqaïl ben Kaab ben Rabia ben Amer ben Çaçaa ben Moaouia ben Bekr et que tous se rejoignent dans la personne de l'ancêtre commun Maouia ben Bekr, comme nous l'avons indiqué en premier lieu ; mais Dieu le Très-Haut est le mieux instruit de la vérité.

Nous allons maintenant dire quelques mots au sujet des Djochem qui, après avoir été transportés dans la plaine de Tamesna et s'y être maintenus, se divisèrent, au bout d'un certain temps, en Acem, Moqaddem, Beni Djaber, Sefian et Khlot. Les Moqaddem et Acem vivant en Tamesna avec leurs frères, fournissaient des soldats aux Almohades et leur payaient l'impôt. Au temps d'El-Mamoun ben El-Mançour leur cheikh était Hassan ben Zaïd qui avait pris part à la querelle entre El-Mamoun et Yahya ben Ennacer ben El-Mançour. Après la mort de Yahya en 633 (16 septembre 1235 — 2 septembre 1236), Rachid fils d'El-Mamoun fit mourir Hassan ben Zaïd et les deux fils d'Amer, l'un des cheikhs Beni Djaber, qui portaient tous deux le nom de Caïd. Ils furent mis à mort tous les trois et le commandement passa aux mains d'Abou Ayad et de ses fils. Au temps des Beni Merin ils avaient pour chef Ayad ben Bou Ayad qui trompait le gouvernement, tantôt soumis à la dynastie, tantôt rebelle. Il s'enfuit à Tlemcen, d'où il revint vers l'année 690 (4 janvier 1291 — 23 décembre 1291) puis au Sous, d'où il revint en 707 (3 juillet 1307 — 20 juin 1308) et ne cessa de se comporter de la sorte. Auparavant, il avait été lié d'amitié avec le Sultan mérinide Yaqoub ben Abdelhaqq et il est fait mention de la part qu'il prit avec lui à la guerre sainte. Il conserva le commandement de sa tribu jusqu'au jour où elle perdit toute puissance — Dieu est le meilleur des héritiers.

Quant aux Beni Djaber ben Djochem, ils jouirent *(Page 170 du texte)* eux aussi d'une certaine puissance et prirent part à la

querelle qui s'éleva entre El-Mamoun ben El-Mançour et Yahya ben Ennacer ben El-Mançour ; ils étaient partisans de ce dernier prince et lorsque Rachid fils d'El-Mamoun obtint le pouvoir, il fit mettre à mort les deux fils d'Amer, du nom de Caïd qui étaient alors cheikhs des Beni Djaber. Avec eux fut mis à mort Hassan ben Zaïd Cheikh des Acem, ainsi que nous l'avons rapporté, tous les trois ayant été emprisonnés par Rachid. Après eux, le commandement des Beni Djaber fut donné à Yaqoub ben Mohammed ben Qaïtoun. Plus tard ce chef fut arrêté par le Caïd almohade Aboul-Hassan ben Yalou, sur l'ordre du prince Abou Hafç El-Mortada. Il fut remplacé à la tête des Beni Djaber par Ismaïl ben Yaqoub ben Qaïtoun. Ensuite, ces Beni Djaber se séparèrent des Djochem pour aller s'installer sur les derniers contreforts de la montagne du Tadla où ils devinrent les voisins des Berbères Çenaga (1) qui en occupaient les sommets. Tantôt ils descendaient dans la plaine, tantôt ils se réfugiaient dans la montagne, s'alliant aux Berbères du voisinage, quand ils avaient lieu de redouter le Sultan.

D'après Ibn Khaldoun, leurs chefs à cette époque, c'est-à-dire vers la fin de l'an 800 (24 septembre 1397 — 12 septembre 1398) étaient pris dans une de leurs tribus appelée les Ourdigha. Il dit à ce propos : « J'ai connu leur cheikh au temps du Sultan Abou Inan : il s'appelait Hosseïn ben Ali El-Ourdighi. A sa mort il fut remplacé par son fils Ennacer ben Hosseïn et c'est chez eux que se réfugia le Vizir El-Hassan ben Omar lorsqu'il fut disgrâcié par le Sultan mérinide Abou Salem en 760 (3 décembre 1358 — 22 novembre 1359) ; ils le livrèrent aux troupes envoyées par le Sultan à sa poursuite. C'est également chez eux que se réfugia Aboul-Fadhl fils du Sultan Abou Salem, qui s'était enfui de

(1) Forme berbère ancienne d'un nom dont les Arabes ont fait Cenhadja. C'est cette forme ancienne qui serait l'origine du nom qui s'est francisé en Sénégal.

Marrakech en 608 (15 juin 1211 — 2 juin 1212). Le Sultan Abdelaziz le Mérinide vint le combattre : enveloppé avec les Beni Djaber, il alla se réfugier chez les Berbères Çenaga ; ceux-ci le lui livrèrent pour de l'argent. Pendant ces discordes l'émir mérinide Abderrahman ben Abou Ifelloussen vint aussi se réfugier chez eux, au temps du Vizir Omar ben Abdallah qui exerçait de fait le pouvoir sur le Maghreb. Ce Vizir (1) l'ayant réclamé ils l'expulsèrent de chez eux. C'est ainsi que le dit Ennacer ayant pris une longue part à ces désordres, fut désapprouvé par le gouvernement qui le fit arrêter et jeter en prison où il demeura plusieurs années. Puis le gouvernement s'en désintéressa et lui rendit la liberté. Il revenait plus tard de l'Orient lorsque le Vizir Abou Bekr ben Ghazi, qui exerçait seul le pouvoir en Maghreb, au nom du fils du Sultan Abdelaziz, le jeta en prison. Le commandement dès lors fut enlevé à sa famille et donné à une autre famille : Dieu préside à l'évolution des choses.

Nombreux sont ceux qui prétendent que les Ourdigha sont des Beni Djaber et non des Djochem ; d'autres qu'ils sont une branche des Sedrata lesquels constituent une famille des Berbères Louata ; ils se basent en cela sur leur habitat et la qualité de Berbères de leurs voisins immédiats — Dieu est le mieux instruit de la vérité à cet égard.

Les Sofian qui disposaient de la puissance et exerçaient le commandement lors de l'entrée des Arabes en Maghreb, avaient pour chef les Oulad Djermoun dont l'influence s'étendait sur toutes les branches des Djochem. Il en fut ainsi pendant tout le règne des Almohades et lorsque la puissance des fils d'Abdelmoumen commença de baisser ils les employèrent en grand nombre dans leurs guerres. Cela leur valut un rôle considérable dans le gouvernement, si bien que la dynastie faillit tomber dans la

(1) Voir sur ce personnage, IBN KHALDOUN, *Hist. des Berb.* traduction de SLANE, t. IV, p. 347 et sq.

rusticité de la vie des nomades, qu'elle perdit ses forces, les Arabes se mêlant aux luttes auxquelles se livraient les derniers rois de la famille d'Abdelmoumen pour s'arracher le pouvoir, prenant parti pour les uns contre les autres et laissant dans le Maghreb les souvenirs les plus fâcheux. Leur cheikh le plus célèbre au temps de l'almohade Yahya ben Ennacer fut Djermoun ben Aïssa Sefiani.

Les Khlot qui étaient leurs ennemis avaient pris parti pour El-Mamoun et ses fils ; par voie de conséquence, eux, les Sefian étaient partisans de Yahya ben Ennacer (1) son rival qui lui disputait le khalifat à Marrakech. Mais Rachid fils d'El-Mamoun, ayant tué Messoud ben Hamidan cheikh des Khlot, comme nous le raconterons, ceux-ci passèrent dans le parti de Yahya ben Ennacer, tandis que les Sofian passaient dans le parti de Rachid.

Quand les Beni Merin se manifestèrent dans le Maghreb et qu'ils entamèrent leurs luttes avec les almohades, Djermoun abandonna Rachid (2) en 638 (23 juillet 1240 — 11 juillet 1241) et se réfugia auprès de Mohammed ben Abdelhaqq le Mérinide, honteux de son aventure avec Rachid. Un soir qu'il était le commensal de ce prince, il s'enivra et son égarement était tel qu'il se leva, se mit à danser, et se précipita sur lui, manquant à toutes les convenances. Mais revenu de son trouble et comprenant la gravité de ses actes, il s'enfuit auprès d'Abdelhaqq. Il périt l'année suivante en 639 (12 juillet 1241 — 30 juin 1242). Son fils Kanoun ben Djermoun obtint une haute situation auprès de Saïd fils d'El-Mamoun ; mais il se rendit coupable d'infidélité à son égard en 643 (29 mai 1245 — 18 mai 1246) et alla se joindre aux Beni Merin, puis revint à Azemmour dont il s'empara. Cependant cette défection ayant affaibli le prince Saïd, celui-ci ne poursuivit pas plus loin sa campagne et partit à la recherche

(1) El Mamoun et son neveu Yahya se disputèrent le pouvoir de 1227 à 1235.

(2) El-Rachîd ben Mamoun, sultan almohade.

de Kanoun ben Djermoun qui gagna le large et lui échappa. Plus tard cependant on le retrouve dans son armée avec laquelle il marchait sur Tlemcen, il fut tué à Tamzerdekt (1), juste un jour avant que Saïd lui-même n'y perdit la vie. Kanoun ben Djermoun fut tué par les Khlot, au cours d'une querelle qui éclata entre eux dans les rangs de l'armée de Saïd et qui occasionna la défaite de cette armée.

Le commandement des Sofian passa après lui à son frère Yaqoub ben Djermoun qui tua son neveu Mohammed ben Kanoun. Il assista avec Omar El-Mortada l'Almohade à la journée d'Aman Imelloulin en 649 (26 mars 1251 — 13 mars 1252). Puis Yaqoub se sépara *(Page 171 du texte)* du Sultan ce qui jeta le trouble dans son armée et l'obligea à rentrer. Mais poursuivi par les Beni Merin, il subit une défaite. Plus tard El-Mortada lui pardonna sa défection. Il fut tué en 659 (6 décembre 1260 — 25 novembre 1261), de la main de Messoud et Ali les fils de son frère Kanoun, qui vengeaient ainsi la mort de leur frère Mohammed et se réfugièrent ensuite auprès du Mérinide Yaqoub ben Abdelhaqq. El-Mortada donna le commandement à son fils Abderrahman qui ne montra aucune aptitude à l'exercer et fut remplacé par son oncle paternel Abdallah ben Djermoun. Celui-ci faisant preuve de la même incapacité, fut remplacé par Messoud ben Kanoun qui se maintint à la tête des Sofian. Cette tribu continua de se comporter de la même manière, entre les Almohades et les Beni Merin, tantôt complétement dévouée à l'un des partis tantôt à l'autre.

Ibn Khaldoun dit : « le commandement des Sofian se maintint dans la famille des Djermoun jusqu'à nos jours ; sous le règne du sultan Abou Inan, j'ai connu leur chef, Yaqoub ben Ali ben Mançour ben Aïsa ben Yaqoub ben Djermoun ben Aïssa. Ces

(1) Telle est l'orthographe de ce nom que l'on trouve habituellement écrit Tamezdekt.

Sofian constituaient des campements occupant l'extrémité de la plaine de Tamesna, aux abords de Safi ; mais ils furent battus dans ces vastes plaines par les Khlot et il ne resta plus de leurs groupes de population que les Haret et les Kilaba parcourant en nomades le Sous et ses régions désertiques, recherchant comme lieux de stationnement le territoire des Haha-Masmouda. C'est ainsi qu'ils conservèrent une certaine force et une certaine puissance. Le commandement était alors exercé chez eux par les Oulad Mota des Haret et longtemps, par leurs déprédations et leurs méfaits, ils désolèrent la province de Marrakech. Mais quand l'Émir mérinide Abderrahman ben Abou Ifelloussen devint indépendant comme sultan de Marrakech, il fit cesser ces agissements, les releva et un certain jour qu'il les avait placés en avant de son armée, cavaliers et hommes de pied, comme c'était l'habitude, leur chef étant alors Mançour ben Yaïch des Oulad Mota, il les appréhenda, en tua un certain nombre et emprisonna les autres, donnant ainsi un exemple à leurs pareils. Ils perdirent dès lors toute puissance ; Dieu peut ce qu'il veut.

Les Khlot étaient dans les plaines de Tamesna le nombre et la force et ils avaient pour chef Hilal ben Hamidan ben Moqaddem. Quand fut élu El-Adel ben El-Mançour l'Almohade, ils se révoltèrent contre lui et battirent ses troupes. En 625 (12 décembre 1227 — 29 novembre 1228), Hilal envoya son hommage de fidélité à El-Mamoun ben El-Mançour et les Almohades l'imitèrent. Lorsqu'El-Mamoun apparut, ils soutinrent sa cause et leurs ennemis passèrent dans le parti de son rival Yahya ben Ennacer. Hilal ben Hamidan resta fidèle à El-Mamoun jusqu'à la mort de ce prince au cours de son expédition qui eut lieu l'année même. Il fit ensuite hommage à son fils Rachid et vint avec lui à Marrakech où il infligea un échec aux Sofian qu'il abandonna aux Khlot.

Hilal ben Hamidan étant mort, son frère Messoud ben Hamidan le remplaça dans son commandement mais il trahit Rachid

qui attendit l'occasion de le châtier. Elle lui fut donnée à Marra kech, où il fit tuer Messoud au milieu de ses contribules en l'anné 632 (26 septembre 1234 — 15 septembre 1235).

Yahya ben Hilal qui fut mis alors à la tête des Khlot, se joi gnit avec sa tribu à Yahya ben Ennacer et entreprit avec lui le siège de Marrakech. S'en étant emparé, ils y commirent toutes sortes d'excès. Rachid qui était parti pour Sidjilmassa, revint contre eux en 633 (16 septembre 1325 — 3 septembre 1236). Il les battit et ils se soumirent à lui puis les Khlot chassèrent Yahya ben Ennacer chez les Beni Maqil, Arabes du Sahara. Rachid s'empara des deux fils de Hilal : Ouechchah et Ali qu'il fit emprisonner à Azemmour en 635, plus tard il leur rendit la liberté. Dans la suite, Rachid après avoir attiré leurs cheikhs et les avoir mis en confiance, les fit tous mettre à mort.

Les Khlot prirent part à l'expédition de Saïd ben El-Mamoun contre les Beni Abdelouad souverains de Tlemcen : par leur querelle avec les Sofian le jour de la bataille ils furent cause de la défaite et de la mort de Saïd. El-Mortada finit par s'emparer de leurs cheikhs par ruse et les fit mettre à mort (652 = 21 février 1254 à 9 février 1255) Awouadj ben Hilal ben Hamidan se réfugia chez les Beni Merin et El-Morthada mit à la tête des Khlot Ali ben Abou Ali appartenant à une de leurs principales familles. En 645, Awouadj revint aux Almohades qui l'opposèrent à Ali ben Abou Ali, mais il fut tué dans une rencontre.

Puis ce fut la victoire remportée par les Beni Merin à l'affaire d'Omm Erredjleïn sur El-Mortada en 660 (26 novembre 1261 — 14 novembre 1262), après laquelle Ali ben Abou Ali passa aux Beni Merin et tous les Khlot se trouvèrent réunis en entier dans le parti de ces derniers. Aux débuts du règne des Beni Merin, les Khlot avaient pour chef Abou Atia Mohelhel ben Yahya El-Kholti, dont le Sultan Yaqoub ben Abdelhaqq épousa la fille Aïcha : il en eut un fils Abou Saïd ben Yaqoub qui lui succéda. Mohelhel conserva le commandement jusqu'à sa mort qui eut lieu

en 695 (10 novembre 1295 — 29 octobre 1296) ; son fils Atiya lui succéda et exerça le commandement sous le règne du Sultan Abou Saïd et celui de son fils le Sultan Aboul-Hassan. Celui-ci l'envoya en ambassade auprès du Sultan d'Égypte El-Malik Ennacer Mohammed ben Qalaoun (1).

A la mort d'Atiya, le commandement des Khlot passa à son fils Aïssa ben Atiya, puis au fils de son frère Zimam ben Ibrahim ben Atiya. C'est celui-ci qui parvint à la plus haute situation de fortune, aux plus grands honneurs et à la plus grande notoriété auprès du Sultan, situation qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il eut pour successeur, à la tête des Khlot, son frère Ahmed ben *(Page 172 du texte)* Ibrahim et après lui leur frère Soleïman ben Ibrahim, puis un autre de leurs frères Mobarek ben Ibrahim ; tous jouirent de la même situation sous le règne du Sultan mérinide Abou Inan et de même après ce prince jusqu'à la sédition qui troubla le Maghreb à la suite de la mort du Sultan mérinide Abou Salem.

Son frère Abd El-Aziz lui succéda comme souverain du Maghreb et donna en fief les environs de Marrakech à son fils Abou El-Fadl qui avait avec lui Mobârek ben Ibrahîm ben Atiya. Lorsque le Sultan Abd El-Aziz arrêta son fils Abou el-Fadl, il arrêta aussi Mobârek et le maintint en prison jusqu'à ce qu'il eut vaincu et tué Amer ben Mohammed el-Hintati. Il tua également Mobârek ben Brahim parce qu'il savait qu'il était son partisan et qu'il avait pris part à sa révolte comme cela sera raconté dans l'histoire des Beni-Merin. Mohammed fils de Mobarek prit le commandement de la tribu des Khlot.

On lit dans Ibn Khaldoun : « ...les Khlot sont bien déchus et il ne paraît plus aujourd'hui qu'ils aient joui pendant deux siècles dans cette immense plaine, de l'abondance et du bien être, avec la puissance et la sécurité. Ils ont été usés par le temps

(1) Mamlouk Bahrite, Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, art. Kala'oun et HUART, *Hist. des Ar.* II, p. 50 et suiv.

qui a englouti leurs richesses ; et Dieu est tout puissant pour ce qu'il a décrété. »

Quand la dynastie mérinide eut disparu, remplacée par celle des chérifs Saadiens et que se manifesta Abou Abdallah Mohammed Cheikh dit El-Mehdi, les Khlot le suivirent et le servirent fidèlement. Mohammed Cheikh fut victorieux à Fès dont il chassa Abou Hassoun l'Ouattassi lequel alla se réfugier auprès des Turcs d'Alger leur demandant aide et assistance contre les Saadiens. Les Turcs répondirent à son appel et firent partir avec lui une armée nombreuse et bien équipée qui chassa Mohammed Cheikh de Fès après des combats sanglants : les Khlot furent la cause de sa défaite.

Aussi, lorsque Mohammed Cheikh eut prit le pouvoir, il exclut les Khlot de l'armée, leur fit payer l'impôt foncier, raya leur nom des registres du service, puis transporta leurs notables à Marrakech où il les garda comme otages. Leur situation demeura telle jusqu'au règne du Sultan Aboul-Abbas Ahmed El-Mansour dit Eddehbi qui, ayant été témoin de la vaillance qu'ils déployèrent au combat de Ouadi-l-Makhzen, en réintégra la moitié dans l'armée et maintint l'autre moitié parmi la masse des contribuables. Il transporta ces derniers dans l'Azghar où ils s'établirent mais ils jetèrent le désordre dans ce pays par leurs agissements et leurs empiètements au détriment des Oulad Mota, rendant la vie à ce point impossible aux Beni Hassen, que de nombreuses plaintes contre eux furent adressées à El-Mançour le Saadien. Ce prince les frappa d'une amende de soixante-dix mille (1), mais cela ne fit qu'augmenter leur audace ; ce que voyant, le Sultan les exila à Tigourarin dans le Sahara (2). Ils refusèrent de s'y rendre et le Caïd Mousa ben Abou Djemada

(1) Le texte ne donne pas d'autre précision ; il s'agit probablement de *mitqal-s*. Cette somme représentait alors environ 700.000 francs.

(2) Autre forme du nom des oasis du Gourara.

El-Ameri reçut du Sultan l'ordre de se transporter chez eux et de leur enlever leurs chevaux. Les ayant ainsi démontés, il les subjugua par la force, ce qui éteignit chez eux toute puissance et toute résistance. C'est alors qu'ils couronnèrent leurs œuvres par un crime abominable qui fit jaillir des protestations de toutes les bouches et des larmes de tous les yeux ; ils assassinèrent le saint homme de Dieu le Très-Haut, le combattant de guerre sainte Abou Abdallah Sidi Mohammed El-Ayachi El-Maleki — Dieu lui fasse miséricorde. Nous entendons dire couramment aujourd'hui encore, « les Khlot ont perdu toute puissance du jour où ils ont mis à mort ce saint homme. » Cet événement eut lieu en Moharrem de l'année 1051 (13 avril — 11 mai 1641) et Dieu est le mieux instruit de la vérité.

Au sujet des Beni Maqil, Arabes habitant le Sahara maghrebin, de leurs véritables origines et des branches ou familles dont ils se composent, Ibn Khaldoun dit : « Cette tribu, à l'époque actuelle, est une des plus nombreuses des tribus arabes ; elle occupe les pays désertiques du Maghreb extrême ; les uns habitent dans le voisinage des Beni Amer qui sont des Zoghba Hilaliens, au Sud de Tlemcen, et d'autres sont arrivés à l'Ouest jusqu'à l'Océan Atlantique ; ils se divisent en trois branches : Doui Obéïd Allah, Doui Mançour et Doui Hassân.

Les Doui Obéïd Allah sont ceux qui vivent dans le voisinage des Beni Amer, dans le Tell, entre Tlemcen et Taourirt et au Sud-Est de cette région. Les Doui Mançour s'espacent depuis Taourirt jusqu'au Dera ; ils transhument le long de la Moulouïa et vont jusqu'à Sidjilmassa, d'autres se trouvent dans le Dera ; d'autres enfin s'échelonnent dans le Tell sur une ligne presque parallèle vers Taza, Ghessasa (1), Meknès, Fès, le Tadla, et El-Maden. Les Doui Hassan vont du Dera jusqu'à l'Océan : leurs Cheikhs cam-

(1) Ancien port qui faisait pendant à Melilla à l'O. de la pointe des trois fourches.

pent dans la région du Noul, centre du gouvernement du Sous, e de là transhument dans le Sous et dans les régions avoisi nantes (1).

Tous vivaient en nomades, parcourant les régions sablonneuse qui s'étendent jusqu'au pays des Berbères voilés, Guedala Messoufa et Lemtouna. Ils vinrent en petit nombre dans l Maghreb avec les Hilaliens ; on dit qu'ils ne dépassaient pas deu cents. Étant entrés en lutte avec les Beni Soleïm qui les réduisi rent à l'impuissance dans des temps assez anciens, ils s'étaien alors rapprochés des Hilaliens et s'étaient installés aux extrémi tés de leur territoire, dans les régions qui confinent à la Molouïa et aux sables du Tafilalt. Ils opprimèrent les Zenata se livran à toutes sortes d'abus et d'excès dans les déserts du Maghreb extrême dont ils peuplèrent les sables, s'imposant en maîtres dans ces vastes étendues. Ils s'allièrent aux Zenata durant tout le temps qu'ils occupèrent ce pays.

Il n'était resté des leurs en Ifriqiya qu'un nombre *(Page 17: du texte)* infime qui s'agrégea à la masse des Beni Kaab ben Soleïm au point de devenir leurs auxiliaires pour les services du Sultan et pour les relations politiques avec les tribus arabes.

Lorsque les Zenata devenus les maîtres du Maghreb en occupèrent les villes et les campagnes, les Beni Maqil demeurés seuls dans les régions sahariennes, s'y développèrent dans des proportions incomparables et s'emparèrent des Qçours fondés dans le Sahara par les Zenata, comme ceux du Sous à l'Ouest, ceux du Touat, de Bouda, de Tamentit, d'Ouarglan, Tasbibt et Tigourarin à l'Est, chacun de ces pays constituant une région particulière renfermant de nombreux qçours avec plantations de palmiers et travaux d'irrigation. La majorité des habitants étaien des Zenata qui se querellaient entre eux pour accaparer le pouvoir sur l'ensemble du pays. Or les Arabes Beni Maqil, au cour

(1) Autrement dit la vallée de l'Oued Noun.

de leurs déplacements, s'emparèrent de ces territoires, leur imposèrent des tributs et des redevances qu'ils firent consacrer par l'usage comme étant dus par droit de conquête.

A cette époque, ils envoyèrent des dons aux rois des Zenata ; ils se les rendaient favorables par des sacrifices et de riches cadeaux qu'ils appelaient « djemel Errehil » (chameau de voyage) et dont la désignation était à leur choix.

Ces Arabes laissaient les extrémités du Maghreb et ses parties élevées librement accessibles ; ils respectaient les voyageurs dans la région de Sidjilmassa et dans le reste du Sahara, cela grâce au prestige de la religion, à la protection bien assurée des villes frontières et au nombre des défenses mises en œuvre au temps des Almohades et sous les Zenata leurs successeurs (1). Au surplus ils avaient des terres à titre de fiefs qu'ils se faisaient octroyer par les gouvernements.

Ils étaient en petit nombre comme nous l'avons dit, mais augmentèrent en recevant parmi eux des tribus qui étaient d'une origine différente, comme les Fazara ben Dobian ben Baghidh ben Raït ben Ghatafan ben Saad ben Qaïs Aïlan ben Modhar et les Achdja ben Raït ben Ghatafan. C'étaient les peuplades importantes qui parcouraient en nomades avec les Beni Maqil, les abords de Sidjilmassa et la vallée de la Moulouïa où ils étaient nombreux et renommés. Parmi eux étaient les Sebbah de Lakhdar se disant descendants de Akhdar fils de Amer, lequel Amer était — mais Dieu est le mieux informé — des enfants des Riah les Hilaliens. Parmi eux étaient aussi les Mehaïa issus de Ayadh et une branche des Atbedj également hilaliens, les Amoûr appartenant également aux Atbedj et aussi d'autres familles des Beni Hilal, Beni Soleïm, etc.

Quant à leurs origines, elles restent inconnues et cachées pour

(1) Ces Zenata sont les Mérinides de Fès et les Abdelouadites de Tlemcen.

la majorité des gens ; les généalogistes des Arabes hilaliens les regardent comme une branche de leur famille, mais ce n'est pas exact ; les Beni Maqil font remonter leur origine, dans la famille du prophète, à Djafar ben Abou Taleb, mais cela encore est inexact parce que les descendants d'Abou Taleb et ceux de Hachem ne sont pas des nomades ; telle est l'opinion exprimée par Ibn Khaldoun. Cependant, quand il apporte des précisions sur l'origine des Johaïna, branche de Qodaa, il dit qu'ils s'établirent dans la Haute-Égypte et la peuplèrent puis il ajoute que s'y établirent avec eux, d'Assouan à Qouç, les Beni Djafer ben Abou Taleb vaincus dans leur lutte pour la possession des environs de Médine par les Beni El-Hassan et chassés de ce pays ; que, depuis lors, on les distingue parmi eux sous le titre de chérifs Djaafra et que tous sont la plupart du temps commerçants. »

Il n'est pas impossible qu'une peuplade de ces Djaafra ait quitté la Haute-Égypte et soit entrée avec les Beni Hilal en Maghreb où ils ont occupé le Sahara ; que cette peuplade ne serait autre que les Beni Maqil. D'ailleurs on doit croire les gens quand ils parlent de leur propre origine, mais Dieu est le mieux informé de la réalité des faits.

Ibn Khaldoun dit ensuite : « La vérité, en ce qui les concerne — et Dieu est le mieux informé — c'est que ce sont des Arabes du Yemen où se trouvent deux familles portant chacune le nom de Maqil citées par Ibn El-Kelbi et autres. L'une d'elles est issue de Qodaa ben Malek ben Himyar par Maqil ben Kaab ben Ali ben Djinab dont la généalogie remonte jusqu'à Qodaa ; l'autre est issue des enfants de Haret ben Kaab maîtres de Nedjran, famille à laquelle appartenaient les rois Beni Abdel-Medan qui régnèrent à Nedjran avant et après l'apparition de l'Islamisme ; c'est-à-dire qu'ils descendent de Maqil ben Kaab ben Rabia ben Kaab ben El-Haret ben Kaab, dont la généalogie remonte à Kahlan. Il paraît plus probable que c'est de cette dernière branche qu'ils tirent leur origine et les chroniqueurs les ont con-

sidérés comme une famille des Hilaliens entrés en Ifriqiya parce qu'ils étaient établis dans leur voisinage.

D'après lui, ce que les généalogistes rapportent de plus complet c'est que Maqil leur ancêtre avait deux fils, Sadjir et Mohammed ; Sadjir engendra Obéïdallah et Taalab ; d'Obéïd Allah sont issus les Doui Obéïd Allah, la branche la plus nombreuse ; de Taalab sont issus les Taaleba qui se sont établis dans la plaine de la Metidja, aux environs d'Alger. Mohammed eut pour fils : Mokhtar, Mançour, Djelal, Salem et Otman ; Mokhtar fils de Mohammed engendra Hassan et Chebana ; de Hassan sont issus les Doui Hassan, c'est-à-dire la famille habitant l'extrême Sous ; de Chebana sont issus les Chebanat qui vivent dans leur voisinage ; de Djelal, Salem et Otman sont issus les Roqaïtat vivant en nomades avec les Doui Hassan ; de Mançour fils de Mohammed sont issus Hosseïn et Aboul-Hosseïn, frères germains, puis Amrân et Monabbâ, également frères germains, qui sont les Ahlâf. Les descendants d'Amrân sont appelés El-Amarna et ceux de Monebba les Monebbat. Les quatre familles réunies qui sont la postérité de Mançour ben Mohammed, sont dites Doui Mançour, ceux-ci étant une des trois branches *(Page 174 du texte)* ci-dessus mentionnées. Dieu sait ce qui est caché.

Telles sont les origines des Arabes habitant le Maghreb extrême et les circonstances de leur établissement dans ce pays, avec quelques renseignements sur leur histoire. Nous en avons donné un résumé tiré de l'œuvre du prince des historiens, Abou Zaïd Abderrahman Ibn Khaldoun et de Jemharat-el-Ansâb (Recueil des généalogies) d'Ibn Hazm, en précisant certains points. Toute assistance vient de Dieu.

Revenant maintenant à ce que nous disions de l'Emir el-Moumenin Yaqoub El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — nous dirons qu'il lui avait été rapporté, lors de son retour d'Ifriqiya à Marrakech en 584 (2 mars 1188 — 18 février 1189) que son frère Sid Abou Hafç surnommé Rachid, seigneur de Murcie et son

oncle paternel Sid Abou Rabia, gouverneur du Tadla, en apprenant l'échec subi par l'avant-garde de son armée en Ifriqiya avaient, chacun de son côté, conçu le projet de s'emparer du pouvoir. Quand ils se présentèrent pour lui offrir leurs hommages, il les fit emprisonner pendant qu'il faisait instruire leur affaire puis, il les fit mettre à mort.

Ensuite il nomma Sid Aboul-Hassan ben Sid Abou Hafç au gouvernement de Bougie.

En 585 (19 février 1189 — 7 février 1190), il commença les travaux de canalisation qui devaient alimenter en eau la ville de Marrakech, puis il décida d'entreprendre la guerre sainte et il en fut ce que nous allons raconter, c'est-à-dire la première traversée du détroit par Yaqoub El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — en vue de mener la guerre sainte en Espagne.

D'après Ibn Abi Zara, en l'année 585 (19 février 1189 — 7 février 1190) l'Émir El-Moumenin Yaqoub El-Mançour partit en campagne en vue d'une expédition qu'il projetait dans la partie occidentale de l'Espagne : c'était la première qu'il faisait. Il partit de Qçar El-Medjaz (1) pour Algésiras, le jeudi trois Rebia premier 585 (21 avril 1189) et de là se porta à Santarem. Il envoya des troupes contre Lisbonne et ses dépendances, qui coupèrent les arbres, brûlèrent les récoltes, tuant ceux qu'elles rencontraient, faisant des prisonniers, incendiant les villages, portant à son comble le trouble dans ces régions ; après quoi il repartit pour le Maghreb, emmenant 13.000 prisonniers. Il fit son entrée dans la ville de Fès à la fin de Radjeb de la même année (du 1er au 13 septembre 1189).

(1) Autre nom d'El Qsar Saghir.

Envoi d'une ambassade par le Sultan d'Egypte Salah Eddin Yousef ben Ayoub à Yacoub El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — lui demandant des vaisseaux pour la guerre.

Vers la fin du règne des Obeïdites, les Francs étaient établis sur le littoral de la Syrie depuis environ quatre vingt dix ans et ils avaient joint à ces conquêtes, celle de Jérusalem — Dieu l'ennoblisse. — Quand le Sultan Salah Eddin (1) — Dieu lui fasse miséricorde — se fut rendu maître de l'Égypte et de la Syrie, il résolut d'entreprendre contre eux la guerre sainte et s'empara de leurs forteresses, l'une après l'autre, jusqu'à la dernière. En l'année 583 (13 mars 1187 — 1er mars 1188), il prit Jérusalem et détruisit l'église qui se trouve dans la région, si bien que les peuples chrétiens accoururent de toutes parts et envoyèrent leurs flottes maudites apportant des renforts aux places rapprochées de Jérusalem. Ils attaquèrent les vaisseaux de Salah Eddin qui tenaient la mer, mais la flotte d'Alexandrie était alors trop faible pour leur tenir tête, c'est pourquoi Salah Eddin lança un appel à El-Mançour en l'an 585 (19 février 1189 — 7 février 1190), lui demandant d'envoyer des vaisseaux pour secourir les places de Saint-Jean d'Acre, de Sour et de Tripoli de Syrie. Il lui dépêcha Aboul-Haret Abderrahman ben Monqid de la famille des Beni Monqid, rois de Chîzar, place forte de Syrie que Salah Eddin leur avait enlevée mais dont il leur avait laissé le commandement. C'est ce personnage qu'il envoya à El-Mançour demander des secours pour faire la guerre aux Chrétiens, sur mer, combattre les renforts qu'ils amenaient en Syrie et

(1) Il s'agit du fameux Saladin, premier sultan ayoubite d'Égypte et de Syrie.

10

défendre les places fortes que nous avons citées. Il lui remit u présent se composant de deux exemplaires du Coran d'origir connue, cent dirhems de baume de Judée, vingt livres de bo d'aloës, six cents mitqals de musc et d'ambre, cinquante ar arabes munis de leurs cordes, vingt lames de sabre indiennes des selles richement ornées. Il arriva au Maghreb alors qu'E Mançour était en Espagne et attendit à Fès son retour. Il l fit part de l'objet de sa mission et lui remit le présent dont était chargé. La missive de Salah Eddin avait été rédigée pa l'habile écrivain Abderrahim El-Bissany connu sous le nom d El-Qadi El-Fadhel. Elle portait comme suscription « de Sala Eddin à l'Émir El-Mouslimin » et débutait ainsi : « L'humble se viteur du Très-Haut, Yousef ben Eyyoub... Ensuite, Louang à Dieu qui a mis à la tête du peuple orthodoxe ceux qui render le monde prospère, — et qui enrichit ceux de ces habitants q implorent ses bienfaits, et récompense ceux qui par sa grâc s'acquittent des obligations et des œuvres surérogatoires de l religion. Il orne le ciel de l'Islam d'une postérité brillante comm les étoiles et qui se succède sans interruption... (1). »

(Page 175 du texte).

C'est une longue lettre. Lorsque El-Mançour en eut pris co naissance et qu'il eut constaté qu'on avait évité de lui donn le titre d'*Emir el-Moumenîn*, il en fut mécontent. Mais il cach son dépit, traita l'ambassadeur avec bienveillance et générosit puis le renvoya à son souverain sans lui accorder ce qu'il dema dait.

On dit cependant que plus tard le monarque almohade l

(1) Cette lettre se trouve en entier dans « Recueil des historiens des Cr sades — Historiens Orientaux, tome IV, (Paris 1898), *Kitab er Raudate* texte et traduction de Barbier de Meynard, p. 497, avec quelques variant au début.

envoya 180 navires qui empêchèrent les Chrétiens d'aborder en Syrie, mais Dieu sait mieux ce qui en est.

Ibn Khaldoun en infère qu'à cette époque les rois du Maghreb avaient une marine affectée à la guerre sainte, tandis que les gouvernements de l'Égypte et de la Syrie avaient négligé leurs flottes.

Le même Ibn Monqid a fait l'éloge d'El-Mançour dans un poème où il dit :

« Je vais chanter une mer houleuse que j'ai traversée

Pour atteindre une mer de générosité sans bords.

Une mine de piété, la sainte maison de la réunion.

Pour aller vers celui qui fut un guide des premiers hommes, vers vous, ô émir El-Moumenin, vers votre porte où les ambassades attendent pleines d'espoir.

J'ai traversé mers et continents, allant à vous, persuadé que votre maison si peuplée assurait le succès,

Et en me dirigeant vers votre personne sublime je l'ai obtenu.

Le moindre de vos dons, c'est la considération et les faveurs.

Vous élevez toujours plus haut la générosité.

Vers vous se tournent les espoirs et vous ne souhaitez rien. »

Ce poème était composé de quarante vers et pour chaque vers il lui donna mille (1) disant : « Nous vous donnons en considération de votre mérite et du rang de votre famille », ce qui voulait dire : non en considération de Salah Eddin.

Après son retour d'Espagne, El-Mançour en ayant terminé avec l'ambassade d'Ibn Monqid, porta son attention sur les renseignements qui lui parvenaient, annonçant l'apparition d'Ibn Ghanïa en Ifriqiya. Ces renseignements étaient tels que le Chaban de cette même année (21 septembre 1189) il quitta Fès pour l'Ifriqiya et fit son entrée à Tunis le 1er Qada (12 décembre 1189). Il trouva le pays dans le calme. Ibn Ghanïa

(1) Sans autre précision dans le texte ; sans doute faut-il lire « mille dinars ».

s'étant éloigné dans le Sahara dès qu'il avait su son arrivée.

Mais en 586 (8 février 1190 — 28 janvier 1191), les Chrétiens ayant appris qu'El-Mançour appelé par les événements de l'Ifriqiya s'était éloigné, en profitèrent pour s'emparer de Silves, de Béja et d'Evora dans l'Ouest de la Péninsule Ibérique. El-Mançour en fut affecté et écrivit des lettres de reproches aux généraux d'Espagne, leur ordonnant d'entrer en campagne sur les terres chrétiennes et leur annonçant sa prochaine arrivée. Les commandants de troupes se réunirent autour de Mohammed ben Yousef, gouverneur de Cordoue qui partit à la tête d'une importante armée composée d'Almohades, d'Arabes et d'Andalous et alla faire le siège de Silves. Après un blocus sévère, il s'en empara ainsi que de Qçar Abou Danis, de Beja et d'Evora et rentra à Cordoue ramenant quinze mille captifs (1) et trois mille prisonniers (2) qui marchaient enchaînés, à raison de cinquante chrétiens par chaîne.

Ceci se passait en Chaoual 587 (22 octobre — 19 novembre 1191) et dans le courant du même mois, revenant d'Ifriqiya il s'arrêta à Tlemcen et y demeura jusqu'à la fin de l'année. En Moharrem de l'année 588 (18 janvier — 16 février 1192), El Mançour partit pour Fès, mais comme il était indisposé, il voyagea en litière (aguerouaou en berbère) et c'est pourquoi cette année 588 a été appelée « sanat aguerouaou » (l'année de la litière). Il demeura malade à Fès pendant sept mois, puis, ayant recouvré la santé, il se rendit à Marrakech où il resta jusqu'en 591 (16 décembre 1194 — 5 décembre 1195) : il passa alors en Espagne pour combattre les chrétiens, comme nous le rapporterons, s'il plaît à Dieu.

(1) Le texte porte *saby* qui désigne plutôt les non-combattants (hommes femmes, enfants, vieillards, emmenés en captivité.

(2) Le texte emploie le mot *Astr* qui semble plutôt s'appliquer aux combattants.

La Grande Victoire d'Alarcos en Espagne.

(D'après Ibn Khallikan) le roi Alphonse de Tolède redoutant Yaqoub El-Mansour — Dieu lui fasse miséricorde — avait conclu avec lui une trêve de cinq ans. Alors que ce terme allait être atteint, un groupe de Chrétiens à la tête d'une nombreuse armée fit une incursion sur les terres musulmanes et en ramena du butin et des prisonniers après y avoir commis de graves déprédations. La nouvelle en fut communiquée à Yaqoub El-Mançour qui se trouvait à Marrakech.

Il se prépara aussitôt à la guerre et dans cette vue, organisa une nombreuse armée composée de tribus almohades et arabes et traversa le détroit en 591 (16 décembre 1194 à 4 décembre 1195). Les Chrétiens apprenant son arrivée, réunirent des troupes venant de tous les points de leur territoire et partirent à sa rencontre. Ibn Khallikan ajoute : « J'ai vu à Damas un volume de la main du maître Tadj Eddin Abdallah ben Hamaouïa Esserkhassy qui avait fait un voyage à Marrakech et, y étant resté un certain temps, avait écrit quelques chapitres sur la dynastie *(page 176 du texte)* alors régnante ». J'en vais extraire une partie relative à cette bataille et dont la place ici est tout indiquée. L'auteur dit : « Lorsque la trêve entre l'Emir El-Moumenin Yaqoub El-Mançour et Alphonse le Chrétien maître de l'Espagne occidentale, dont la capitale était alors Tolède, arriva à son terme, c'est-à-dire à la fin de l'année 590, Yaqoub El-Mançour qui se trouvait alors à Marrakech, prit ses dispositions pour reprendre la guerre en Espagne contre les Chrétiens. A cet effet il écrivit aux gouverneurs des provinces extrêmes de l'empire et aux commandants des troupes, leur prescrivant de se réunir dans la banlieue de Salé où il se rendait lui-même. Or il tomba gravement malade au point que ses médecins désespérèrent de son retour à la santé ; la question de la concentration des troupes

resta en suspens et, quant à Yaqoub El-Mançour, il fut tran: porté toujours malade à Marrakech. Cette situation alluma l convoitise des populations arabes et autres du voisinage qui s mirent à rançonner le pays et à le parcourir dans tous les sen: De son côté Alphonse fit de même, sur les terres musulmane contiguës à son royaume. Dans le même temps les circonstance amenèrent la dislocation des troupes réunies par Yaqoub E Mançour ; elles se dispersèrent vers l'Est et vers l'Ouest, reche chant les moyens d'organiser la défense et de rétablir l'ordr Mais la hardiesse du roi Alphonse ne fit que s'accroître et envoya un messager à l'Emir El-Moumenin Yaqoub El-Mançou porteur de menaces et de provocations et réclamant la remis de places fortes contiguës à son territoire. Il lui adressa, d'autr part, une missive rédigée par un vizir qu'il avait et qui étai un musulman pauvre du nom d'Ibn El-Fakhkhâr, conçue e ces termes : « En ton nom ô créateur du Ciel et de la terre, qu Dieu répande ses grâces sur le Messie souffle et verbe de Dieu prophète éloquent.

« Quiconque est doué de discernement et sain d'esprit, sai que vous êtes le chef de la religion musulmane, comme je sui le chef de la religion chrétienne. Vous savez à quel point les chef qui commandent en Espagne sont aujourd'hui désunis, désinté ressés de l'administration de leurs sujets, adonnés à l'oisiveté Moi je les dominerai par la force, je viderai leurs demeures réduirai leurs enfants en esclavage et j'infligerai aux hommes l peine du talion. Et vous, vous seriez sans excuse si le sort vou le permettant vous manquiez à leur porter secours.

« Vous prétendez que Dieu vous a ordonné de combattre u contre dix ; or aujourd'hui Dieu a allégé vos obligations, il con naît votre faiblesse si bien que c'est nous qui, maintenant, com battons un contre dix. Et vous êtes dans l'impossibilité d'oppo ser la moindre résistance ni de nous faire obstacle.

« Il m'est revenu que vous avez concentré vos troupes et qu

vous vous préparez à la guerre, mais que vous temporisez d'une année à l'autre, avançant d'un pas, puis reculant d'un autre et j'ignore si c'est la lâcheté qui en est cause ou la faillite des promesses de votre Dieu.

« Il m'est revenu aussi que vous ne trouvez pas les moyens de traverser le détroit à cause d'un obstacle que vous êtes dans l'impossibilité de surmonter. Moi je vais vous dire ce qui vous donnera le repos ! Je vous conseille d'observer les engagements pris et de fournir des gages en grand nombre ; de m'envoyer un groupe de vos serviteurs avec des galères, des chébecs et des bateaux pontés et je traverserai la mer avec mon armée, j'irai vous combattre sur le terrain qui vous conviendra le mieux ; si vous avez le dessus ce sera une aubaine magnifique et un gain splendide que vous récolterez ; si c'est moi qui l'emporte, j'aurai gagné la haute main sur vous et j'aurai droit à gouverner les peuples des deux religions et les deux continents. C'est Dieu le Très Haut qui donne le succès ; c'est lui qui réalise nos espoirs, il n'y a d'autre maître que Lui, d'autre bien que le sien. »

Quand l'Émir El-Moumenin Yaqoub El-Mançour eut pris connaissance de cette lettre, il la mit en pièces puis écrivit au dos d'un fragment — la facilité de réplique d'El-Mançour était passée en proverbe comme nous le dirons dans les renseignements biographiques complémentaires — : « Nous marcherons contre eux avec des troupes telles qu'ils n'en auront jamais vu de pareilles et nous les chasserons avilis et ils seront abaissés. » Puis il ajouta : « La réponse c'est ce que vous verrez et non ce que vous entendrez. » Il est le premier qui ait employé cette expression qui est devenue un proverbe et il dit ce vers :

« Je n'écrirai qu'avec des sabres et des lances,
Et mon message sera toute une armée (1). »

(1) C'est à dire avec ses cinq parties : avant-garde, arrière garde, centre, aile droite et aile gauche.

Il donna ensuite des instructions pour convoquer les guerrie et réunir les troupes ; des camps furent installés près de la vi le jour même ; puis l'armée étant constituée il partit se dirigea vers la région maritime appelée Zoqaq Sebta (1) prêt à passer Espagne.

(D'après Ibn Abou Zara) l'Émir El-Moumenin Yaqoub E Mançour partit de Marrakech le jeudi dix-huit de Djoumad premier 591 (30 avril 1195) et marchant sans arrêt, précipita les étapes, sans tenir compte des traînards de la cavalerie, ni l'infanterie, les troupes se succédant à sa suite, il traversa pays jusqu'à Qçar el-Medjaz (2). Sans désemparer il fit emba quer les groupes au fur et à mesure de leur arrivée ; à pei en avait-il fini avec l'un d'eux qu'il s'occupait du suivant. embarqua de la sorte, en premier lieu, les tribus arabes, puis, l Zenata, les Masmouda, les Ghomara, puis les volontaires d tribus du Maghreb, puis les Ghozz et les archers ; puis les Alm hades et enfin les nègres. Et quand tous eurent pris la mer, s'embarqua à son tour avec une suite imposante composée d cheikhs almohades, des plus vaillants guerriers, entouré d savants du Maghreb et de ses hommes les plus vertueux et s'in talla à El-Djazirat El-Khadra (3), après la prière du vendre *(page 177 du texte)*, le 20 Rejeb de la même année (30 ju 1195). Il n'y demeura qu'un seul jour et marcha à l'ennem avant que l'ardeur des champions de la foi ne se refroidît et q leur résolution ne s'amollît, il ne s'arrêta qu'à deux étapes d'E Arak (4) dont l'ennemi occupait les environs et y campa le jeu trois Chaban (13 juillet 1195). Il réunit ses gens le jour même, le parla, les sermonna, puis il se renseigna en particulier auprès d

(1) Détroit de Ceuta ou détroit de Gibraltar.

(2) Autre nom d'El Qçar Esseghir.

(3) Nom arabe qui veut dire l'île verte, dont les Espagnols ont fait Al sîras.

(4) Alarcos.

Musulmans d'Espagne leur disant : « Tous ceux que je pourrais consulter, encore qu'ils soient parmi les plus vaillants et les mieux instruits des choses de la guerre, ne savent pas ce que vous savez de la manière de combattre les Chrétiens, en raison de l'expérience que vous avez les uns des autres. » Ils lui désignèrent, comme étant de bon conseil, le Caïd Abou Abdallah ben Cenadid, à qui El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — accorda toute sa confiance.

Ibn El-Khatib rapporte dans son ouvrage intitulé Raqm El-Holal que l'Émir El-Moumenin El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — passa ses troupes en revue, puis qu'il fit des offrandes pour le succès de la bataille, qu'il fit mettre les prisonniers en liberté, distribua des dons et des aumônes et alla camper à Alarcos : les troupes ennemies étaient déjà campées près de là et occupaient un grand espace. Voulant se mettre en règle avec les Musulmans, il leur dit : « O hommes, pardonnez-moi les fautes que j'ai pu commettre ». A ces mots les gens émus aux larmes répondirent : « C'est à nous à demander votre agrément et votre pardon. » En présence du Khalife, des prédicateurs haranguèrent la foule rappelant à chacun ses devoirs et l'exhortant à les remplir ; la satisfaction était générale et les cœurs joyeux.

Le lendemain, El-Mançour fit appeler les troupes aux armes et commanda la marche en avant ; l'armée se rangea en bataille dans l'obscurité de la fin de la nuit.

Ibn Abou Zara dit qu'El-Mançour passa cette nuit à prier avec ferveur, que le sommeil l'ayant gagné, à un moment donné, il vit en songe un ange descendre du ciel sous la forme humaine, ayant en main un étendard vert, lui annoncer la victoire et lui réciter des vers à ce sujet qui restèrent depuis lors gravés dans sa mémoire. A son réveil il rapporta sa vision de la nuit devant les troupes, ce qui ajouta à leur confiance et à leur assurance.

Le samedi 5 Chaban (15 juillet 1195) El-Mançour étant dans sa tente rouge spécialement réservée à la guerre sainte, fit

mander son grand vizir le Cheikh Abou Yahya ben Abou Haf et lui ayant confié son drapeau, le fit marcher devant lui. Aussitô les étendards claquèrent au vent au-dessus de la tête du Khalife les tambours battirent devant lui et tandis qu'il avait dans so entourage le Caïd Ibn Çanadid chef des troupes d'Espagne, i confiait à Djermoun ben Riah le commandement des tribu arabes, à Mendil ben Abderrahman El-Meghraoui, celui des tri bus Meghraoua, à Mahiou ben Abou Bekr ben Hamama El-Merini ancêtre des rois mérinides, le commandement des tribus Ben Merin, à Djaber ben Yousef El-Abdelouadi, celui des tribu Beni Abdelouad, à Abbas ben Atia Toudjini celui des Beni Toud jin, à Telaguin ben Ali, celui des Heskoura et autres tribus de Masmouda, à Mohammed ben Meneghfad le commandemen des Ghomara et au savant Salah Abou Khazer Yekhlef ben Kha zer El-Aourabi, celui des volontaires. D'après Ibn Khaldoun les volontaires avaient pour chef, à cette journée, le Cheik Abou Mohammed Abdelouahad ben Abou Hafç, l'armée tou entière étant sous le commandement du Cheikh Abou Yahy ben Abou Hafç. Quant à El-Mançour — Dieu lui fasse miséri corde, — restant avec les troupes almohades et les nègres, i donna l'ordre de départ au Cheikh Abou Yahya à qui il prescri vit de marcher en avant dans la direction de l'ennemi.

El-Mançour avait approuvé un avis d'Ibn Çanadid, d'aprè lequel il resterait, lui, à l'arrière avec les Almohades, les nègre et les serviteurs, à une distance les laissant hors de vue de l'enne mi ; puis, il ferait partir en avant le Cheikh Abou Yahya ave des étendards et des tambours lui donnant l'apparence du cor tège royal et il attaquerait l'ennemi dans ces conditions. Si le Musulmans étaient victorieux leurs vœux se trouveraient exaucés dans le cas contraire El Mançour, se portant à leur aide, le com bat reprendrait avec l'ennemi, alors qu'il aurait déjà dépens son ardeur et épuisé ses forces.

Le Cheikh Abou Yahya se mit en route d'après ce programme

Ibn Çanadid marchant à l'avant-garde du cortège royal avec la cavalerie andalouse et ses soutiens. De sorte que quand Abou Yahya quitta le matin son lieu de campement, El-Mançour vint s'y installer le soir même, jusqu'au moment où Abou Yahya découvrit l'armée chrétienne qui était près de la forteresse d'*Alarc* — qu'on appelle aussi *Alarco* — où elle avait installé son camp sur une colline élevée, caillouteuse et rocheuse, dont elle garnissait les parties planes et les pentes. Abou Yahya campa en plaine dans la matinée du mercredi 9 Chaban 591 (19 juillet 1195) ; Ibn Khallikân donne la date du jeudi, ajoutant qu'El-Mançour imitait en cela son père et son aïeul qui prenaient la plupart du temps l'ordre de bataille le jeudi et avaient l'habitude d'entrer en campagne dans le mois de Safar. Le Cheikh Abou Yahya rangea ses troupes pour le combat et confia les étendards aux commandants des différentes tribus dont chacune reçut son emplacement ; les soldats andalous étaient à l'aile droite, les Zenata, les Masmouda, les Arabes et le reste des tribus du Maghreb étaient à l'aile gauche, quant aux volontaires *(Page 178 du texte)*, aux Ghozz et aux archers ils formaient l'avant-garde et lui-même se tenait au centre avec la tribu des Hintata. Quand les troupes eurent pris leurs emplacements de combat. Djermoun ben Riah parcourut les rangs des Musulmans les exhortant à montrer du courage et de la résignation.

Sur ces entrefaites, une troupe importante de cavalerie comptant environ dix mille hommes bardés de fer, se détacha de l'armée ennemie. Cette troupe était l'élite des Chrétiens ; Alphonse — Dieu le maudisse — l'avait choisie, leurs prêtres avaient dit pour ces soldats les prières de la victoire et les avaient aspergés d'eau bénite ; et tous avaient juré sur la croix d'exterminer les Musulmans ou de mourir. Au moment où cette troupe se portait en avant, le héraut du Cheikh Abou Yahya s'écria : « O Musulmans restez solidement à vos rangs, servez Dieu le Très-Haut de toute la sincérité de votre cœur et invoquez-le en esprit. » Puis ce fut

Amer Ezzaïm, un des Émirs arabes, qui se détacha à son to
pour exhorter les guerriers au courage et à la résignation.

La cavalerie ennemie se porta en avant jusqu'à faire toucl
le poitrail de ses chevaux par les lances des Musulmans ou pr
que ; puis elle recula un peu pour revenir à la charge, comme
première fois. Elle poussa une troisième charge, pénétrant da
les rangs des Musulmans et quelques cavaliers d'entre eux pa
vinrent jusqu'au Cheikh Abou Yahya qu'ils prenaient pour E
Mançour. Il tomba en martyr — Dieu lui fasse miséricorde
après s'être vaillamment comporté. Avec lui moururent en ma
tyrs des Musulmans des Hintata, du corps des volontaires
autres. De ce jour, les enfants du Cheikh Abou Yahya reçure
le nom de « fils du martyr » qu'ils conservèrent par la suit
Cependant l'atmosphère était obscurcie par la poussière, l
combattants mêlaient leurs rangs, chacun affrontant son adve
saire ; les volontaires et les Arabes entouraient la troupe de cav
lerie qui avait mené la charge jusqu'auprès du Cheikh Ab
Yahya, tandis que les Zenata, les Masmouda et les Ghoma
partaient vers le sommet de la colline où se tenait Alphonse
son armée qui comptait, a-t-on dit, plus de 300.000 homme
tant en infanterie qu'en cavalerie. Les Musulmans pénétrère
dans ces terrains difficiles et arrivèrent dans les rangs de l'enne
qu'ils combattirent avec ardeur. Mais la lutte fut particuliè
ment chaude entre la troupe chrétienne qui avait attaqué
premier lieu et sur qui s'étaient abattus les Arabes, les volonta
res et les Hintata ; elle fut entièrement décimée et sa perte enle
la force principale au roi Alphonse, attendu que c'est sur el
qu'il comptait avant tout.

Des cavaliers arabes allèrent en toute hâte informer l'Émir E
Moumenin El-Mançour que le Très-Haut avait mis l'armée enn
mie en déroute, que sa défaite était imminente.

Alors El-Mançour fit déployer les étendards et battre les ta
bours ; et les voix des Musulmans s'élevèrent proclamant

gloire de Dieu ; et les combattants s'élancèrent contre l'ennemi tandis que le khalife se dirigeait vers le champ de bataille. Alphonse le maudit, ne se doutait de rien, mais lorsqu'il vit apparaître les étendards de tous côtés, qu'il entendit les roulements de tambour, les sons de trompe et les voix des Musulmans qui glorifiaient Dieu, il sentit la terre trembler sous lui et demanda ce qui arrivait. On lui répondit : « C'est El-Mançour qui s'avance avec son armée ; jusqu'à cette heure-ci de la journée, il ne vous a opposé encore que ses éclaireurs et son avant-garde. » Son cœur, à cette nouvelle se remplit d'épouvante et ses troupes désemparées firent volte-face ; les plus heureux furent ceux qui trouvèrent dans leurs chevaux un reste de vigueur. Les Musulmans les poursuivirent, tuant et faisant des prisonniers ; quelques-uns d'entre eux entourèrent la forteresse d'Alarcos, croyant que le roi Alphonse s'y était retranché ; or l'ennemi de Dieu y était entré par une porte et en était sorti par une autre, du côté opposé. Les Musulmans se précipitèrent dans la forteresse qu'ils enlevèrent de vive force, brûlèrent les portes et s'emparèrent de ce qui s'y trouvait, ainsi que dans le camp de l'ennemi, en fait de richesses et d'armes de toutes sortes, en quantités incalculables.

(D'après Ibn Khaldoun). Les rois chrétiens qui combattirent El-Mançour dans cette journée étaient trois ; le fils d'Alphonse, Ibn er-Rend et El-Beiboudj (1). Leurs troupes se réfugièrent dans la forteresse d'Alarcos, au nombre de 5.000 hommes d'élite qu'El-Mançour fit prisonniers et qui furent échangés contre pareil nombre de Musulmans.

D'après le Qirtas, les prisonniers faits à Alarcos furent au nombre de vingt-quatre mille qu'El-Mançour rendit à la liberté au

(1) IBN KHALDOUN, *Hist. des Berbères*, traduction de SLANE, II, 213, nomme ces trois rois : Ibn-Adfounch, Ibn-er-Renk (le fils d'Henriquez) et El-Bebbouj Cf. E. FAGNAN, traduction de l'*Hist. des Almohades d'Abd el-Wahid el-Merrakochi*, p. 279.

grand mécontentement des Almohades et de tous les Musulmai qui considérèrent cet acte d'El-Mançour comme une faute poı un souverain.

(D'après Ibn El-Athir). A la journée d'Alarcos, le sort d armes fut d'abord contraire aux Musulmans, puis tourna en ı véritable désastre pour les Chrétiens qui perdirent plus de 100.0(hommes. Les Musulmans leur enlevèrent un butin considérabl soit 143.000 tentes, 46.000 chevaux et même 80.000 a-t-on di 100.000 mulets et 40.000 ânes. L'auteur du « Nefh Ettib » d que les Infidèles avaient amené ces animaux pour le transpo de leurs bagages attendu qu'ils n'ont pas de chevaux. Il ajou que pour les pierres précieuses et autres richesses, on n'en peı faire le compte ; un prisonnier se vendit un dirhem, un sab: un demi dirhem, un cheval pour cinq dirhems et un âne poı un dirhem. El-Mançour partagea les prises entre les Musulmaı « conformément à la loi », tels sont les termes mêmes du « Nel Ettib ».

Dans le Kamil, Ibn El-Athir dit que Yaqoub El-Mançour - Dieu lui fasse miséricorde — *(page 179 du texte)* fit publier daı son camp que toute prise appartenait à celui qui l'avait fait sauf les armes. On a fait le compte de ce qui lui fut remis en fa d'habillements ; il y en avait plus de 70.000. Cette journée coû la vie à environ 20.000 Musulmans qui moururent martyrs.

El-Mançour se porta ensuite avec son armée sur le territoi des Chrétiens où il s'avança jusqu'à Djebel Soleïman ; pui tournant bride, il revint avec son armée chargée de butin, saı rencontrer aucune troupe chrétienne pour s'opposer à sa march jusqu'à Séville où il s'établit.

Quant au roi Alphonse, après sa défaite, il rentra à Tolèd se rasa les cheveux et la barbe, renversa son crucifix, ne mon plus qu'un âne et jura qu'il ne monterait plus un cheval ni ı mulet, qu'il ne dormirait plus sur un lit, ni n'approcherait uı femme, tant que les Chrétiens ne seraient pas victorieux.

réunit une nombreuse armée et la nouvelle en parvint à El-Mançour qui, aussitôt, convoqua des combattants de bonne volonté dans le Maghreb, à Marrakech et autres lieux. Des volontaires et des mercenaires accoururent à son appel en grand nombre et il partit contre Alphonse. Ils se rencontrèrent en Rabia 1er 592 (3 février — 3 mars 1196) ; les Chrétiens éprouvèrent un désastre et les Musulmans s'emparèrent de tout ce qu'ils avaient en fait de richesses, d'armes, d'animaux, etc. El-Mançour alla ensuite faire le siège de Tolède qu'il attaqua avec énergie, coupant les arbres et lançant des troupes à travers les régions environnantes où un certain nombre de forteresses furent enlevées telles que Qalat Rabbah (Calatrava) Ouadil-Hidjara (Guadalajara), Medjrit (Madrid), Djebel Soleïman, Iqlidj (Ucles) et beaucoup d'autres des environs de Tolède.

Ensuite il quitta Tolède pour Talamanka (Salamanque) qu'il enleva de vive force et d'où il ramena des captifs, femmes et enfants, et un important butin. Il fit abattre les murailles de cette place, y mit le feu et en fit un désert. Puis tournant bride, il partit pour Séville où il n'arriva qu'au commencement du mois de Safar 593 (24 décembre 1196 — 21 janvier 1197). On lui communiqua des écrits du Cadi Aboul-Oualid ben Rochd connu sous le nom d'El-Hafid qui témoignaient de son impiété et de ses principes hétérodoxes ; c'était un des philosophes de l'Islam et peut-être certains de ces écrits étaient-ils de sa main même, car il fut emprisonné, puis remis en liberté et dirigé sur Marrakech où il finit ses jours — Dieu lui fasse miséricorde.

El-Mançour partit ensuite de Séville et porta la guerre sur les terres du fils d'Alphonse. Il s'arrêta sur le territoire de Tolède où il apprit que le seigneur de Barcelone soutenait le fils d'Alphonse avec ses troupes et que leurs armées étaient réunies dans la forteresse de Madrid. Il partit dans leur direction, mais à la nouvelle de son approche, les troupes d'Alphonse se dispersèrent avant d'avoir combattu El-Mançour et rentra à Séville.

Les rois chrétiens se concertèrent alors et firent demander l
paix ; il accepta leurs ouvertures et conclut avec eux une trêv
de cinq années. Et cependant il avait décidé de ne pas s'arrête
de continuer la guerre sainte jusqu'au bout ; mais il avait reç
des nouvelles d'Ali ben Ishaq El-Messoufi connu sous le no
d'Ibn Ghania, rapportant son entrée en Ifriqiya dont il se propc
sait de faire la conquête. Cela modifia ses dispositions premièr
et c'est pourquoi il signa avec les Chrétiens la trêve pour la duré
que nous avons indiquée. En conséquence il confia le gouvern
ment de Séville à Sid Abouzeïd ben El-Khalifa, celui de Badajo
à Sid Abou Rabia ben Sid Abou Hafç et celui des Algarves (1
à Sid Abou Abdallah ; après quoi il passa le détroit et arriva
Marrakech en Chaban 594 (8 juin — 6 juillet 1198).

(D'après le « Nefh-Ettib »). Yaqoub El-Mançour assiégeai
Tolède ; il en avait resserré le blocus et la place était sur le poin
de succomber, lorsque la mère d'Alphonse, ses filles et les prin
cesses de sa famille vinrent le supplier de leur laisser la cit
Ému de compassion, il leur accorda ce qu'elles demandaient e
les renvoya avec honneur, après leur avoir fait de riches présent
en pierres précieuses et autres dons, montrant de la mansuétude
après avoir manifesté de la puissance ; et Dieu le Très-Haut es
le mieux informé de la vérité.

(Curieuse anecdote). Le Cheikh Mouhi Ed-Din Ibn Arabi El
Hatimi — Dieu lui fasse miséricorde — rapporte dans ses « Fou
touhat El-Mekkia » ce qui suit : « J'étais dans la ville de Fès e
l'année 591 (16 décembre 1194 — 5 décembre 1195) alors que le
soldats almohades venaient de traverser le détroit pour aller e
Espagne combattre l'ennemi dont la puissance était devenu
inquiétante pour les Musulmans. J'y rencontrai un saint homm
de Dieu ; il n'en était pas de plus vertueux que lui, et je le comp

(1) *Algharb* nom par lequel les Musulmans désignaient l'ouest de la Pénin
sule et que les Espagnols ont transcrit Algarves.

tais comme l'un de mes amis les plus précieux. Il me demanda : « Qu'augurez-vous de cette armée ; pensez-vous qu'elle aura la victoire au cours de l'année ? » Je lui répondis : « Et vous-même, que savez-vous à ce sujet ? » Il me dit alors ce qui suit : « Dieu le Très-Haut en a fait la promesse à son prophète — qu'il répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut éternel — pour cette même année, dans le Livre qu'il lui a révélé, en ces termes : « Nous vous avons accordé une victoire certaine (1). » La prédiction, continua-t-il, se trouve dans les mots « victoire certaine » en négligeant le dernier alif qui est ajouté seulement pour la pause à la fin du verset ; additionnez la valeur numérique des lettres. » J'en fis le compte et je trouvai que la victoire annoncée était pour l'année 591 (16 décembre 1194 — 5 décembre 1195). Je passai ensuite en Espagne et il se trouva que Dieu avait donné la victoire à l'armée musulmane en lui permettant de s'emparer des forteresses de Calatrava, d'Alarcos, de Gargara, ainsi que des territoires qui en dépendent. J'ai considéré que ces succès correspondaient à la victoire annoncée en me basant sur le calcul suivant *(page 180 du texte)* : « La lettre *fa* vaut 80, le *ta* 400, le *ha* 8, l'*alif* 1, le *mim* 40, le *ba* 2, le *ya* 10, le *noun* 50 ; quant à l'*alif*, il a déjà été compté, et le total de ces chiffres m'a donné 591, qui correspondait alors au nombre des années depuis l'hégire. C'est une preuve manifeste de l'assistance divine réservée à cet homme. »

Monuments édifiés par El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — tant en Maghreb qu'en Espagne.

Au moment de partir pour l'Espagne, en vue d'y faire la guerre sainte, El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — donna des

(1) *Coran* XLVIII, verset 1.

instructions à ses lieutenants pour l'édification de la Casba c Marrakech et leur fit des recommandations afin que soit men(avec soin la construction des palais de cette ville. Parn leurs restes qui se voient encore, il y a la porte dite Ba Aguenaou, qui est la plus haute et la plus imposante de propo: tions. C'est d'après les mêmes instructions que fut construite l grande mosquée qui porte encore son nom et le minaret qui l surmonte, ainsi que le minaret de la mosquée des Koutoı biyin dont la hauteur et les proportions sont célèbres. Ib Saïd (1) dit que la tour de la mosquée des Koutoubiyin a cer dix coudées de hauteur et qu'El-Mançour passant sur le terr toire de Salé, au cours de ce même voyage, fit construire la vil de Rabat (Ribat El-Fath) dont le mur d'enceinte fut terminé ϵ les portes mises en place dans le courant de l'année 593 (24 n(vembre 1196 — 12 novembre 1197). Il fit également construir la grande mosquée dans le quartier de la Talaa de Salé et un Medrasa (collège) au Nord de cette mosquée.

L'auteur du Raoudh el-Mitar (2) dit que l'on employa au travaux de construction de cette mosquée, au transport des pieı res et de la terre, 700 captifs chrétiens enchaînés.

Il fit aussi construire la mosquée dite Djama Hassân avec so minaret remarquable par ses lignes élégantes et ses proportion: mais qui, dit-on ne fut pas terminé.

Après la bataille d'Alarcos, El-Mançour se fixa à Séville e fit terminer la grande mosquée et son minaret semblable au deux dont il vient d'être parlé et formant avec eux une sorte d trépied. On dit même qu'il n'en est pas de plus imposant dan

(1) Abou-el-Hasan 'Ali ben Mousa ben Mohammed Ibn Saïd El-Maghril 605-685 (1208-1286) ou 610-173 (1214 à 1274) auteur du *Moghrib fi houlâ-e Maghrib.*

(2) Œuvre de Abou Abdallah Mohammed Ibn Abd-el-Mon'im el Himiaı ou de Abou Abdellah Mohammed ben Mohammed ben Mohammed el Himia ri : celui-ci est mort en 900 (1494).

le monde musulman tout entier ; on le surmonta d'une tige ornée de boules admirables (1). L'auteur du Qirtas rapporte qu'elles étaient d'une telle dimension que pour faire franchir à celle du milieu la porte du minaret, on dut desceller la plaque de marbre qui en formait le seuil ; la tige qui supportait ces boules pesait quarante *roboa* de fer. Celui qui fabriqua cet ornement et qui le mit en place, au sommet du minaret, était le maître ouvrier Abou Leit Saqally ; on dépensa pour dorer ces boules une somme de cent mille dinars.

Quand la Mosquée de Séville fut terminée et qu'El-Mançour l'eut inaugurée, il fit édifier le Hiçn el-Bordj (forteresse de la tour) sur le fleuve qui arrose la cité.

Nous avons dit, à propos des faits et gestes d'Abdelmoumen, qu'il avait fait abattre les murs de Fès. C'est son petit fils El-Mançour qui les releva en partie et après lui le travail fut poursuivi et terminé par son fils Ennacer.

A son retour d'Espagne El-Mançour trouva les travaux de construction de Marrakech, qu'il avait ordonnés, entièrement terminés et parfaitement exécutés, comme la citadelle, les châteaux-forts, la mosquée et les tours. Il avait consacré à ces monuments le cinquième des prises faites sur l'ennemi. Mais il fut très mécontent des personnes chargées de la direction des travaux et des artisans qui les avaient exécutés, en apprenant qu'ils avaient détourné des fonds destinés à cet objet et qu'ils avaient ouvert sept portes dans la mosquée, ce qui correspond au nombre des portes de l'enfer. Cependant El-Mançour après avoir visité cet édifice et manifesté sa satisfaction, demanda combien il avait de portes. On lui répondit qu'il y en avait sept et que la huitième était réservée à l'Émir El-Moumenin. Sa visite terminée El-Mançour déclara : « Ce qui est beau n'est pas trop cher. »

(1) Ornement composé de boules de métal superposées sur une tige, que les Musulmans placent au sommet de leurs édifices religieux.

Il adopta dans cette mosquée, pour y prier, un oratoire pa ticulier formé par une cloison mobile qui se dressait dès qu'E Mançour et ses ministres se trouvaient réunis pour la prière (qui s'abaissait dès qu'ils le quittaient.

Le Chérif El-Gharnati commentateur de la Hazimiya œuvı de l'habile écrivain Aboul-Hasan Abdelmalek ben Ayach, l'u des secrétaires d'El-Mançour, rapporte que le célèbre poèt Abou Bekr Yahya ben Modjir faisait chaque année une visit au Khalife El-Mançour ; or il vint précisément le visiter aloı que venait d'être terminée l'oratoire particulier qu'il avait fa construire dans sa mosquée de Marrakech et qui communiqua avec son palais. La cloison en était machinée de telle sorte qu'ell s'élevait quand il sortait de son palais et qu'elle descendait lorsqu' y rentrait. Les poètes et littérateurs, alors admis à franchir s porte, avaient écrit des vers à ce sujet ; mais aucun d'eux n'avai encore fait autre chose que le complimenter et lui adresser de remerciements pour avoir restauré les monuments du culte aucun d'eux n'avait encore entrepris de décrire les particular tés de l'oratoire, lorsqu'arriva Abou Bekr ben Modjir qui con posa son poème débutant par ce vers :

« Vous m'avez enseigné à jeter le bâton de voyage sur une terr qui n'est pas un lieu de séjour éternel. »

Il poursuivit son poème et arrivé à la description de la clo son il s'exprima ainsi :

« Parfois elle entoure ceux qui s'y trouvent ; elle est aloı pareille à un mur d'enceinte *(page 181 du texte)*.

« Parfois elle est cachée ; elle est alors comme un secret.

« Il semble qu'elle connaisse le sort des humains et se condui envers eux suivant les circonstances.

« Quand elle prévoit la prochaine visite de l'Imam avec so cortège, elle se dresse vers ces visiteurs ; s'il arrive, elle se pré sente ; lui parti, elle se cache, après avoir été le halo qui enve loppe les astres. »

El-Mançour fut ému de ces vers et de leur ingéniosité.

Dans son ouvrage intitulé Nefh Ettib, Aboul-Abbas El-Maqqari dit : « Le mécanisme qui commandait les mouvements de cette cloison ne fonctionne plus aujourd'hui, mais ses restes sont encore visibles, comme j'ai pu le constater en l'année 1010 (2 juillet 1601 — 20 juin 1602). Dieu est l'héritier de la terre et de ses habitants (1).

Dans un de ses poèmes, Ibn Modjir faisant l'éloge des chevaux d'El-Mançour dit :

« Il a réuni des chevaux de race pareils à des buveurs étourdis qui veulent de la musique et du bruit,
pareils à des fiancées — les balzanes tenant lieu de bijoux — qui ne désirent ni anneaux ni bracelets.

L'un a la blancheur éclatante d'un feuillet de papier et, même nu, semble être enveloppé d'un manteau.

L'autre est pie ; à moitié vêtu par la nuit, il a été assailli par la clarté du matin et en a achevé sa robe.

Celui-ci est fauve : sa peau se teinte du crépuscule ;

Lorsque le souverain le conduit, il étale sa queue et sa crinière ;

Celui-là un est alezan aux reflets vermeils comme un vin sans mélange.

Puis un autre, isabelle dont la robe est sans tache.

Et un blanc d'argent, pommelé, portant des traits d'une écriture indéchiffrable ;

Comme ceux qu'une abeille zigzagante tracerait sur le feuillet d'un scribe.

Il se fouette de sa queue, mais sans violence ;

Tous ils font passer sur les ennemis un vent d'orage qui souffle en tempête sur la terre des Infidèles et en arrache les plantes.

(1) Allusion au passage du Coran (xix, 41) où Dieu dit : « C'est Nous qui hériterons de la terre et de ceux qui l'habitent. »

On voit leurs yeux lançant des éclairs dans la mêlée et ru selant de larmes comme ceux des gazelles défilant en trou dans le désert ;

Dans le désert qui a connu chacun d'eux jeune poulain, le pı nant pour un faon ;

On l'app le généreux (1) parce que si son cavalier lui deman une course apide, il la lui fournit en double. »

Parmi les panégyriques d'El-Mançour — Dieu lui fasse mis ricorde — il faut citer les vers d'un poète son contemporain, propos de la paix demandée par Alphonse et accordée par E Mançour :

« Il est naturel qu'on vienne à lui et qu'il soit supplié,
Que des pays éloignés on le visite plein d'espoir,
Celui qui va entouré de vénération et couronné de gloire ;
Les salles de conseil des rois sont pleines de son nom,
Le vent qui souffle en est parfumé. »

Le savant lettré Abou Ishaq Ibrahim Ben Yaqoub El-Kanen poète de race noire qui avait été reçu en audience prononça vers de circonstance :

« Il a abaissé devant moi le rideau qui le cachait ;
Cependant mes yeux, par appréhension, le voient à trave un voile.
Par faveur il m'a appelé auprès de lui, mais la crainte, — tand que je m'approchais — m'entraînait loin de lui. »

Kanem est le nom d'une nation du Soudan proche paren des Takrour ; mais aucun de ces noms ne désigne un ancêtre so paternel, soit maternel ; Kanem est le nom d'une ville dans région de Ghana que cette nation s'est attribué ; il en est de mên pour Takrour, c'est le nom d'une région, nom qui a servi à dés gner ceux qui l'habitent. Dieu est le mieux informé.

(1) Ou *Djouad* qui est un des noms du cheval de race.

Renseignements complémentaires sur les actes d'El-Mançour.

(D'après Ibn Abi Zara) El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — était d'esprit avisé et de caractère ferme ; il était pieux et avait le sens politique développé. Il fut le premier parmi les Sultans almohades à écrire de sa main la formule « Louange à Dieu seul » formule qui dès lors passa dans l'usage. Nous avons dit plus haut que cette innovation remontait au règne de son père. — Mais Dieu est le mieux informé de la vérité.

El-Mançour est le prince le plus remarquable de la dynastie des Almohades par la puissance qu'il a su donner au gouvernement et le prestige dont il l'a entouré ; son règne fut une ère de sécurité, de confiance, d'abondance, de richesse et de joie. Par la grâce de Dieu qui est puissant et grand, la paix régnait de son temps en Ifriqiya, au Maghreb et en Espagne, de telle manière qu'une femme aurait pu, seule, faire le trajet du pays de Noul jusqu'à Barqa, sans avoir à souffrir un dommage ou une vexation. Il fortifia les villes frontières et mit le pays en état de défense, il fit édifier des mosquées et des écoles tant en Ifriqiya qu'au Maghreb et en Espagne, et dans les provinces, des hôpitaux dotés de subventions pour les malades et les aliénés. Il attribua aux juristes et aux étudiants des traitements en rapport avec le rang de chacun, fit bâtir des tours, construire des ponts et creuser des puits dans les campagnes, aux endroits où il avait ménagé des gîtes d'étape depuis le Sous *(Page 182 du texte)* extrême jusqu'à Souiqat Ibn Maçkouk (1). Son règne fut une ère de bonheur et de gloire pour l'Islamisme et ses sectateurs.

(D'après Ibn Khallikan) Yaqoub El-Mançour — Dieu lui fasse

(1) Peut-être s'agit-il de *Souiqat Ibn Makloud* que Yâqoût décrit ainsi : « Petite localité sur les confins de l'Ifriqiya et de Barqa. »

miséricorde — était de teint très brun, de taille au-dessus de moyenne ; il n'était pas beau de visage, il avait la bouche gran et les yeux larges et noirs, la peau excessivement foncée, membres charnus et la voix forte. Éloquent dans ses discou il était l'homme le plus sincère dans ses paroles, le plus agréal dans ses entretiens et le plus perspicace dans ses jugements. acquit une grande expérience des affaires, car, en qualité ministre de son père, il avait fait une étude approfondie des pı jets et des travaux des gouverneurs, fonctionnaires et autı administrateurs et s'était, de la sorte, initié aux détails de tout les questions.

A la mort de son père, les Cheikhs des Almohades furent un nimes à le porter au pouvoir où il se comporta parfaitemer portant haut l'étendard de la guerre sainte, faisant régner l'équit rendant la justice au peuple selon les préceptes mêmes de la l ne perdant pas de vue les intérêts de la religion et du culte. contraignit au respect des limites tracées par la Loi sa famil elle-même et ses plus proches parents, comme le reste de ses sujet sans exception ; de telle sorte que son époque fut remarquab par la dignité des mœurs publiques et les conquêtes réalisée

Dès les premiers jours de son règne, il prescrivit de prononc au cours de la prière, la formule de la *Besmala* (1) en tête de *fatiha* (2) et envoya à ce sujet des instructions à tous les Musı mans de son empire ; les uns s'y soumirent, les autres s'y refus rent.

C'était un monarque généreux, équitable, fidèle observate de la sainte loi, recommandant ce qu'elle permet, réprima ce qu'elle défend, sans aucune partialité. Il dirigeait publiqu ment les cinq prières canoniques, portait des vêtements de lai et protégeait les femmes et les faibles dont il défendait les droi

(1) Formule composée des mots « Bismillah » (Au nom de Dieu).

(2) C'est le premier chapitre du Coran.

Ibn Khallikan dit : « J'ai entendu raconter à son sujet une anecdote que je tiens à rapporter ici : Le Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad fils du Cheikh Abou Hafç, avait épousé la sœur de Yaqoub El-Mançour et, après quelque temps de mariage un dissentiment s'étant élevé entre les deux époux la princesse se réfugia auprès de son frère le Sultan. Le Cheikh Abdelouahad l'ayant fait inviter à rejoindre le domicile conjugal, sans obtenir son assentiment, il s'en plaignit au Cadi de Marrakech qui était Abou Abdallah Mohammed ben Ali ben Merouan. Ce Cadi se rendit auprès du Sultan et lui dit : « Le Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad réclame son épouse. » El-Mançour ne lui répondit pas.

A quelques jours de là, Abou Mohammed rencontra ce même Cadi au palais d'El-Mançour à Marrakech et lui dit : « Vous êtes le Cadi des Musulmans, j'ai réclamé mon épouse et elle ne m'a pas été rendue. » Le Cadi se rendit auprès d'El-Mançour et lui dit : « O Émir des Croyants, le Cheikh Abdelouahad a réclamé son épouse une première fois et il la réclame de nouveau. » El-Mançour garda encore le silence.

Après un certain temps, Abdelouahad aborda le Cadi dans le même palais et lui dit : « O Cadi des Musulmans, je vous ai sollicité deux fois et celle-ci c'est la troisième, je réclame mon épouse et on me refuse satisfaction. »

Le Cadi s'en fut auprès du Sultan El-Mançour et lui dit : « O Mon Maître, le Cheikh Abdelouahad a renouvelé sa demande pour obtenir que son épouse retournât auprès de lui ; ou bien il obtiendra satisfaction, ou bien vous me retirerez les fonctions de Cadi. » El-Mançour garda le silence. D'autres racontent qu'il lui répondit : « O Abou Abdallah, c'est là un témoignage de remarquable conscience. » Puis, appelant un serviteur, il lui donna secrètement l'ordre de ramener son épouse à Abdelhouahad, ce qui fut exécuté le jour même.

Le Sultan n'en tint pas rigueur au Cadi et ne lui fit entendre

aucune parole désagréable, observant fidèlement, en la circc
tance les préceptes de la sainte Loi. C'est là une action mérito
tant de sa part que de la part du Cadi, il a ainsi maintenu h
et ferme le prestige de la justice et de l'équité.

El-Mançour exigeait rigoureusement de ses sujets qu'ils s
quittassent des cinq prières canoniques. Il lui arriva d'infli
la peine de mort pour réprimer l'usage des boissons alcooliq
et il condamna à la même peine des gouverneurs qui avai
donné à leurs administrés des sujets de plainte. Il donna des i
tructions pour que soient rejetée la science des applicati
juridiques *(forou' el-fiqh)* et brûlés les livres des différentes écol
il décida que les juristes seraient tenus de baser directem
leurs décisions juridiques, sur le Coran et sur les traditions
prophète ou Sonna et devaient se garder de suivre les avis
docteurs interprètes de la Loi : leurs sentences devaient é
rendues — d'après leur propre interprétation et leur sentim
personnel des cas étudiés — en se basant exclusivement sur
Coran, les Traditions, l'*idjma* (l'accord unanime) et le ç
(jugement par analogie) (1).

Ibn Khallikan rapporte ce qui suit : « Nous vîmes un j
arriver chez nous un groupe de personnages du Maghreb, qui
conformaient à cette manière de procéder ; entre autres Ab
Khattab ben Dahia et son frère Abou Amer Mahieddine ben Ara
qui habitait Damas.

El-Mançour infligeait des peines à ceux qui omettaient
prières ; il prescrivait que dans les marchés, des crieurs invitass
les Musulmans à s'acquitter de ce devoir ; ceux qui oubliai
de le faire ou ne s'occupaient que de leurs affaires, étaient c
tiés avec rigueur.

(1) Voir sur les sources diverses du droit musulman les Prolégomè
d'Ibn Khaldoun. Trad. de SLANE, début de la 3e partie. Cf. FAGNAN, t
d'*Abdel-Wâhid el-Merrâkechi*, Histoire des Almohades, p. 241, où les li
brûlés sont énumérés.

L'empire d'El-Mançour était alors parvenu à une puissance considérable et son autorité royale s'était étendue de telle façon que dans les diverses contrées du Maghreb, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à Barqa, il n'y avait pas une seule population qui ne lui fût soumise : une partie de l'Espagne lui obéissait aussi.

Il aimait et traitait généreusement les savants et accueillait grâcieusement les lettrés ; il était sensible à la louange qu'il savait récompenser et c'est pour lui qu'Aboul-Abbas Ahmed ben Abdesselam El-Djeraoui écrivit son livre intitulé « Çafouat el-adab oua diouan el-arab » qui est un choix de poésies, un recueil excellent, dont les morceaux ont été choisis avec un goût parfait.

L'imagination d'El-Mançour et sa présence d'esprit étaient citées en proverbe *(Page 183 du texte)* et nous avons rapporté à ce propos, la lettre au roi Alphonse.

Ibn El-Khatib, dans son ouvrage intitulé « Raqm El-Holal » dit qu'El-Mançour demanda un jour à son Cadi de lui choisir deux hommes propres à remplir deux missions, l'une qui était d'instruire un enfant, l'autre de régler une affaire. Le Cadi lui signala deux hommes, disant de l'un : « C'est un océan de science » et de l'autre « un continent de vertu ». El-Mançour les fit comparaître et les interrogea, mais ils ne surent répondre convenablement ni l'un ni l'autre, donnant un démenti au jugement du Cadi. El-Mançour écrivit sur la lettre du Cadi la note suivante : « Que Dieu me protège contre Satan le lapidé ! Des défauts sont apparus sur terre et sur mer (1). » Ibn El-Khatib fait remarquer dans « Raqm El-Holal » que cette réplique est riche d'imagination et d'à-propos.

El-Mançour, — Dieu lui fasse miséricorde — s'entourait de

(1) Il y a dans le texte arabe un jeu de mots intraduisibles que l'on a essayé de rendre en s'écartant un peu du texte.

gens distingués, lettrés, écrivains, savants et artistes. Al Fadhl Tifachi raconte qu'au cours d'une discussion devaı Sultan du Maghreb Yaqoub El-Mançour, entre le juriste Al Oualid ben Rochd dit El-Hafid (1) et le maître et Vizir A Bekr ben Zohar (2), le premier étant Cordouan et le se Sévillan, Ibn Rochd disait à son partenaire, vantant Cordo « Je ne sais ce que vous avez à dire, mais quand un savant m à Séville et qu'il s'agit de vendre ses livres, c'est à Cordoue q en trouve le placement et quand un musicien meurt à Cor et qu'il s'agit de vendre ses instruments c'est à Séville qu'o envoie. » Cet Ibn Zohar fut un des plus éminents parmi les m tres du gouvernement almohade ; il fut vizir d'El-Mançour a l'avoir été de son père.

Ibn Khallikan dit qu'Ibn Zohar appartenait à une fai dont tous les membres étaient des savants, des maîtres, des (ou des ministres, qui obtinrent des situations élevées auprè souverains et jouirent d'une influence considérable. Quant il venait souvent à Marrakech où il faisait un séjour plus ou n long avant de retourner en Espagne. Au cours d'une de ses al ces il fit à Marrakech sur son jeune enfant resté à Séville et il souffrait d'être séparé, les vers suivants :

« J'ai un enfant pareil au petit de l'oiseau *qatâ* (3),
Il est tout jeune et j'ai laissé mon cœur avec lui.
J'habite loin de lui ; ô regrets amers
Éprouvés pour ce petit personnage et ce petit visage
Il souhaite mon retour comme je souhaite le revoir ;
Il déplore mon absence comme je déplore la sienne.
Le désir est extrême
Qui va de lui à moi et de moi à lui. »

(1) Il s'agit du fameux philosophe Averrhoès.
(2) Ou en transcription espagnole Avenzohar.
(3) *Qatâ*, oiseau réputé pour les grandes distances qu'il parcourt.

Le savant lettré Aboul-Abbas El-Maqqari, raconte dans le « Nefh Ettib » ce qui suit : « L'habile médecin, l'homme digne de foi, le vertueux et savant Sidi Aboul-Qasem ben Mohammed El-Ouazir El-Ghassani, originaire d'Andalousie, mais né et élevé à Fès, médecin du Sultan Aboul-Abbas El-Mançour Billah, le Saadien, m'a fait connaître que Yaqoub El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — lorsqu'il entendit ces vers d'Ibn Zohar, envoya des architectes à Séville à l'insu du poète, avec mission de prendre connaissance des dispositions de la maison d'Ibn Zohar et de bâtir la pareille à Marrakech. Ils s'acquittèrent de cette mission dans le plus bref délai ; la maison ainsi édifiée fut garnie et disposée de façon identique à l'autre, puis El-Mançour y fit transporter la famille d'Ibn Zohar, ses enfants, ses domestiques et son mobilier et fit en sorte de l'y amener lui-même. Quand il reconnut que cette maison était en tout pareille à la sienne, il en demeura stupéfait, croyant rêver. On l'invita alors à entrer dans cette maison si ressemblante à la sienne et il trouva, jouant dans une chambre, l'enfant sur lequel il s'était lamenté si fort et il en éprouva une joie immense qui ne saurait se décrire (C'est ainsi que doivent agir les princes ; sinon ce n'est pas la peine !)

El-Mançour compta parmi ses médecins le ministre et célèbre praticien Abou Bekr ben Tofaïl de (Ouadi Ach) Guadix qui fut un habile médecin et chirurgien et aussi El-Hafid ben Rochd dont il a été déjà question ; parmi ses secrétaires il faut citer l'écrivain distingué Aboul-Hassan Abdelmalek ben Ayach qui était né à Evora et avait été élevé à Cordoue et l'excellent juriste Aboul-Fadhl ben Tahar de Bougie. Parmi les jurisconsultes, qui étaient admis en sa présence et s'entretenaient avec lui, on cite le savant Abou Bekr ben El-Djedd, le juriste et Cadi Abou Abdallah ben Saqr ; à tous Dieu fasse miséricorde.

Mort d'El-Mançour
— Dieu lui fasse miséricorde —

(D'après Ibn Abi Zara). Lorsqu'El-Mançour rentrant d'Espa arriva à Marrakech, il fit reconnaître comme son success son fils Abou Abdallah Mohammed surnommé Ennacer Li Allah. Il fut proclamé par tous les Almohades et par les h tants des villes et des campagnes et, du vivant de son père, s'était retiré dans son palais, il prit le titrede Khalife et gouve en son propre nom.

(D'après Ibn Khallikan). Lorsque El-Mançour fut reven Marrakech, c'est-à-dire à sa rentrée d'Espagne, il ordonna réunir les abreuvoirs, les outres et le matériel de voyage pou rendre en Ifriqiya. Tous les Cheikhs des Almohades vinrent dire *(page 184 du texte)* : O Maître, notre absence en Espagne a longue ; elle a été pour quelques-uns d'entre nous de cinq anné accordez-nous un délai jusqu'à la fin de cette année et au c mencement de l'année 595 (3 novembre 1198 — 22 octobre 11 aura lieu le départ en expédition. Ayant agréé leur demande se rendit dans la ville de Salé où il assista à des fêtes qui avai été préparées pour lui. Il avait édifié, près de cette cité, une v considérable qu'il avait appelée Ribat El-Fath et qui était le modèle d'Alexandrie, comme étendue, comme distributi comme solidité des constructions et comme dispositions généra tant au point de vue de l'art que de la défense. Cette nouv ville était à la fois sur l'Océan Atlantique et sur la rive gauche fleuve de Salé, en face de cette ville. El-Mançour visita la n velle ville, y prit beaucoup d'agrément, puis rentra à Ma kech. Ibn Khallikan dit que l'on rapporte de façons différen ce qui arriva ensuite à El-Mançour : les uns disaient qu'il ab donna le pouvoir, se dépouilla de tout ce qu'il avait et parcou le monde, ignoré de tous et que cette vie vagabonde le condu

en Orient où il mourut obscurément. D'autres disent qu'après son retour à Marrakech, dont nous avons parlé plus haut, il mourut au début du mois de Djoumada premier (mars 1199) ou encore le 7 Rabia deuxième (26 février 1199), ou le premier Safar (3 décembre 1198). Cet auteur n'ajoute plus aucun renseignement à son sujet depuis ce moment, jusqu'à sa mort. On dit aussi qu'El-Mançour est mort à Salé.

Ibn Khallikan rapporte d'autre part ce qui suit : « De nombreuses personnes à Damas m'ont raconté qu'à proximité d'El-Madjdel, petite ville qui fait partie des cantons de la contrée d'El-Azizi, il existe un village appelé Hamara auprès duquel se trouve la sépulture d'un martyr qui est connue comme étant le tombeau de l'Émir Yaqoub roi du Maghreb. Tous les habitants de cette contrée sont d'accord à ce sujet sans aucune divergence. Ce tombeau est à deux parasanges au Sud-Ouest d'El-Madjdel. L'auteur ajoute que Yaqoub El-Mançour avait recommandé qu'on l'enterrât au bord du chemin pour que chaque passant appellât sur lui la miséricorde divine.

Dans le « Nefh Ettib » El-Maqqari dit : « Ceci est une simple légende populaire que les savants du Maghreb ne confirment pas, les gens du peuple, éblouis par son prestige, nièrent qu'il fût mort et racontèrent qu'il avait renoncé au pouvoir, imaginant tout ce récit qui se répète encore de nos jours et ne repose sur rien de vrai ». Il ajoute d'autres récits du même genre, empruntés au Chérif El-Gharnati auxquels le lecteur pourra se reporter.

Pour moi (dit l'auteur du présent ouvrage) (1), j'estime que les dénégations opposées au récit d'Ibn Khallikan prétendant « que les gens du Maghreb ont imaginé ce récit par amour pour El-Mançour, manquent de sens commun. Dira-t-on aussi des Orien-

(1) Cf. *Ibn Batoutah*, édition et traduction Defrémery et Sanguinetti, I, 133 et suiv. sur *Abou Yaqoub Youssef* « qu'on prétend avoir été un des rois du Maghreb. » et dans *Rev. Monde Mus.* LIX, 136, art. Michaux-Bellaire : *La Souveraineté et le Califat au Maroc.*

taux qu'ils ont été portés par attachement à sa personne à attribuer une sépulture que tous, petits et grands, reconnais comme étant celle de Yaqoub El-Mançour Sultan du Magh sans qu'il y ait à l'origine une part de vérité ? Cela est en con diction avec le cours habituel des choses et il faut bien adme qu'il y a dans tout cela un fond de vérité, mais Dieu est le mi informé de la réalité des choses. Cependant, les gens du Magl attribuent la source thermale d'Abou Yaqoub qui est aux e rons de la ville de Fès, à notre Yaqoub El-Mançour; ils préten que deux génies sont préposés à l'entretien perpétuel du feu s cette source, ce qui explique la haute température de son e que si cette eau a la vertu de guérir les baigneurs qui en usage, cela est dû à la grâce de Yaqoub El-Mançour. Ils lui a buent une épouse ou une fille du nom de Chafia (nom dérivé mot *chifâ* (guérison). Mais tout cela est controuvé ; la cha de cette eau lui a été donnée par Dieu aussi bien à son poin départ qu'à son point de jaillissement, de même que la guér qu'elle procure aux malades vient des vertus qui lui sont pro et tient peut-être à sa teneur en matières sulfureuses. Nous vo des individus atteints de la gale qui se frottent avec une prép tion à base de soufre et en guérissent ; et combien n'y a pas sur la terre, en Orient comme en Occident, dans les musulmans comme dans ceux des infidèles, de sources qui la même vertu, comme le rapportent tant d'informateurs ?

El-Djaouhary dit dans le Sihah (1) : « On appelle therme sources d'eau chaude auxquelles malades et infirmes vien demander la guérison. » D'autre part, les hadits disent : « L' vers est pareil à la source d'eau chaude, etc... »

Le Qamous (2) dit de même et on y trouve de plus que la

(1) *Eç-Çihâh-fi-l-Logha* est un grand dictionnaire de Abou-Naçr Is ben Hammâd mort à Nisapour vers 1002 de J. C. (392) ; turc d'origi

(2) Dictionnaire de Abou-t-Tâher Mohammed-el-Firouzabadi (729 (1329 à 1414 de J. C.), arabe d'origine.

de Tiflis qui est une place forte du Kerdjestan (1) pourvue de deux enceintes, a des sources d'eau naturellement chaude.

Ibn Abi Zara dans le Qirtas parle de la source d'eau chaude du même Abou Yaqoub et en cite deux autres dans les termes suivants : « ...et à proximité de la ville de Fès, également, soit à environ quatre milles, se trouve une source d'eau chaude appelée source de Khaoulan (2), dont l'eau est à une température très élevée ; non loin de la même ville, existe une autre source de même nature appelée Ouchenana et celle d'Abou Yaqoub, qui sont parmi les eaux thermales les plus réputées du Maghreb. » Il dit Abou Yaqoub et non Yaqoub : il n'est donc pas certain qu'il s'agisse de Yaqoub El-Mançour. Peut-être est-ce Abou Yaqoub El-Acheqar dont nous parlerons à propos des événements de l'année 700 (16 septembre 1300 — 5 septembre 1301).

Revenant au récit de la mort d'El-Mançour, selon les écrivains du Maghreb, nous dirons, d'après le Raqm el-Holal d'Ibn El-Khatib : « Yaqoub El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — mourut le vingt-deux du mois de Rabia premier 595 (22 janvier 1199) et fut inhumé dans sa salle de réception à Marrakech. L'attachement des gens du peuple pour sa personne était tel qu'ils démentirent sa mort et prétendirent qu'il voyageait par le monde. »

De son côté, Ibn Abi Zara rapporte qu'El-Mançour, avant de mourir dit : « Des choses que j'ai faites durant mon règne il en est trois que je me reproche et que je regrette ; la première, c'est d'avoir introduit les Arabes de l'Ifriqiya au Maroc, alors que je les connaissais pour des gens de désordre ; la seconde *(page* 185 *du texte)*, c'est d'avoir construit Rabat qui ne s'est pas peuplée et où j'ai dépensé l'argent du trésor public ; la troisième c'est d'avoir

(1) Aujourd'hui Transcaucasie russe ou ancienne Géorgie.

(2) *Hammâm Khaoulân :* la source chaude de la tribu arabe de Khaoulân, à 12 kilomètres S.E. de Fez connue auj. sous le nom de *Sidi Harazem.*

mis en liberté les prisonniers d'Alarcos qui ne pouvaient a' qu'un but, chercher une revanche. »

Pour ce qu'il a dit de Rabat — Dieu lui fasse miséricorde qu'elle ne s'est pas peuplée, l'événement lui a donné tort, p qu'aujourd'hui cette ville est une des plus importantes et plus citadines du Maghreb ; Dieu la garde ainsi que les au villes musulmanes contres les vicissitudes du temps.

Les événements marquants de la période écoulée sont les vants : en 540 (24 juin 1145 — 12 juin 1146), Ali ben Aïsa Mimoun, qui était un des amiraux de la Marine des Almoravi renversa la statue de Qadis. Qadis est le nom de l'île que le peu prononce aujourd'hui Qaleç et où se trouvait une statue co sale qui représentait un homme tenant une clef à la main. On que les docteurs grecs l'avaient placée en ce lieu comme un ta man parce qu'elle avait la vertu particulière de protéger con les vents les régions environnantes de l'Océan Atlantique. navires, à ce que l'on raconte, évitaient de naviguer dans parages. Lors de sa rébellion dans cette île, Ibn Mimoun croy que la statue cachait un trésor la renversa, mais ne trouva rien

C'est dans le courant de la même année que mourut Abou Mançour ben Ibrahim El-Mestasy enterré à Azemmo c'était un homme de science et de piété, éminent parmi les chei de Bouchaïb (2) es-Sâriya.

En 544 (11 mai 1149 — 29 avril 1150) mourut l'Imam illus le dépositaire de la science, l'homme d'un haut mérite Ab Fadhl Ayadh ben Moussa El-Yahçobi. D'après Ibn Khalli il mourut à Marrakech le vendredi sept de Djoumada second encore dit-on en Ramadan de la même année et fut inhum

(1) Cf. Dozy, *Recherches sur l'hist. et la litt. de l'Espagne*, II, p. 312 s appendice p. LXXXIX et suiv.

(2) Bouchaib patron de la ville d'Azemmour est surnommé *Saria* (colo parce qu'il avait l'habitude de rester debout pour donner son enseignen et en faisant la prière.

l'intérieur de la porte dite Bab Aïlan, intra muros, alors que régnait Abdelmoumen ben Ali.

En 559 (30 novembre 1163 — 17 novembre 1164) mourut le Cheikh Aboul-Hassan Ali ben Ismaïl ben Mohammed ben Abdallah ben Harzihim, dont l'origine remonte au Khalife Othman ben Affan — Dieu veuille l'agréer. Il était de Fès et y mourut dans les derniers jours de Chaban de la dite année (du 15 au 23 juillet 1164). C'était un juriste, un ascète et un mystique à qui l'on attribue l'anecdote suivante : « Je m'étais mis en retraite une année, pour lire le « ihia » (1) et j'en avais déterminé les points qui peuvent être contestés. J'étais décidé à brûler ce livre et je m'en fus dormir. Or, pendant mon sommeil, j'entendis une voix qui disait « dépouillez-le et battez-le en proportion de son imposture ». Je reçus alors quatre-vingt coups de fouet. A mon réveil je constatai que je ressentais une vive douleur dans le dos ; je m'humiliai alors devant Dieu et, ayant examiné à nouveau les points en question, je reconnu qu'ils étaient conformes au Coran et aux Hadits. » Nous avons déjà raconté ce qui lui était arrivé avec le Sultan à propos des obsèques d'Aboul-Hakem ben Bordjan.

En l'an 561 (7 novembre 1165 — 27 octobre 1166), le maître, le modèle, Abou Choaïb Ayoub ben Saïd Cenhadji surnommé Sarïa, de la ville d'Azemmour, y mourut le mardi dix de Rebia second (14 février 1166). Il était — Dieu l'agrée — d'une grande piété et vivait dans la crainte du Très-Haut ; quand il s'acquittait de la prière, il restait très longtemps debout et c'est ce qui lui valut d'être surnommé Sâriya. On a rapporté, sur ses vertus édifiantes, des anecdotes que l'on trouve dans l'ouvrage intitulé « Et-Tachawouf (2) ».

Je visitai son tombeau en l'an 1280 (18 juin 1863 — 5 juin

(1) Il s'agit du *Ihia-ed-dîn* du célèbre El Ghazali.
(2) Ettachawouf ila ridjal-ettaçawouf d'Ibn Ezziat.

1864) et je fis son panégyrique en une pièce de vers où je suivis la tradition des anciens poètes, notamment en ce qui concerne l'introduction dite *nasîb.*

Je récitai ce poème sur son tombeau, ce qui me valut des grâces dont je loue le Seigneur ; aussi je me plais à le reproduire ici (1).

L'auteur fait suivre son poème des réflexions suivantes : l'attachement aux saints — Dieu les agrée — doit se manifester avec l'idée de Dieu toujours présente à l'esprit ; car, en réalité, c'est Dieu que l'on recherche, c'est le créateur de toutes choses, le seul adorable et l'unique recours de l'homme. L'attachement aux saints n'a d'autre but que de bénéficier de leur bénédiction et d'obtenir leur intercession auprès de Dieu, car ce sont eux qui nous ouvrent les portes donnant accès auprès du Très-Haut — Dieu nous fasse bénéficier de leurs grâces et de leur aide. Amen.

En l'année 569 (12 août 1173 — 1er août 1174) mourut le maître, le jurisconsulte et savant Abou Ishaq Ibrahim ben Yousef, connu sous le nom d'Ibn Qarqoul, auteur de l'ouvrage intitulé « Kitab matalia al-anouar » qui a été calqué sur le modèle du « Machariq el-anouar » du Cadi Ayadh. C'était un homme du plus haut mérite qui s'était lié avec un groupe de savants de l'Espagne. Il mourut à Fès au moment de l'açer, le vendredi six Choual de la dite année (11 mai 1174). Il avait fait ce jour-là la prière du vendredi à la mosquée ; sentant venir la mort, il récita le chapitre *(page 187 du texte)* de l'*Ikhlaç* (2) qu'il répéta plusieurs fois avec rapidité, puis il dit par trois fois la profession de foi et, tombant la face contre terre, dans la posture de l'adoration, il expira — Dieu lui fasse miséricorde.

L'année suivante, en 570 (2 août 1174 — 21 juillet 1175), mou-

(1) Cette pièce purement littéraire de quarante vers n'ayant aucun intérêt historique, on n'a pas cru devoir en donner ici la traduction.

(2) *Coran*, sourate 112.

rut le jurisconsulte Aboul-Hassan Ali ben Abdallah ben Ibrahim ben Mohammed El-Ançari connu sous le nom d'El-Mattity, Mattitta étant un village de la banlieue d'Algésiras. Il est connu comme un habile rédacteur de pièces judiciaires et c'est en s'attachant dans la ville de Fès, à son oncle maternel, Aboul-Haddjadj El-Mattity qu'il acquit cette maîtrise dans la rédaction des contrats. Il est l'auteur d'un ouvrage important sur cette matière qu'il a intitulé « Ennihaia ou attamam fi marifat al-ouataïq oul-ahkam ». Par la suite il se transporta à Ceuta où il se fixa, fréquentant les réunions des savants où il s'adonnait à la controverse et à l'étude de la jurisprudence. Il acquit une grande habileté dans la rédaction des contrats et s'y distingua à tel point qu'il n'était personne de son temps pouvant l'égaler en pareille matière. Il était passé maître dans l'établissement des actes publics et il s'y spécialisa au point de négliger toute autre étude ; bien mieux, son sens juridique était supérieur à ses connaissances.

Il fut plus tard nommé Cadi de Xérès, mais atteint de paralysie, il demeura malade une année entière et mourut le premier Chaban de la dite année (25 février 1175).

En 572 (10 juillet 1176 — 29 juin 1177), mourut l'homme unique de son temps, la merveille de son époque, le saint, l'expérimenté, le Cheikh Abou Yaaza Yelnour ben Mimoun que les uns ont dit être des Hezmira Ou Irgan et les autres des Beni Sabih-Heskoura. Il mourut, dit-on, âgé de cent trente ans et fut enterré dans la montagne d'Irgan, dans les premiers jours de Choual de la dite année (du 2 au 10 avril 1177). Le cheikh Abou Medien — Dieu l'agrée — disait : « J'ai lu l'histoire des saints depuis le temps de Aouis El-Qarani jusqu'à notre époque ; je ne connais rien de plus merveilleux que l'histoire d'Abou Yaza ; j'ai lu les livres des mystiques et ne connais rien de comparable à l'Ihia d'El-Ghazzali ». Le Cheikh Abou Yaza portait habituellement un manteau noir rapiécé, descendant jusqu'au dessous des

genoux, une robe à manches en grosse étoffe de laine bordée et un bonnet fait de palmier nain. Il se nourrissait d'herbes et ne partageait la manière de vivre d'aucun de ses semblables. Il était de taille élevée, mince de corps et brun foncé de teint. Dès que la nuit venait, il se retirait dans un bois peuplé de lions, où il se livrait à ses dévotions et quand le jour était sur le point de paraître, il allait en avertir ses compagnons. Il avait de fréquentes extases et de nombreux prodiges lui sont attribués.

En l'année 573 (30 juin 1177 — 18 juin 1178) mourut le Cheikh gnostique Aboul-Hassan Ali ben Khalf ben Ghaleb El-Qorchi, enterré à Qçar Ketama (1). Élevé à Silves en Espagne, il avait fait ses études à Cordoue, puis s'était fixé au Kçar Ketama où il mourut en la dite année. On a prétendu que sa mort remontait à l'année 568 (23 août 1172 — 11 août 1173), mais Dieu est le mieux informé de toutes choses. Il avait approfondi les sciences connues de son temps — Dieu l'agrée — et les saints assistaient à ses séances ; c'était un des disciples d'Aboul-Hassan ben El-Arîf dont il a été ci-devant question.

En 580 (14 avril 1184 — 3 avril 1185), mourut le Cheikh Abou Abdallah Et-Taoudi le maître d'école coranique, originaire de Fès et l'un des compagnons du Cheikh Abou Yaza. Il instruisait les enfants, recevait un salaire de ceux qui appartenaient aux familles riches et le restituait en l'affectant à ceux des familles pauvres. Il mourut à Fès dans la dite année. Son nom d'origine le rattache aux Beni Taoudà, tribu qui vit dans les environs de Fès.

L'année suivante (4 avril 1185 — 23 mars 1186), mourut le célèbre Imam Abou Zeïd Abderrahman ben El-Khatib Abou Mohammed Abdallah ben Ahmed Essehily El-Khetaamy, auteur du livre intitulé « Kitab Erraoudh El-Anif » et autres ouvrages appréciés. Il est également l'auteur des vers suivants, en forme d'oraison, demeurés célèbres :

(1) Autre nom d'El-Kçar El-Kebir.

« O toi qui nous entends et qui vois clairement nos pensées,
Tu es l'ordonnateur de tous les événements du monde,
O toi en qui est notre espoir dans l'adversité,
A qui vont nos plaintes, qui es notre refuge,
O toi qui d'un mot nous ouvres la source de tes trésors. Tu es la bonté universelle ;
Je n'ai auprès de toi d'autre intercesseur que ma pauvreté,
Et c'est ma misère que je t'offre pour mériter ton assistance,
Je n'ai d'autre moyen que frapper à ta porte,
Et si elle m'est fermée, à quelle autre frapperai-je ?

A qui adresserai-je ma prière ? Quel autre nom que le tien invoquerai-je.

Si ta bonté est refusée à ton malheureux serviteur ?

Loin de moi la pensée que le pauvre pécheur qui compte sur ta générosité soit déçu.

Non, car tes grâces sont les plus abondantes, tes dons les plus riches. »

En sa cité de Soheil qui est un village de la banlieue de Malaga, il vivait dans la chasteté et le renoncement et sa renommée parvint aux oreilles du Sultan à Marrakech. Il l'y fit venir, l'accueillit avec bienveillance et l'admit fréquemment en sa présence. Après y être resté trois ans, il mourut le jeudi vingt-six Chaban de ladite année 581 (22 novembre 1185) et fut enterré à midi à l'extérieur de la porte de Marrakech appelée Bab Erreb. Il était — Dieu lui fasse miséricorde — devenu aveugle ; que par sa grâce Dieu nous soit favorable.

En l'année 590 (27 décembre 1193 — 15 décembre 1194) *(Page 188 du texte)*, mourut le saint homme de Dieu le Très-Haut, Abou Mohammed Abdelhalim ben Abdallah El *Marasi* (1) dit El-Ghammad, l'un des hommes vertueux de Salé. Il était —

(1) Ce personnage est nommé ailleurs *El-Moursi* ou *El-Moursiâni* ce qui signifie « l'originaire de Murcie ».

Dieu lui fasse miséricorde — juste et pieux, visitait les écoles, sollicitant les vœux des enfants et se lamentant sur lui-même. Il mourut en odeur de sainteté dans sa dite ville de Salé où son tombeau bien connu est attenant à la grande mosquée, près de la porte principale, du côté de la Qibla (S.-E.).

En l'année 593 (1197), mourut le Cheikh Abou Yaqoub Yousef ben Ali el-Mobtali, l'un des sept saints de Marrakech (1). Il était — Dieu l'agrée — hautement considéré, plein de mérite, patient et résigné à la volonté de Dieu, dans les souffrances que lui occasionnait la lèpre. C'est ainsi qu'un jour le mal dont il était atteint ayant fait se détacher une partie de sa chair, il fit préparer un abondant repas qu'il offrit aux pauvres en témoignage de reconnaissance envers le Très-Haut. Il habitait l'ancienne léproserie de Marrakech qui était du côté Est de la ville et y mourut en Redjeb de la dite année (20 mai — 18 juin 1197). Il fut enterré à la porte d'Aghmat, extra muros, près de Rabitat El-Ghar et son convoi fut suivi par un grand concours de peuple — Dieu l'agrée.

L'année suivante en 594 (13 novembre 1197 — 2 novembre 1198), mourut le Cheikh, le mystique Abou Medièn Choaïb ben El-Hasan El-Ançari, le grand et illustre saint originaire de Hiçn Qataniana dans la province de Séville. Il avait traversé le détroit et avait étudié auprès du maître Aboul-Hassan ben Harzihim et du Cheikh Abou Yaza dont il suivit l'enseignement et avec qui il termina ses études. Le cheikh Abou Medièn était — Dieu l'agrée — doué de connaissances solides et profondes et avait pénétré les secrets du mysticisme. Dès son jeune âge il avait parcouru le Maghreb, de Ceuta à Fès et Marrakech. A Fès, il s'était attaché en fidèle disciple au Cheikh Ibn Harzihim, comme nous l'avons dit ; puis, ayant entendu parler du Cheikh Abou

(1) Voir au sujet de ces sept saints ou *Sebato Ridjal*, Henry de Castries, *Les sept patrons de Marrakech*, Hesperis, année 1924, 3ᵉ trim. p. 245 et s.

Yaza, il se rendit auprès de lui, devint son disciple et profita de ses vertus qui se manifestèrent en sa personne.

Le Cheikh Abou Medièn rapporte ce qui suit : « A mon arrivée à Fès, j'y rencontrai des maîtres ; j'y entendis expliquer le « Riayat » d'el-Mohasibi par Aboul-Hassan ben Harzihim et le « Kitab Essonan » de Tirmidi par Aboul-Hasan ben Ghaleb ; je fus initié à la doctrine du Taçawouf (soufisme) (1) par Abou Abdallah Eddeqqaq et Aboul-Hassan Esselaoui.

« Je visitai, ajoute-t-il, le Cheikh Abou Yaza à plusieurs reprises, lorsqu'un groupe de savants juristes, ses voisins, vinrent me dire : « Nous avons constaté la sainteté d'Abou Yaza, mais nous savons, pour en avoir été témoins, qu'il touche le ventre des femmes et leur poitrine qu'il crache sur elles et qu'elles guérissent. Nous sommes d'avis que ces attouchements sont illicites ; cependant, si nous le proclamons, nous sommes perdus et si nous gardons le silence, notre embarras est grand. »

Je leur répondis : « Si la fille de l'un d'entre vous, ou sa sœur, était atteinte d'un mal connu seulement de son époux et qu'il ne se trouvât pour la soigner qu'un médecin, juif ou chrétien, vous le permettriez certainement, alors que l'efficacité des soins de ce médecin serait douteuse, tandis que l'efficacité des soins d'Abou Yaza est pour vous une certitude. »

Abou Yaza ayant eu connaissance de cette observation que j'avais faite, la trouva excellente. »

Mohammed ben Ibrahim El-Ançari rapporte ce qui suit : « Le Cheikh Abou Medièn avait formé mille disciples, lorsqu'un homme se présenta pour discuter avec lui. Abou Médièn accueillit ce visiteur et lorsqu'il l'eut fait asseoir au milieu de l'assistance, lui demanda pour quel motif il était venu. L'homme lui répondit : « Pour éprouver vos lumières spirituelles. »

— Qu'avez-vous dans la manche, lui dit-il ?

(1) Sur le soufisme, V. Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, *loc. cit.*

— Un exemplaire du Livre, répondit l'homme.

— Ouvrez-le et lisez la première ligne de la page qui sera sous vos doigts.

Il ouvrit le livre comme il le lui avait dit et lut ces paroles du Très-Haut : « Ceux qui ont accusé CHOAIB de mensonge, ce sont eux qui se sont perdus (1) ». Abou Medièn lui dit alors : « Cela ne vous suffit-il pas ? » L'homme se rendit à l'évidence et fit amende honorable. Les prodiges d'Abou Medièn — Dieu l'agrée — sont très nombreux.

A la fin de sa vie, il avait fixé sa résidence à Bougie et il y était très entouré. Les prodiges dûs à ses vertus étaient nombreux. Cependant, un savant en sciences positives le desservit auprès de Yaqoub El-Mançour à qui il dit : « Je redoute pour votre dynastie l'influence de cet homme ; il a avec l'Imam El-Mahdi (2) une grande ressemblance et ses partisans sont nombreux en tous lieux. »

Le prince ému par ces paroles écrivit au seigneur de Bougie de le lui envoyer, recommandant toutefois de l'entourer d'égards et de soins, au cours du voyage. Le seigneur de Bougie se conforma à ces instructions ; mais, en cours de route, le Cheikh Abou Medièn — Dieu l'agrée — fut atteint de la maladie dont il devait mourir. Arrivé à l'Oued Isser, à proximité de Tlemcen, son état s'étant aggravé, les gens qui l'accompagnaient s'y arrêtèrent avec lui et ses dernières paroles furent « Dieu est la vérité » puis il rendit l'âme et on l'enterra au ribat d'El-Obbad près de Tlemcen. Les habitants de cette ville ayant su qu'il allait être inhumé se rendirent en foule à ses obsèques qui furent une cérémonie considérable.

En l'année 595 (3 novembre 1198 — 22 octobre 1199), mourut le Cheikh, le juriste, le vertueux Abou Abdallah Mohammed

(1) *Coran*, VII, 90.

(2) Il s'agit d'Ibn Toumert.

ben Ibrahim El-Mahdaoui, l'auteur de « Kitab El-Hedaïa » qui, pendant quarante années, ne manqua pas de s'acquitter journellement de la prière en commun, sauf un seul jour, par raison majeure et indépendante de sa volonté.

Quand il arriva à Fès, il avait avec lui une richesse s'élevant à la somme de quarante mille (1), qu'il consacra à faire le bien et lorsqu'il n'eut plus que sa maison d'habitation il la vendit. Mais l'acquéreur la lui laissa à titre viager et ne la reprit qu'après que son convoi mortuaire l'eut quittée. Sa mort eut lieu le vendredi vingt-cinq Djoumada premier de la dite année 595 (25 mars 1199).

Nous avons dit plus haut que le Cheikh Abou Medièn avait été le disciple du Cheikh Abou Yaza, que celui-ci avait été le disciple du Cheikh Abou Choaïb Essaria, qui avait été le disciple du Cheikh Abou Yennour Eddokkali. Je souhaite que Dieu nous favorise *(Page 189 du texte)* par leur intermédiaire et nous accorde le bénéfice de leur assistance, puis je reviens à l'histoire de la dynastie almohade.

Règne de l'Emir El-Moumenin Abou Abdallah Mohammed Ennaçer Lidin Allah fils de Yacoub El-Mançour Billah.

Abou Abdallah Mohammed Ennaçer Lidin Allah fut proclamé du vivant de son père Yaqoub El-Mançour. Cette proclamation fut renouvelée après la mort de ce dernier, le vendredi vingt-deux Rebia premier de l'année 595 (25 janvier 1199), c'est-à-dire le jour même de la mort d'El-Mançour. Il demeura à Marrakech jusqu'à la fin de Rebia second (fin février 1199) et le premier de Djoumada (1er mars 1199), il partit pour Fès. Il y resta jusqu'à

(1) Sans doute 40.000 dinars.

la fin de l'année 595, puis alla faire une expédition dans les montagnes des Ghomara contre un agitateur nommé Aloudan El-Ghomari. Après avoir soumis la région il revint à Fès où il fit achever la construction de l'enceinte qui avait été détruite par Abdelmoumen et édifier la Casba. Il s'occupa ensuite de régler les affaires de la cité et y séjourna jusqu'à l'année 598 (1er octobre 1201 — 19 septembre 1202), époque de son retour à Marrakech où il demeura jusqu'aux événements que nous allons rapporter.

Après la mort d'El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — la puissance de Yahya ben Ishaq des Messoufa, connu sous le nom d'Ibn Ghania, augmenta considérablement en Ifriqiya. Il s'était emparé du territoire de Qaraqouch El-Ghozzi (1) maître de Tripoli, avait soumis la province du Djerid, s'était rendu maître de la ville de Mehdia, avait attaqué Tunis en 599 (20 septembre 1202 — 9 septembre 1203) et y était entré de vive force, après un siège de quatre mois, à la fin de l'année 600 (10 septembre 1203 — 28 août 1204). Ce dernier succès lui avait permis de capturer Sid Abou Zeïd, et son fils ainsi que tous les Almohades qui les entouraient et il avait imposé à la ville une contribution qui fut recouvrée avec tant de rigueur que de nombreuses familles, parmi les plus importantes, furent anéanties. Kairouan et d'autres villes du pays lui firent alors leur soumission et les provinces de l'Ifriqiya étant toutes passées sous son commandement il leur donna des gouverneurs et se plaça sous l'obédience du Khalife abbasside qu'il proclama.

Ennaçer apprit à Marrakech tous ces événements et en fut vivement affecté. Il consulta le conseil des Almohades sur les mesures à prendre au sujet de l'Ifriqiya. Les membres du conseil furent d'avis d'abandonner ses conquêtes à Ibn Ghanïa, sauf le

(1) Les Ghozz étaient des guerriers de race turque, amenés d'Orient avec leur chef Qaraqouch et restés en Afrique où ils servaient comme mercenaires.

Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad ben Abou Hafç, qui conseilla d'organiser une expédition pour les lui enlever.

Son conseil ayant été agréé, une expédition fut organisée et une flotte aux ordres de Yahya ben Abou Zakaria El-Hezradji mise en route dans le même temps. Dès qu'il eut connaissance de ces préparatifs, Ibn Ghania envoya ses richesses et sa famille à Mehdia sous la conduite d'un de ses proches parents nommé Ali ben El-Ghani.

Lorsque Ennaçer atteignit les frontières de l'Ifriqiya, Ibn Ghanïa quitta Tunis et gagna Kairouan puis se transporta à Gafsa où les Arabes l'ayant rejoint il se fit remettre par eux des otages en garantie de leur sincère coopération et partit pour Hamma des Metmata, puis gagna le Djebel Demmer où il se retrancha.

Quant à Ennaçer, après avoir atteint Tunis, il s'était lancé à la poursuite d'Ibn Ghanïa jusqu'à Gafsa, puis à Gabès, puis était revenu sur Medhia où il avait installé son camp et réuni du matériel pour en faire le siège. Confiant ensuite une armée de quatre mille Almohades au Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad, il lui donna mission d'aller combattre Ibn Ghanïa en l'année 602 (18 août 1205 — 7 août 1206).

Le Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad rencontra l'armée d'Ibn Ghanïa au Djebel Tadjoura du territoire de Gabès. Il le battit, tua son frère Djebara ben Ishaq et délivra Sid Abou Zeïd qui était son prisonnier.

Pendant ce temps, Ennaçer poursuivait le siège de Mehdia que défendait Ali ben El-Ghani surnommé El-Hadj. C'était un homme de guerre habile qui sut échapper à Ennaçer grâce à des stratagèmes ingénieux qu'aucun récit ne saurait décrire ; il infligea aux Almohades les plus graves soucis et ils ne l'appelaient que « El-Hadj le mécréant » (El-Hadj El-Kafer).

Ayant obtenu la paix des Almohades, il reçut le traitement le plus gracieux d'Ennaçer qui le surnomma « El-Hadj le complet »

(El-Hadj El-Kafi), en remplaçant l'r final de son surnom par la lettre *i*, reconnaissant ainsi la valeur qu'il avait déployée fidèlement au service de son chef. Ce même El-Hadj El-Kafi fut tué en valeureux champion au combat d'El-Oqab que nous raconterons plus loin.

La prise de Mehdia eut lieu le vingt-sept de Djoumada premier 602 (9 janvier 1206). Ennaçer lui ayant donné Mohammed ben Yeghmour des Hergha comme gouverneur, leva son camp le vingt de Djoumada second (1er février 1206) et entra à Tunis le premier Redjeb suivant (11 février 1206). Il y acheva l'année 602 et y passa la plus grande partie de l'année suivante.

En Ramadan de 603 (1 avril à 30 avril 1207), il annonça le départ pour le Maghreb et désigna comme lieutenant en Ifriqiya, son homme de confiance, son vizir le Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad, fils du Cheikh Abou Hafç des Hintata, l'ancêtre des rois hafcides, qui refusa d'abord cette mission et ne l'accepta finalement que sur l'insistance du Sultan.

(D'après Ibn Khaldoun). Le Cheikh Abou Mohammed refusa (la lieutenance de l'Ifriqiya) mais Ennaçer ayant insisté en lui envoyant son fils Yousef, il se soumit devant une intervention de cette importance.

On rapporte qu'Ennaçer lui dit : « O Abou Mohammed vous savez les graves soucis et les sacrifices matériels que nous a valus la soumission de ce pays ; à part moi et vous, je ne connais personne qui m'inspire assez de confiance, pour le défendre contre un ennemi entreprenant ; acceptez la mission de conserver *(Page 190 du texte)* nos provinces occidentales et moi je resterai ici ; ou bien demeurez ici et moi je m'en retournerai ».

Il s'inclina alors par respect et consentit à rester en Ifriqiya, y mettant les conditions que l'on connaît, à savoir : que son séjour serait de trois années nécessaires pour rétablir l'ordre, après quoi il regagnerait son pays ; qu'Ennaçer lui donnerait, pour l'assister, les troupes qu'il choisirait et les hommes dont il apprécierait la

valeur et enfin qu'aucune nomination ou révocation n'aurait lieu pendant le temps de son commandement.

Ennaçer accepta ces conditions, et il se disposait à regagner le Maghreb lorsque les habitants de Tunis vinrent, à grands cris, lui dire leur crainte d'un retour d'Ibn Ghanïa. Il convoqua leurs notables et leur parla lui-même en ces termes : « Nous avons choisi un lieutenant pour nous remplacer auprès de vous et nous vous favorisons en donnant la préférence au Cheïkh Abou Mohammed, étant donné le prix que nous attachons à ses services. » Les Tunisiens accueillirent cette annonce avec la plus grande joie. Quant à Abou Mohammed, il accompagna Ennaçer jusqu'à Béja et s'en revint revêtu des pouvoirs de gouverneur de l'Ifriqiya entière, en toute indépendance. C'est depuis lors que les Sultans hafcides se transmirent le pouvoir sur le royamue de Tunis et d'Ifriqiya.

Ennaçer partit pour le Maghreb et arriva à Marrakech en Rabia 604 (25 septembre à 24 octobre 1207). Dès qu'il y fut installé, des députations vinrent lui apporter leurs félicitations et des poètes célèbrèrent ses conquêtes. Voici ce qu'a dit l'un d'eux. Ibn Mardj El-Kahel :

« Les victoires se sont succédées de tous côtés,
Et l'imagination reste impuissante à se les représenter.
L'Émir El-Moumenin ne nous laisse autre chose à faire que de le louer,
Pour les dons que le secret providentiel a mis en lui ;
Mais il n'est pas de privilège qui n'acquitte ses droits,
Son sceau manuel est « Louange à Dieu seul ».

L'auteur fut admiré pour ces vers où il a été heureusement inspiré en faisant allusion à la formule consacrée des Sultans Almohades et qui consistait pour le souverain à inscrire de sa main, en tête de tout écrit et en gros caractères, « Louange à Dieu seul », ainsi que nous l'avons déjà mentionné ; mais Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Conquête de Majorque.

L'île de Majorque appartenait aux Beni Ghanïa des Messoufa depuis le règne d'Ali ben Youssef ben Tachefin des Lemtouna et c'est en vain que Yaqoub El-Mançour y avait envoyé à plusieurs reprises des flottes pour s'en emparer. Lorsque son fils Ennaçer, après lui avoir succédé, eut soumis l'Ifriqiya, il envoya d'Alger contre Majorque une flotte commandée par son oncle paternel Sid Aboul-Ala et le Cheikh Abou Saïd ben Abou Hafç. Ils y débarquèrent et s'en emparèrent de vive force, puis mirent à mort le maître du pays qui était Abdallah ben Ishaq El-Messoufi. Sid Aboul-Ala s'en retourna ensuite à Marrakech laissant dans l'île comme gouverneur, Abdallah ben Taallah El-Goumi. Les habitants envoyèrent une députation à Ennaçer qui la traita généreusement et leur donna comme Cadi le jurisconsulte éminent le traditionniste Abou Mohammed Abdallah ben Soleïman El Ançari, connu sous le nom d'Ibn Houtallah. Il est mentionné dans l' « Ihata » par Ibn El-Khatib qui dit de lui : « Il était renommé pour sa sagesse et ses mérites, jouissait d'une haute considération auprès des souverains, prenait la parole chez les princes et hommes d'état et dans les solennités publiques. Il tenait à ces occasions la première place, grâce à son éloquence et à l'abondance de sa parole. Il exerça les fonctions de Cadi à Séville, Cordoue, Murcie, Ceuta, Salé et Majorque et y acquit la réputation d'un juge équitable en même temps que celle d'un homme vertueux et pieux. C'était, d'autre part, un savant laborieux, vivant à l'écart des novateurs en matière religieuse et des hommes qui suivent leurs passions ; c'était aussi un calligraphe distingué, un écrivain habile et il avait encore d'autres talents.

Dans la suite, Ennaçer donna le gouvernement de Majorque à son oncle paternel Sid Abou Zeïd et le commandement de la marine à Ibn Taallah. Les successeurs de Sid Abou Zeïd furent

Sid Abou Abdallah ben Abou Hafç ben Abdelmoumen, puis Abou Yahya ben Ali ben Abou Amran Tinmalli et c'est des mains de ce dernier que les Chrétiens enlevèrent cette île en 627 (20 novembre 1229 — 8 novembre 1230), dans des circonstances d'une particulière gravité.

Rébellion d'Ibn El-Fars et histoire de ce personnage.

Abderrahim ben Abderrahman ben El-Fars appartenait à la classe des savants en Espagne et était connu sous le nom d'El-Maher. Un jour qu'il assistait au conseil de Yaqoub El-Mançour, il lui arriva de prononcer des paroles de nature à le compromettre ; il quitta la salle et resta caché durant un certain temps. Après la mort d'El-Mançour, il apparut dans le pays des Guezoula où il se donna comme imam, prétendant être le descendant de Qahtân (1) auquel le prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut éternel — fait allusion lorsqu'il dit : « L'heure sera arrivée lorsqu'apparaîtra un homme de la descendance de Kahtan qui conduira le peuple avec une houlette et remplira le monde de justice comme il aura été désolé par la tyrannie... etc. » Parmi les vers dont il est l'auteur, on cite les suivants :

« Dites aux enfants d'Abdelmoumen ben Ali :
Préparez-vous à un événement considérable *(Page 191 du texte)*
Le seigneur des Kahtan et son peuple ont paru ;
Il dira les dernières vérités et renversera les dynasties ;
Les hommes se soumettent à lui, il les pousse devant lui.
Et ils lui obéissent, c'est un océan de science et de piété ;
Accourez vers lui, car Dieu l'assiste ;
Et Dieu punit ceux qui doutent et s'écartent de la bonne voie. »

(1) Qahtân fils d'Heber et ancêtre des Arabes Yemenites.

Ennaçer envoya des troupes contre lui qui le vainquirent et le tuèrent ; sa tête fut envoyée à Marrakech et exposée, ce qui ramena l'ordre.

Mais un autre rebelle se manifesta en l'an 600 (10 septembre 1203 — 28 août 1204) : c'était un homme de la famille du prophète appartenant aux Obeïdites (1) nommé Mohammed ben Abdallah fils d'El-Adhad. Cet El-Adhad est le dernier des Khalifes Chiites d'Égypte et c'est son petit-fils, Mohammed ben Abdallah qui parut dans les montagnes de l'Oued Ouergha de la région de Fès. Il fut capturé puis mis à mort et sa tête accrochée à l'une des portes de la ville appelée Bab Cheria, et son corps fut brûlé sous cette porte. Cela eut lieu le jour où était terminée la réédification de l'enceinte de Fès et la construction de la dite porte dont les battants furent placés le jour même de l'incinération du corps du rebelle. Et depuis lors elle perdit son nom de Bab Chéria et on ne l'appela plus que Bab El-Mahrouq (la porte du brûlé).

En l'année 610 (23 mai 1213 — 12 mai 1214) le fils de ce rebelle brûlé, se révolta dans les montagnes des Ghomera, disant qu'il était le Fatimite. Il fut suivi par les habitants des montagnes et des plaines en grand nombre. Les troupes qu'envoya Ennaçer contre lui s'emparèrent de sa personne et le mirent à mort.

En 604 (28 juillet 1207 — 15 juillet 1208), Ennaçer prescrivit de restaurer l'enceinte de la ville d'Oudjda et les travaux commencèrent en Redjeb (21 janvier — 19 février 1208) de la même année. C'est au cours de cette année qu'il fit édifier une salle d'ablutions et une fontaine près de la mosquée des Andalous à Fès. Ces constructions furent exécutées et l'eau y fut amenée de la source qui est à l'extérieur de la porte dite Bab El-Hadid. De même il fit bâtir la porte en gradins de l'enceinte de cette mosquée ; tous ces travaux ont été payés sur les fonds du trésor

(1) Autre nom de la dynastie des Fatimites descendants d'Ali.

public. Dans le courant de la même année il fit édifier le *moçalla* (1) du quartier des Qaraouiyn et ordonna de ne plus utiliser celui du quartier des Andalous. Pendant trois années, les habitants utilisèrent uniquement le *moçalla* du quartier des Qaraouyin, puis ils se divisèrent entre les deux *moçalla* comme ils le faisaient précédemment, lorsque l'on eut reconnu que c'était là une ancienne tradition. En Choual de la même année (19 avril à 17 mai 1208), Ennaçer quitta Fès pour Marrakech où il demeura jusqu'aux événements que nous allons rapporter.

Bataille d'El-Oqab[2] *où Dieu envoya une épreuve aux Musulmans.*

Tandis qu'Ennaçer était à Marrakech, il apprit qu'Alphonse — Dieu le maudisse — avait soumis les villes frontières des Musulmans en Espagne, inquiétant les villages qui en dépendaient pillant les biens, enlevant les femmes et les enfants. Ces nouvelles l'affligèrent et le jetèrent dans l'inquiétude, aussi écrivit-il au Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad gouverneur de l'Ifriqiya, lui demandant conseil sur une expédition à entreprendre. Malgré son avis contraire Ennaçer se prépara à la guerre, car il était confiant dans son propre jugement et autoritaire dans la conduite des affaires. Il distribua des fonds aux chefs de l'armée et aux troupes et fit publier en tous lieux de l'Ifriqiya, du Maghreb et dans le Sud, un appel aux Musulmans les conviant à combattre les Infidèles. Les gens répondirent en grand nombre à son appel et il fixa un contingent de cavaliers et de fantassins à fournir par chacune des tribus arabes en vue de cette guerre.

(1) Le *moçalla* est un emplacement situé en dehors de la ville et où s'assemblent les musulmans deux fois par an pour la prière de l'Aïd eç-Ceghir et pour celle de l'Aïd el-Kebir.

(2) Cette bataille appelée par les Musulmans de « Hiçn El-Oqab » est dite chez les Chrétiens de « Las Navas de Tolosa ».

Des troupes nombreuses lui vinrent de toutes parts, les gen s'empressant d'accourir, les uns légèrement, les autres lourde ment équipés. Quand tous furent réunis autour de lui, il quitt Marrakech le 19 Chaban 607 (6 février 1211). Il arriva à Qça el-Medjaz (1), et s'occupa de l'embarquement des troupes, de premiers jours de Choual jusqu'à la fin Qaada de la même anné (18 mars à 15 mai 1211), puis il s'embarqua et passa le détroi le dernier pour aborder à Tarifa le lundi 25 de Doul-Qaada (1 mai 1211). Il reçut les chefs d'armée ainsi que les savants et le notables d'Espagne venus à sa rencontre. Après y avoir séjourn trois jours il partit pour Séville, suivi d'une foule innom brable de gens et de soldats qui couvraient les plaines et le monts.

Un des historiens du Maghreb des plus dignes de foi a rap porté que le nombre des hommes d'Afrique et d'Espagne qu s'étaient joints à Ennaçer pour cette campagne, montait au chiffre de six cent mille guerriers. Ennaçer — Dieu lui fass miséricorde — se montra très satisfait de ce nombre et ne dout pas du succès. Il divisa ses troupes en cinq corps formés le pre mier par les Arabes, le second par les Zenata, Senhadja, Mas mouda, Ghomara et autres tribus du Maghreb, le troisième pa les volontaires, le quatrième par les Andalous et le cinquièm par les Almohades, chacun de ces corps devant former un cam séparé.

En apprenant qu'il avait passé le détroit, les chrétiens furen dans la plus grande agitation et la crainte la plus vive ; et pri rent toutes les mesures pour mettre leur territoire en état d défense et ils évacuèrent les villages et les forteresses voisin des Musulmans. La plupart de leurs chefs écrivirent au Sulta demandant la paix et le pardon. *(Page 192 du texte).* Le sei gneur de Pampelune vint en personne faire amende honorabl

(1) El-Qçar Essaghir.

et solliciter la paix. On dit qu'il apporta au Sultan la lettre que le prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut — avait écrite à Héraclius empereur des Grecs de Byzance, comptant sur cet écrit, qu'il tenait par héritage de l'un de ses ancêtres, pour obtenir satisfaction. Ennaçer le reçut en grande pompe, rangea ses troupes depuis la porte de Carmona jusqu'à la porte de Séville sur un espace de quarante milles et conclut avec lui un traité de paix valable tant que durerait la dynastie almohade. Puis il congédia ce prince qui retourna dans son pays comblé d'honneurs et ayant obtenu tout ce qu'il demandait.

D'après Ibn Khaldoun, le prince qui vint au camp d'Ennaçer au cours de cette expédition, était El-Baïboudj l'un des trois rois chrétiens qui avait pris part à la bataille d'Alarcos (1).

Il ajoute que c'est un prince chrétien qui trompa Ennaçer le jour de la bataille d'El-Oqab ; étant venu à lui le jour du combat, il capta sa confiance en se donnant comme allié et en lui remettant de riches cadeaux puis il le trahit et occasionna sa défaite — mais Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

Ennaçer quitta ensuite Séville et envahit les terres de Castille dans les premiers jours de Safar 608 (15 au 25 juillet 1211). Il poursuivit sa marche jusqu'à la forteresse de Salvatera solidement établie au sommet d'une montagne qui se perd dans les nuages et à laquelle on accédait par un seul chemin difficile et étranglé. Ennaçer l'encercla et battit ses murs avec quarante machines de guerre. Il ravagea les faubourgs mais ne put rien contre la citadelle même.

On a raconté que le Vizir Abou Saïd ben Djama s'était emparé de l'esprit d'Ennaçer, avait éloigné de lui les Cheikhs almohades et les meilleurs d'entre eux parmi les hommes sages et de bon conseil ; que, resté seul auprès du Sultan, il lui donna au cours de cette expédition des avis qui furent des causes d'affaiblisse-

(1) V. sup. p. 157.

ment et occasionnèrent l'échec des Musulmans. C'est ainsi qu'Ennaçer, fatigué du siège de la forteresse, se proposait de l'abandonner pour en attaquer une autre, mais Ibn Djama le persuada de persister jusqu'à ce qu'il l'ait soumise. On dit qu'il resta sous les murs de cette place huit mois au cours desquels les approvisionnements en vivres et fourrages s'épuisèrent ainsi que les ressources de l'armée ; qu'il s'en suivit chez les guerriers une profonde lassitude emportant les meilleures résolutions ; que le manque d'approvisionnements augmentant le prix des denrées, l'armée se démoralisa alors que la saison froide avec ses rigueurs n'épargnait aux Musulmans aucune souffrance. On raconte aussi que le long séjour d'Ennaçer sous les murs de cette forteresse permit à un couple d'hirondelles de bâtir son nid dans la tente du Sultan, d'y pondre ses œufs et d'y avoir des petits qui grandirent et prirent leur volée, alors qu'il était toujours en station dans la même position.

Alphonse — Dieu le maudisse — ayant eu connaissance de la situation critique des Musulmans acculés à la famine et divisés dans leurs conseils, décida de profiter de ces circonstances et envoya des recruteurs dans toutes les villes et cités de son territoire, appelant à la guerre tous ceux qui étaient en mesure de porter les armes. Il réunit ainsi des contingents innombrables de soldats et alla surprendre la place de Calatrava alors commandée par Aboul-Hadjadj Yousef ben Qadis, un des généraux andalous les plus réputés, qui en avait organisé la défense avec une troupe de cavalerie. Alphonse entreprit le siège de cette place et la bloqua étroitement.

Cependant Ibn Qadis écrivait au Sultan Ennaçer le tenant au courant de la situation et lui demandant aide et assistance contre l'ennemi. Or, Ennaçer était toujours à Salvatera et quand les lettres d'Ibn Qadis arrivaient le Vizir Ibn Djama les lui cachait de crainte qu'il n'abandonnât le siège de la place avant de l'avoir forcée. Mais quand la longueur du blocus eut lassé Ibn Qadis et

épuisé ses vivres comme ses moyens de défense, qu'il dut renoncer à l'espoir d'obtenir une aide d'Ennaçer, alors qu'il avait tout à craindre de l'ennemi pour le sort des habitants femmes et enfants, il proposa la paix à Alphonse, moyennant la reddition de la place et la retraite des Musulmans sains et saufs. Alphonse accepta ces conditions et occupa la forteresse de Calatrava. Alors Ibn Qadis accompagné de son beau-frère se rendit auprès d'Ennaçer pour lui annoncer ces événements. Ibn Qadis avait insisté auprès de son beau-frère pour qu'il s'en retournât, mais celui-ci avait refusé disant : « Si vous devez périr, je périrai avec vous. » A leur arrivée, le Vizir Ibn Djama les fit emprisonner tous les deux puis alla annoncer à Ennaçer qu'Ibn Qadis avait rendu la place à l'ennemi et qu'il était venu avec l'intention de se présenter devant lui.

Ennaçer avait secrètement changé d'opinion à l'égard des Andalous qu'il accusait de lui avoir caché la vérité sur l'ennemi, quand il était encore à Marrakech. Aussi quand Ibn Djama lui eut appris l'arrivée d'Ibn Qadis et ses causes, il lui prescrivit de le mettre à mort. Il fut exécuté ainsi que son beau-frère, haché de coups de lance — Dieu leur fasse miséricorde.

Les troupes d'Andalousie éprouvèrent, de ce jour, une vive rancune contre Ibn Djama et leurs sentiments pour Ennaçer changèrent du tout au tout. Ibn Djama s'en étant rendu compte, convoqua leurs généraux et leur dit : « Retirez-vous de l'armée almohade, nous n'avons plus besoin de votre concours ; car, comme le dit Dieu le Très-Haut dans son livre : « et s'ils étaient des vôtres, ils ne pourraient qu'augmenter vos embarras (1) » ; mais nous examinerons bientôt le cas de ceux qui se sont comportés comme des scélérats ».

Quand Ennaçer connut la situation puissante d'Alphonse, la force des troupes dont il disposait et son succès à Calatrava, la

(1) *Coran*, IX, 47.

ville frontière des Musulmans la mieux défendue, il en fut vivement affecté, au point d'en perdre le boire et le manger et d'être atteint dans sa santé. Cependant il redoubla d'efforts contre Salvatera, dépensant des sommes considérables pour obtenir enfin sa soumission dans les derniers jours du mois de Hijja 608 (5 mai — 2 juin 1212).

C'est alors qu'Alphonse marcha contre *(Page 193 du texte)* Ennaçer, que celui-ci leva son camp et que les deux armées se rencontrèrent à Hiçn El-Oqban. Les troupes musulmanes se rangèrent en ordre de bataille, la tente rouge de campagne du Sultan fut plantée au sommet d'un monticule et il s'assit au-devant sur son bouclier, ayant son cheval à ses côtés ; les nègres bien armés entourèrent la tente de tous côtés ; l'arrière-garde fit halte ainsi que les porte-étendards et la musique, en avant des nègres, avec le Vizir Ibn Djama. Les troupes chrétiennes apparurent alors, bien rangées, couvrant le sol comme des vols de sauterelles.

Les volontaires entamèrent le combat, marchant à l'ennemi comme un seul homme, au nombre de soixante mille guerriers. Ils disparurent au milieu des Chrétiens qui les entourèrent complètement et la bataille entre eux fut acharnée. Les volontaires furent anéantis jusqu'au dernier, tandis que les guerriers almohades, les Arabes et les Andalous assistaient à la mêlée sans faire un mouvement, sans y prendre aucune part.

Lorsque les Chrétiens en eurent terminé avec les volontaires, ils attaquèrent en masse et vigoureusement les Almohades et les Arabes. Dès qu'ils furent aux prises, les généraux andalous et leurs troupes, pleins de rancune contre Ibn Djama pour la mise à mort d'Ibn Qadis d'une part et pour les menaces qu'il leur avait adressées, d'autre part, quittèrent le champ de bataille, décidant ainsi de la défaite des Musulmans ; il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! Ils furent suivis par les tribus berbères, les Almohades et les Arabes ; mais les Chrétiens les chargèrent à l'épée,

sous les yeux d'Ennaçer, jusqu'au cercle que formaient autour de lui les nègres et les serviteurs, qu'ils trouvèrent tel un mur solidement construit et qu'ils ne purent entamer. Mais, poussant leurs chevaux bardés de fer sur les nègres dont les lances étaient pointées contre eux, ils purent rompre leurs rangs et pénétrèrent au milieu d'eux, tandis qu'Ennaçer assis sur son bouclier, devant sa tente, disait : « Le Miséricordieux est véridique, Satan est un imposteur » et il s'en fallut de peu qu'ils n'arrivassent jusqu'à lui.

Les Chrétiens avaient exterminé environ dix-mille des nègres qui entouraient Ennaçer, quand un cavalier arabe sur sa jument se présenta devant lui et dit : « Jusques à quand ô Emir El-Moumenin resterez-vous assis, alors que Dieu a rendu son arrêt, que son jugement est exécuté et que les Musulmans sont anéantis ? » A ces paroles Ennaçer se leva allant vers l'un de ses chevaux très rapides qui était à sa portée. Il allait l'enfourcher, quand l'arabe mettant pied à terre, lui dit : « Montez cette noble bête qui ne consent à aucune honte, peut-être Dieu voudra-t-il, par elle, assurer votre salut ; or tout le bien ne peut venir que de votre salut. » Le Sultan monta la jument et l'arabe ayant pris son cheval partit en avant entouré d'une cohue de nègres que les Chrétiens poursuivaient en les massacrant.

Un héraut d'armes d'Alphonse publia ce jour-là l'ordre suivant : « Pas de quartier ; rien que la mort ; quiconque ramènera un prisonnier sera exécuté avec lui. » Aussi les sabres des chrétiens taillèrent-ils en pièces les Musulmans jusqu'à la nuit. Ce désastre eut lieu le lundi 15 Safar de l'année 609 (17 juillet 1212).

De ce jour disparut la puissance des Musulmans tant en Maghreb qu'en Andalousie et jamais plus ils ne remportèrent de succès sur les chrétiens jusqu'au jour où la providence divine ranima l'Espagne (musulmane) par le Sultan, victorieux par la grâce de Dieu, Yaqoub ben Abdelhaqq le Mérinide — Dieu lui fasse miséricorde —, ainsi que nous l'exposerons en son temps s'il plaît à Dieu.

(D'après Ibn El-Khatib). De retour à Séville, Ennaçer fit exécuter un groupe nombreux d'individus suspects.

(D'après Ibn Khaldoun). Après le désastre — dont nous avons parlé — les Chrétiens revinrent faire des incursions sur les terres musulmanes d'Andalousie ; Sid Abou Zakaria ben Abou Hafç ben Abdelmoumen les rencontra non loin de Séville et les mit en déroute. Les Musulmans reprirent courage et leur situation fut maintenue grâce à ce succès.

(D'après Ibn Abi Zara). Dès son retour à Marrakech, après la bataille d'El-Oqab, Ennaçer fit reconnaître son fils Yousef dit El-Montaçer. Tous les Almohades le proclamèrent et la prière fut dite en son nom au Maghreb et en Espagne, dans la dernière décade de Doul-Hijja 609 (12 au 22 mai 1214). Dès que l'intronisation de son fils fut entièrement réalisée, Ennaçer se confina dans son palais, loin du monde, plongé dans les plaisirs et s'enivrant soir et matin. Il vécut de la sorte jusqu'en Chaban de l'année 610 (16 décembre 1213 — 13 janvier 1214) où il fut empoisonné à la suite d'un complot ourdi par ses ministres. Sa mort eut lieu le mercredi onze Chaban de la dite année.

(D'après Ibn Khallikan). Les gens du Maghreb prétendent qu'Ennaçer — Dieu lui fasse miséricorde — avait dit aux esclaves chargés de la garde de son jardin à Marrakech qu'ils étaient autorisés à tuer quiconque y serait surpris par eux la nuit ; que, voulant ensuite s'assurer de la façon dont ses ordres étaient observés, il alla sous un déguisement s'y promener la nuit. Dès qu'ils le virent, les nègres le poursuivirent de leurs lances ; il leur criait bien : « Je suis le Khalife ! je suis le Khalife ! » mais ils ne le reconnurent qu'après l'avoir achevé ; toutefois, Dieu est le mieux informé de la vérité à ce sujet.

A notre avis ce qui est authentique, quant à la mort d'Ennaçer, c'est ce qu'a rapporté le Vizir Ibn El-Khatib dans son ouvrage « Raqm El-Holal » en ces termes : « Ensuite Ennaçer se consacra à une expédition en Espagne avec une fermeté qu'aucun prince

avant lui n'avait montrée. A son arrivée au Ribat El-Fath de Salé, il mourut *(Page 194 du texte)* dans la nuit du lundi au mardi dix Chaban 610 (25 décembre 1213) ; alors, les courages ayant faibli, l'armée se dispersa ; Dieu seul est éternel ! »

Règne de l'Emir El-Moumenin Yousef El Montaçer Billah fils d'Ennaçer ben El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde —

Mohammed Ennaçer Lidinallah étant mort, son fils Abou Yaqoub Yousef ben Mohammed ben Yaqoub El-Mançour fut proclamé, étant âgé de seize ans, sous le surnom d'El-Montaçer Billah. Il fut dominé par le Vizir Abou Saïd ben Djama et les Cheikhs des Almohades qui gouvernèrent en son nom en toute indépendance. La proclamation du nouveau Sultan par le Cheikh Abou Mohammed Abdelouahad ben Abou Hafç et par l'Ifriqiya qu'il gouvernait fut ajournée en raison du jeune âge d'El-Montaçer ; mais à la suite des intrigues du Vizir Ibn Djama et du ministre des finances Abdelaziz ben Abouzeïd, il se décida à le reconnaître. El-Montaçer négligea de gouverner et d'organiser la guerre sainte, occupé par les plaisirs de son âge.

Il partagea le gouvernement des provinces de son empire de la façon suivante : Sid Abou Ibrahim Ishaq ben Youssef ben Abdelmoumen surnommé Eddhaher, reçut le gouvernement de Fès et de ses dépendances (il était le frère d'El-Mançour et le père d'Omar El-Mortada dont il sera question plus loin) ; à son oncle paternel Sid Abou Ishaq ben El-Mançour, il donna le gouvernement de Séville et des territoires qui en dépendent ; son autre oncle paternel Abou Abdallah Mohammed ben El-Mançour fut investi du gouvernement de Valence, de Xativa et de leurs dépendances ; son troisième oncle paternel Abou Mohammed Abdallah ben El-Mançour, reçut le gouvernement

de Murcie, de Denia et des territoires qui en dépendent et il lui adjoignit le Cheikh Abou Zeïd ben Irgan qui était un des plus habiles parmi les Cheikhs almohades.

Pendant le règne d'El-Montaçer, la puissance des Almohades atteignit peu à peu la plus extrême faiblesse, si bien qu'Alphonse put soumettre les places fortes conquises par les Musulmans et battre en tous lieux les défenseurs de l'Espagne musulmane ; de telle sorte que les gouverneurs des provinces extrêmes demeurèrent indépendants et que les affaires de l'État périclitèrent tant en Espagne qu'en Maghreb ; en Espagne parce que l'ennemi en profita pour attaquer avec acharnement les provinces de l'Empire et anéantir ses défenseurs ; en Maghreb parce que ses bourgs et ses cités avaient été dépeuplés à la suite du désastre d'El-Oqab (1).

C'est alors qu'apparurent les Beni Merin dans la région de Fès vers l'an 613 (20 avril 1216 — 9 avril 1217). Ils étaient à cette époque cantonnés dans le désert du Figuig et dans les pays voisins et ils purent au cours de ces années mêmes, s'imposer dans le Maghreb, qui n'avait plus de défenseurs, par la violence et en organisant des incursions qui avaient pour conséquence de refouler les habitants vers les cités et les villes fortes.

De nombreuses plaintes parvenaient contre les Beni Merin à El-Montaçer qui vivait à Marrakech. Ce prince écrivit à Sid Abou Ibrahim gouverneur de Fès, de marcher contre eux. Il alla les attaquer dans la province du Rif où ils se trouvaient, mais ils lui infligèrent une honteuse défaite qui marqua les débuts de leurs succès. Le gouverneur s'en revint à Fès après ce désastre avec ses compagnons entièrement nus qui, pour se couvrir, avaient cousu entre elles des feuilles de la plante appelée « mechala » (2) si bien que cette année-là fut appelée « sanat el me-

(1) C'est-à-dire depuis le déastre de Las Navas de Tolosa.

(2) Mot actuellement disparu dans l'usage et qui serait un autre nom de l'alfa (stipa tenacissima).

chala » (l'année de l'alfa). Sid Abou Ibrahim était resté prisonnier des Beni Merin qui lui rendirent la liberté lorsqu'ils l'eurent reconnu. Ils se portèrent ensuite sur Taza dont les défenseurs prirent la fuite et dès lors leurs forces en Maghreb s'accrurent considérablement, ainsi que nous l'exposerons par la suite s'il plaît à Dieu.

Au cours de l'année 614 (10 avril 1217 — 29 mars 1218) les Musulmans subirent à Qçar Abou Danes en Espagne une défaite dont l'importance se rapproche du désastre subi à El-Oqab. En effet, l'ennemi avait entrepris le siège de cette place et, sur l'ordre d'El-Montaçer, des troupes de Séville, de Cordoue, de Jaën et des contingents recrutés dans la partie occidentale de la Péninsule, s'étaient portés à son secours. Mais ces troupes n'étaient pas encore en vue de l'ennemi que déjà l'épouvante avait pénétré le cœur des Musulmans et que tous firent volte-face, tant le souvenir de l'échec subi à la journée d'El-Oqab était resté profondément imprimé dans les esprits. Les ennemis se jetèrent à leur poursuite, les serrèrent de près et en eurent facilement raison ; en effet, les Musulmans démoralisés fuyant devant eux, ils les chargèrent l'épée dans les reins et les exterminèrent jusqu'au dernier. Alphonse revint ensuite à Qsar Abou Danes qu'il bloqua et enleva de haute lutte et dont il massacra tous les habitants musulmans.

En 618 (25 février 1121 — 14 février 1222) mourut le gouverneur de l'Ifriqiya le Cheïkh Abou Mohammed Abdelouahad ben Abou Hafç et les Almohades proclamèrent à sa place son fils Abou Zeïd ben Abderrahman. Ce prince prit en mains les rènes du gouvernement de l'Ifriqiya s'attachant à éteindre les haines, distribuant des dons, ramenant l'ordre dans les provinces et organisant le gouvernement. Mais il y avait trois mois qu'il exerçait le pouvoir lorsqu'il reçut de Marrakech une lettre par laquelle El-Montaçer lui retirait le gouvernement et nommait à sa place Sid Aboul-Ala l'aîné, Idris ben Youssef ben Abdelmoumen.

Le nouveau gouverneur arriva en Ifriqiya en Doul-Qada 618 (17 décembre 1221 — 15 janvier 1222) et infligea aussitôt défaites sur défaites au rebelle Ibn Ghanïa, et l'obligea à se réfugier dans le Sahara. C'est ce même Aboul-Ala qui construisit les deux tours fortifiées à la porte de Mehdia, c'est lui également qui fit élever à Séville la tour appelée Bordj Eddeheb (1) alors qu'il y était gouverneur pour son père. Aboul-Ala conserva ses fonctions jusqu'à sa mort qui eut lieu à Tunis en Chaban 620 (3 août — 27 septembre 1223). Son fils Abou Zeïd ben Idris lui succéda mais il fit peser lourdement son autorité sur les habitants jusqu'à l'avénement d'El-Adel Abdallah ben El-Mançour *(Page 195 du texte)* à Marrakech. Ce prince le destitua et le remplaça par Abdallah ben Abdelouahad ben Abou Hafç. Celui-ci fut battu par son frère Abou Zakaria Yahya ben Abdelouahad ben Abou Hafç, dont les fils se transmirent le pouvoir par héritage, devinrent dès lors indépendants et se séparèrent des fils d'Abdelmoumen souverains de Marrakech qui, de la sorte, perdirent l'Ifriqiya sans retour.

Yousef El-Montaçer resta fixé à Marrakech, adonné à ses plaisirs jusqu'à sa mort. Au sujet de cette mort, on raconte qu'il avait un goût prononcé pour l'élevage du bétail. On lui amenait des types variés de la race bovine d'Espagne qu'il parquait dans son grand jardin et il les accouplait pour obtenir de beaux produits. Un jour qu'il visitait son parc d'élevage et se trouvait au milieu d'un troupeau de bœufs, alors qu'il avait mis par dessus ses vêtements une robe à manches larges, une vache ombrageuse de ce troupeau effrayée à son aspect, lui porta un coup à la poitrine dont il mourut sur le champ. Ceci se passait dans la soirée du samedi douze de Doul-Hijja 620 (6 janvier 1224).

Il ne laissait d'autre postérité qu'un enfant conçu par une esclave enceinte de ses œuvres.

(1) Cette tour est appelée par les Espagnols « la torre de Oro ».

D'après Ibn Khallikan, il n'était personne, parmi les enfants d'Abdelmoumen, plus beau de visage qu'El-Montaçer, ni plus éloquent que lui ; mais il était soucieux avant tout de son repos et ne quitta jamais sa capitale de Marrakech ; c'est ainsi que la faiblesse du gouvernement s'accentua sous son règne — Dieu le Très-Haut est le mieux informé de toutes choses.

Règne de l'Emir El-Moumenin Abdelouahad El-Makhlou ben Yousef ben Abdelmoumen — Dieu lui fasse miséricorde —

Lorsque El-Montaçer mourut à la date ci-dessus indiquée, le Vizir Ibn Djama et les Almohades se concertèrent pour élire Sid Abou Mohammed Abdelouahad ben Yousef, frère d'El-Mançour.

(D'après Ibn Abi Zara). Il fut élu contre son gré, dans la qoubba d'El-Mançour dans la Qaçba de Marrakech. C'était un vieillard instruit, vertueux et respectueux de la loi. Deux mois après, il était proclamé dans toutes les provinces de l'empire almohade, sauf à Murcie que gouvernait le fils de son frère. Sid Abou Mohammed Abdallah ben El-Mançour surnommé El-Adel ayant comme Vizir Abou Zeïd ben Irgan connu sous le nom de El-Açfar. Ce Vizir était le plus astucieux des Almohades et El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde — ne pouvait le voir sans invoquer la protection divine contre ses traîtrises ; et il lui disait : « Combien de malheurs seront l'œuvre de vos mains, ô Asfar ! »

Lorsqu'il fut proclamé, El-Meklou envoya l'ordre de libérer Ibn-Irgân qui, selon Ibn Khaldoun, était en prison : quand Ibn-Jâmé' chercha à le détourner de ce projet, le prisonnier était déjà élargi.

Pourtant Ibn-Jâmé' avait déjà envoyé son frère Abou-Ishâq à la tête d'un navire pour déporter à Majorque Ibn-Irgân. Celui-

ci se mit sous la protection de Abdallah ben El-Mançour, gou verneur de la province de Murcie, auprès duquel il remplit l fonctions de vizir. Il le poussa à s'emparer du pouvoir et lui ce tifia qu'il avait entendu El-Mançour lui-même le désigner comn khalife après En-Nâcer. « Vous avez, lui disait-il, beaucoup pl de droits au Califat qu'Abdel-Ouahed : vous êtes le fils d'E Mançour, le frère d'En-Nâcer, et l'oncle d'El-Mostancer ; vo êtes un homme de réflexion, de gouvernement, d'action ; si vo demandiez aux Almohades de vous proclamer, il n'y en aura pas deux pour s'y refuser. »

Or, Ibn Djama était détesté du peuple et les gouverneurs d provinces de l'Espagne à cette époque étaient tous des fils d'E Mançour. Abdallah prêta l'oreille à ces suggestions, alors qu hésitait à proclamer son oncle. Il se rendit aussitôt dans la sal de son conseil, convoqua tout ce qu'il y avait dans Murcie et s son territoire d'Almohades, de savants et de cheïkhs et les invi à le proclamer. Ils l'élurent sous le nom d'El-Adel. Ses frèr avaient alors : Aboul-Ala le jeune, le gouvernement de Cordou Aboul-Hassan celui de Grenade et Abou Moussa celui de Malag ils l'élurent en secret.

Cependant le gouverneur de Jaën, Abou Mohammed ben Ab Abdallah ben Abou Hafç ben Abdelmoumen, surnommé El-Baïa avait été destitué par El-Makhlou et remplacé par son onc paternel Abou Rabïa ben Abou Hafç. Il passa dans l'oppositi et proclama El-Adel, puis il se porta avec Aboul-Ala gouverne de Cordoue et frère d'El-Adel à Séville où commandait le frè d'El-Mançour et d'El-Makhlou nommé Abdelaziz et celui-ci cause commune avec eux. Par contre, Sid Abou Zeïd ben Ab Abdallah frère d'El-Baïasi refusa de proclamer El-Adel et res attaché à El-Makhlou. El-Adel quitta alors Murcie et se rend à Séville où il fit son entrée avec Abou Zeid ben Irgan.

La nouvelle de ces événements étant parvenue à Marrakec détacha les Almohades de la cause d'El Makhlou, ils s'empre

sèrent de destituer Ibn Djama qu'ils avaient en horreur et de l'éloigner dans la tribu des Heskoura. De graves événements se produisirent alors qui aboutirent à la déposition et à la mise à mort d'Abdelouahad.

D'après le Qirtas, Abdallah El-Adel avait écrit aux cheikhs almohades présents à Marrakech les invitant à le proclamer et à déposer Abdelouahad, leur promettant de fortes sommes, de hautes charges et des gouvernements d'importance. Ils s'empressèrent d'entrer dans ses vues, pénétrèrent auprès d'Abdelouahad et le menacèrent de mort s'il n'abdiquait et ne proclamait El-Adel. Il se soumit et ils s'éloignèrent laissant dans le palais des hommes pour le garder. Ceci se passait le samedi 21 Chaban de l'année *(Page 196 du texte)* 621 (8 septembre 1224). Le lendemain dimanche, ils revinrent au palais auprès d'Abdelouahad, accompagnés du Cadi, de savants et de Cheikhs et, devant cette assemblée, il déclara abdiquer le pouvoir et reconnaître El-Adel. Treize jours après l'abdication d'Adelouahad, ils pénétrèrent de nouveau auprès de lui, l'étranglèrent puis, parcourant le palais, ils s'emparèrent de sa famille et de ses richesses.

Abdelouahad est le premier qui fut déposé et mis à mort parmi les fils d'Abdelmoumen ; les Cheikhs Almohades désormais se comportèrent vis-à-vis de leurs khalifes comme les Turcs vis-à-vis des Abbassides. Telle est la cause de la ruine de leur empire et de la chute de leur dynastie ; et Dieu le Tout-Puissant ne modifie pas l'état d'un peuple avant qu'il se soit lui-même modifié.

La mort d'Abdelouahad El-Makhlou eut lieu le 5 Ramadan 621 (21 septembre 1224).

Règne d'Abou Mohammed Abdallah El-Adel fils d'El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde —

Il fut élu, tout d'abord, en Espagne, à Murcie, le quinze Safar 621 (8 mars 1224) et prit le surnom d'El-Adel fi ahkam Allah (1); il fut ensuite proclamé par l'ensemble des Almohades en la capitale de Marrakech, dans les derniers jours de Chaban de la même année (8 au 15 septembre 1224). Ainsi que nous l'avons dit, Sid Abou Zeïd ben Abdallah, le frère d'El-Baïassi gouverneur de Valence, Xativa et Denia, refusait de reconnaître El-Adel. Quand Sid Abou Mohammed El-Baïassi vit son frère organiser son gouvernement et persister dans son refus d'élire El-Adel, il se mit lui-même en état de rébellion à Baëza et dans ses dépendances, Cordoue, Jaën, Qidjata et les forteresses du milieu de la ligne frontière. Il prit le surnom de Eddhafer, celui d'El-Baïassi lui venant de son séjour à Baëza.

C'est alors qu'arriva la nouvelle de la proclamation d'El-Adel par les Almohades de Marrakech, avec une lettre d'Abou Zakaria Yahya ben Chahid, Cheikh des Hintata, où étaient rapportés les événements concernant El-Makhlou. L'arrivée de ces nouvelles coïncidait avec les troubles qui venaient d'éclater en Espagne, de telle sorte qu'El-Adel tranquillisé du côté de Marrakech, envoya son frère Aboul-Ala le jeune c'est-à-dire Idris ben El-Mançour, à la tête d'une nombreuse armée contre El-Baïassi. Celui-ci, étroitement bloqué dans Baëza, fit en apparence acte de soumission et proclama El-Adel. Mais dès qu'il fut délivré d'Aboul-Ala il retourna à la rébellion et fit appel à Alphonse, lui

(1) C'est-à-dire : « L'équitable exécuteur de la loi divine, le premier terme seul « El-Adel » étant conservé dans l'usage habituel.

demandant aide et assistance contre El-Adel et offrant en retour l'abandon des places de Baëza et Qidjata. Il est le premier qui mit en usage la remise de places fortes et de territoires aux Chrétiens.

Alphonse lui envoya une armée de vingt mille hommes et dès l'arrivée de cette armée il partit de Cordoue dans la direction de Séville. Il en approchait lorsque Sid Aboul-Ala le jeune, appelé plus tard El-Mamoun, se porta à sa rencontre. Une bataille acharnée s'en suivit qui fut une défaite pour Sid Aboul-Ala. El-Baïassi et les Chrétiens s'emparèrent de son camp et de tout ce qu'il renfermait en meubles, armes, animaux etc. En présence de la défaite subie par son frère et par ses troupes, El-Adel craignant que la révolte d'El-Baïassi ne s'aggravât et que les désordres ne gagnassent Marrakech, laissa son frère Aboul-Ala faire face à la situation et traversa le détroit.

Arrivé à El-Qçar Eççaghir, il y rencontra Abdallah ben Abdelouahad ben Abou Hafç dit Abbou, à qui il dit :

« Quelle est votre situation ? » Il lui répondit par ces vers :

« Dès qu'El-Mançour a su l'état des choses,
J'ai vu que le temps devenait favorable. »

Cette réponse lui plut et il donna à Abbou le gouvernement de l'Ifriqiya. Il a cité ces vers d'Abou Taïeb El-Motanebbi, en raison du nom El-Mançour qui s'y trouve et qui est précisément celui du père d'El-Adel, et cet emprunt était des plus heureux.

El-Adel continuant sa route, arriva à Salé où il s'arrêta et convoqua les Cheikhs des Djochem ou Arabes du Tamesna. Mais Ibn Irgan avait un allié particulièrement favorable en Hilal ben Hamidan qui exerçait le commandement des Khlot ; Djermoun ben Aïssa émir des Sefian mit du retard à répondre à la convocation d'El-Adel, si bien que ce prince poursuivit sa route sur Marrakech et n'y arriva qu'après avoir eu à subir pendant le trajet de grosses difficultés du fait des Arabes.

Il prit comme Vizir Abou Zeïd ben Abdelouahad ben Abou

Hafç, mais celui-ci, devenu hostile à Ibn Irgan, changea de dispositions et mit tous ses efforts à troubler les affaires de l'État. De leur côté, Abou Zakaria ben Chahid, Cheïkh des Hintata et Yousef ben Ali, Cheikh de Tinmellal, prirent le dessus dans l'opposition contre El-Adel ; puis ce furent les Arabes Khlot et les Haskoura qui abandonnèrent sa cause, portèrent le désordre dans la région de Marrakech et mirent en ruines les bourgs des Doukkala. Ibn Irgan marcha contre eux, mais il n'obtint aucun résultat et El-Adel envoya pour les réduire une armée d'Almohades sous le commandement d'Ibrahim ben Ismaïl ben Cheikh Abou Hafç. Cette armée fut battue et son chef tué, ce qui aggrava encore la situation d'El-Adel.

Ibn Chahid et Yousef ben Ali partirent à leur tour ; ils se rendaient dans leurs tribus pour y recruter des contingents à opposer aux Haskoura et aux Arabes, mais ils s'accordèrent tous deux pour renverser El-Adel et la situation du Sultan devint particulièrement critique.

Lorsqu'Aboul-Ala qui commandait en Espagne eut connaissance de la position difficile dans laquelle se trouvait son frère El-Adel à Marrakech, il fit de la propagande pour se faire élire à Séville *(Page 197 du texte)*. Il y fut proclamé et reçut l'adhésion de la majorité des habitants de l'Espagne, sur quoi il prit le surnom d'El-Mamoun. Il fut également proclamé par le seigneur de Valence Sid Abou Zeïd qui était le frère d'El-Baïassi. Ceci se passait dans les premiers jours de Choual 624 (14 au 24 septembre 1227). Il écrivit ensuite aux Almohades de Marrakech, les invitant à le proclamer, leur annonçant que les habitants de l'Espagne et les Almohades qui s'y trouvaient avaient été unanimes à l'élire et leur faisant des promesses séduisantes. Il rencontra d'abord quelques résistances, puis ils finirent par se mettre d'accord et décidèrent de l'élire et de déposer son frère El-Adel. Ils pénétrèrent auprès de ce dernier, dans son palais et l'invitèrent à abdiquer le pouvoir. Comme il refusait, ils se précipitè-

rent sur lui et lui plongeant la tête dans une vasque pleine d'eau ils lui dirent : « Nous ne vous lâcherons pas avant que vous n'ayez déclaré abdiquer le pouvoir. »

Il leur répondit : « Faites ce que vous voudrez, je le jure au nom de Dieu, je ne mourrai qu'avec le titre d'Émir el-Moumenin. »

Ils lui passèrent alors son turban autour du cou et l'étranglèrent, lui laissant la tête plongée dans l'eau jusqu'à ce que mort s'en suive. C'était un homme excellent et vertueux, Dieu lui fasse miséricorde. Sa mort eut lieu le 21 Choual 624 (4 octobre 1227). Ils écrivirent alors à Aboul-Ala El-Mamoun lui annonçant par courrier qu'ils l'avaient élu. Mais après le départ de ce courrier, ils revinrent sur leur élection en faveur d'El-Mamoun et proclamèrent Yahya fils d'Ennaçer ben El-Mançour. Il en résulta en Maghreb et en Espagne des troubles et des séditions, comme nous allons le rapporter.

Règne d'El-Mamoun ben El-Mançour. Opposition que lui fit Yahya ben Ennaçer

Lorsque El-Mamoun, dont les noms sont Aboul-Ala Idris ben Yaqoub El-Mançour, avait appris la révolte soulevée par les Almohades et les Arabes dans la capitale, contre son frère dont la situation était compromise, il s'était posé en prétendant à Séville et y avait été élu par les Andalous et les Almohades, comme nous l'avons rapporté. Mais après l'envoi du courrier lui annonçant qu'ils l'avaient élu, les Almohades regrettèrent leur décision parce que connaissant sa nature énergique et brave et son caractère pareil à celui d'El-Hadjadj ben Yousef (1) ils redoutaient

(1) Général et gouverneur de la Mésopotamie pour le Khalife ommiade Abdelemalek ben Merouan (685-705), est célèbre par sa rigueur impitoyable devenue proverbiale.

qu'il ne vengeât sur eux le sang de son oncle paternel Abdelouahad El-Makhlou et de son frère Abdallah El-Adel. C'est alors qu'ils se mirent d'accord pour élire Yahya ben Ennaçer ben El-Mançour, jeune homme inexpérimenté, à la barbe naissante alors âgé de seize ans et qu'ils choisirent parce qu'ils comptaient sur sa docilité entre leurs mains. Ils l'élurent donc dans la mosquée d'El-Mançour à la Qaçba de Marrakech, après la prière d'El-Açer, le mercredi 28 de Choual 624 (11 octobre 1227). Cependant les Arabes Khlot et les tribus Haskoura s'abstinrent déclarant qu'ils avaient élu El-Mamoun et entendaient lui rester fidèles.

Mais l'arrivée d'El-Mamoun à Marrakech se fit attendre, car il était retenu en Espagne par des motifs que nous exposerons, en sorte que Yahya demeura à Marrakech où sa situation, tant bien que mal, lui permettait d'organiser une armée d'Almohades et de troupes régulières à opposer aux Khlot et aux Haskoura alors fidèles à El-Mamoun. L'armée de Yahya fut battue et en partie anéantie ; les survivants regagnèrent Marrakech en désordre. Le Sultan apprit alors qu'Abou Zeïd ben Irgan était d'accord avec les Arabes et les Haskoura pour diriger une attaque contre Marrakech ; Abou Zakaria Yahya ben Chahid en ayant eu également connaissance, il mit à mort Abou Zeïd ben Irgan ainsi que son fils Abdallah ; leurs têtes furent suspendues à la porte appelée Bab El-Kahl et les corps promenés dans les marchés de la ville. A la suite de ces événements, la situation de Yahya devint difficile et des troubles éclatèrent dans la ville où le prix des denrées s'éleva notablement. Ces troubles et ces désordres s'étendirent à tout le Maghreb, si bien que les Beni Merin prirent le dessus dans les provinces extrêmes et purent, en maintes régions, tenir les Almohades en échec et percevoir les impôts. Cet état de choses occasionna dans le pays des désordres que nous relaterons.

C'est ainsi qu'en l'an 625 (12 décembre 1227 au 29 nov. 1228),

parut dans les montagnes des Ghomara, un rebelle du nom de Mohammed ben Abou Taouadjin El-Ketami, qui se donnait comme prophète. Son père qui était de Qçar Ketama vivait retiré, adonné aux pratiques de l'alchimie et avait été surnommé Abou Taouadjin (l'homme aux poëlons) par allusion aux nombreux récipients qu'il disait employer à ses opérations. Son fils Mohammed qui tenait de lui ces mêmes pratiques s'était transporté à Ceuta et vivait chez les Beni Saïd de la banlieue de cette ville à qui il se donnait comme alchimiste. Ayant attiré à lui les hommes de la populace, il se donna à eux comme prophète, et se mit à préconiser des règles et des lois. Son habileté de thaumaturge augmenta encore le nombre de ses partisans ; mais un jour, s'étant aperçus de son imposture, ils le dénoncèrent. Des soldats de la place de Ceuta étant partis pour l'arrêter, il prit la fuite et fut dans la suite trahi et mis à mort par des Berbères, dans la vallée de l'Oued Laou, entre le territoire des Beni Saïd et celui des Beni Ziat.

C'est ce même Ibn Abou Taouadjin qui provoqua le meurtre du Cheikh Abou Mohammed Abdessalam ben Mechich — Dieu l'agrée — ainsi que nous le rapporterons ci-après, s'il plaît à Dieu.

Désordres en Espagne et conséquences qu'ils eurent pour les Almohades.

(Page 198 du texte)

Lorsque la puissance almohade déclina en Maghreb, des séditions éclatèrent dans les provinces et en différentes régions. Les princes almohades qui commandaient en Espagne furent eux-mêmes les artisans du désordre, chacun dans sa province recherchant, pour triompher, l'appui du roi chrétien et lui cédant des places fortes pour prix de son assistance. Ils s'aliénèrent ainsi

les Andalous et l'un d'entre eux songea à se révolter contre les Almohades ; c'était Mohammed Ben Yousef ben Houd descendant des Beni Houd les Djodamites et l'un des rois indépendants de l'Espagne, qui régnait à Saragosse (1) ; il se proposait d'organiser la rébellion, les Almohades l'ayant maintes fois importuné. Il partit en campagne avec quelques troupes régulières en l'année 625 (12 décembre 1227 — 29 novembre 1228). Sid Aboul-Abbas ben Abou Amran Mousa ben Yousef ben Abdelmoumen, qui était alors gouverneur de Murcie, envoya contre lui une armée qu'il battit, après quoi il alla encercler le prince almohade enfermé dans Murcie et fit publiquement hommage de soumission au khalife abbasside El-Mostançer qui régnait à Baghdad. C'est à ce propos qu'Ibn El-Khatib parlant dans son ouvrage « Roqm el-holal » des Beni Houd, dit en vers :

« L'un de leurs descendants était l'Émir Mohammed ben Yousef El-Akhir.

Brave et redoutable, il proclama El-Mostancer l'Abbasside. »

Puis ce fut Sid Abou Zeïd ben Mohammed ben Abou Hafç ben Abdelmoumen, frère d'El-Baïasi, dont il a été déjà question, qui partit de Xativa dont il était gouverneur. Ayant été battu par Ibn Houd, il rentra à Xativa et demanda des renforts à El-Mamoun qui était alors à Séville. Mais il fut encore battu par Ibn Houd qu'El-Mamoun suivit jusqu'à Murcie où il l'assiégea. Cependant la place résistant avec succès, il abandonna le siège et rentra à Séville.

Ce fut ensuite contre Sid Abou Zeïd qui gouvernait à Valence, la rébellion de Ziyan ben Aboul-Hamalat Modafa ben Aboul-Hadjadj Yousef ben Saad ben Merdenich qui se souleva à Ubeda en 626 (30 novembre 1228 — 19 novembre 1229). Les fils de Merdenich disposaient de partisans et ils étaient braves et énergiques.

(1) On appelait ces rois *Moulouk Ettaouaïf* ou seigneurs des petites principautés qui s'étaient élevées sur les ruines du Khalifat de Cordoue.

Aussi Abou Zeïd qui redoutait un échec envoya-t-il à Ziyan un émissaire en vue de l'amadouer et d'obtenir qu'il abandonnât son projet. Mais, devant son refus formel, Abou Zeïd partit de Valence, se réfugia auprès du roi Chrétien de Barcelone et se convertit au christianisme — ô Dieu préservez-nous !

Les habitants de Xativa proclamèrent Ibn Houd et furent imités par d'autres andalous comme les gens de Cordoue et ceux de Séville, après le départ d'El-Mamoun pour Marrakech ; de telle sorte que les Almohades n'eurent plus de Sultan en Espagne.

En l'année 629 (29 octobre 1231 — 17 octobre 1232), ce fut Mohammed ben Yousef ben Nacer dit Ibn El-Ahmer qui se mit en état de révolte dans la place d'Arjona, dépendant de la province de Cordoue et qui proclama Abou Zakaria le Hafcide, maître de l'Ifriqiya, ce que firent à leur tour les habitants de Cordoue même.

C'est alors que Ibn El-Ahmar et Ibn Houd entrèrent en compétition pour s'emparer du gouvernement de l'Espagne et cela donna lieu à une situation des plus critiques dont le roi chrétien profita pour s'emparer d'un grand nombre de places fortes en Andalousie. Ibn El-Ahmar finit par s'assurer le pouvoir royal qu'il put transmettre à ses enfants — Dieu est tout puissant pour réaliser ses desseins.

Passage d'Aboul-Ala El-Mamoun ben El-Mançour d'Espagne à Marrakech et événements qui se produisirent.

Nous avons rapporté qu'à Marrakech les Almohades ayant étranglé El-Adel avaient proclamé son frère El-Mamoun, mais qu'après le départ du courrier qui portait leur proclamation, ils étaient revenus sur leur décision et avaient élu le neveu d'El-

Mamoun c'est-à-dire Yahya ben Ennaçer ; que cependant El-Mamoun ayant reçu à Séville l'avis de son élection s'en réjouit fort et le fit publier en chaire dans toute l'Andalousie ; puis il prit toutes mesures pour se mettre en route pour Marrakech, capitale de l'empire almohade. Il partit et arrivé à El-Djazira El-Khadra (1), il fut informé que les Almohades étaient revenus sur son élection et avaient proclamé son neveu Yahya. En apprenant cette nouvelle il baissa tristement la tête et après un instant il dit, paraphrasant Hassân, — que Dieu l'agrée :

« Vous entendrez certainement une voix dans leurs maisons, qui criera :

Dieu est le plus grand ! vengez Othman ! (2).

Il écrivit ensuite au roi de Castille lui demandant son alliance contre les Almohades et un corps de soldats chrétiens à qui il ferait passer le détroit pour aller combattre Yahya et ses partisans. Le roi de Castille y mit les conditions suivantes : la remise de dix places fortes, proches de son territoire, qu'il aurait le droit de choisir, la construction à Marrakech, s'il y entrait, d'une église pour les soldats chrétiens, avec faculté d'y pratiquer leur culte et d'y sonner les cloches ; toute conversion à l'Islamisme des soldats chrétiens serait refusée et ceux d'entre eux qui tenteraient de se convertir seraient livrés à leurs chefs pour être jugés par eux selon les règles en usage, etc. El-Mamoun se soumit à toutes ces conditions.

Or, pendant ce temps, Yahya ben Ennacer le maître de Marrakech, voyant sa situation compromise, comme nous l'avons exposé, et la majorité des habitants du Maghreb passer dans le parti de son oncle El-Mamoun, décida de se réfugier à Tinmellal.

(1) L'île verte actuellement appelée Algésiras.

(2) Allusion à l'envahissement de la maison du Khalife Othman par ses assassins.

Ceci se passait en Djoumada second 626 (27 avril 1229 — 26 mai 1229).

Quand Yahya se fut enfui de la capitale, les Cheikhs *(Page 199 du texte)* Almohades qui s'y trouvaient, désignèrent un gouverneur avec mission de l'organiser pour El-Mamoun, en attendant son arrivée et ils lui renouvelèrent leur hommage. Ils lui écrivirent ensuite, l'informant de la retraite de Yahya dans la montagne et l'invitant à se rendre au milieu d'eux, tandis que Hilal ben Hamidan, émir des Khlot, lui écrivait de son côté. Quant à Yahya il demeura retranché dans la montagne pendant quatre mois ; puis, lassé, il revint à Marrakech, fit mourir le gouverneur d'El-Mamoun nommé par les Almohades et, après y être demeuré environ sept jours, il alla installer son camp au djebel Guiliz, attendant l'arrivée d'El-Mamoun pour lui barrer la route de Marrakech.

C'est alors que le roi de Castille envoya à El-Mamoun un corps de douze mille hommes pour le servir et faire la guerre sous ses ordres, aux conditions ci-dessus exposées. Ils arrivèrent à son camp en Ramadan de l'année 626 (24 juillet — 22 août 1229) il leur fit passer le détroit d'Algésiras à Ceuta, en Doul-Qaada de la même année (21 septembre — 20 octobre 1229). Il est le premier qui ait introduit des soldats chrétiens en Maghreb et les y ait employés. Après un repos de quelques jours à Ceuta, il se mit en route sur Marrakech. Il en approchait lorsqu'il se heurta à Yahya avec l'armée almohade, dans la soirée du samedi vingt cinq Rabia premier de la nouvelle année 627 (11 février 1330). Battu, Yahya s'enfuit dans la montagne ayant perdu une grande partie de ses guerriers. El-Mamoun, entra à Marrakech, salué par les Almohades. Il monta aussitôt en chaire dans la mosquée d'El-Mançour et harangua les assistants ; or il était instruit et éloquent. Il maudit du haut de la chaire la mémoire du Mahdi disant : « Ne le qualifiez pas « de Mahdi impeccable » mais plutôt « d'égaré digne de blâme » ; car, ajouta-t-il, nous avons rejeté sa doctrine

néfaste et il n'y a de Mahdi que Jésus. » Arrivant à la fin de son prêche, il dit encore : « O communauté des Almohades ne croyez pas que je sois, moi, cet Idris qui doit faire disparaître votre dynastie ; non pas : celui-là viendra après moi, s'il plaît à Dieu. »

Ayant cessé de parler, il descendit de la chaire et fit écrire dans toutes les provinces ordonnant de faire effacer sur les monnaies le nom du Mahdi, de ne plus le nommer en chaire ; défendant d'observer les règles par lui établies et que leurs ancêtres avaient fidèlement suivies, comme d'appeler à haute voix à la prière en langue berbère et d'ajouter à l'appel à la prière du matin « au matin louons le seigneur » et autres innovations dues au Mahdi. Il prescrivit en outre de rendre la forme ronde aux monnaies que le Mahdi avait voulues de forme carrée. Il ajouta encore : « Tout ce qu'a institué le Madhi pour les Almohades et que leurs ancêtres ont observé, n'est qu'innovation impossible à maintenir. Il a créé des rites nouveaux et les a perpétués. » El-Mamoun entra dans son palais et ne reçut personne pendant trois jours. Étant sorti le quatrième jour il convoqua les cheikhs et les notables des Almohades et quand ils furent réunis devant lui, il leur adressa la parole en ces termes : « O communauté des Almohades, vous avez manifesté contre nous et avez semé le désordre sur la terre, vous avez violé vos serments, vous avez mis à nous combattre toute votre énergie, vous avez fait mourir nos frères et nos oncles paternels, sans égard pour leur famille, sans respect pour les engagements qui vous liaient à eux. »

Ayant ainsi parlé, il leur montra la lettre par laquelle ils l'avaient proclamé et leur reprocha d'être revenus sur leur décision, après lui avoir envoyé cette lettre. Se sentant coupables ils demeurèrent interdits et repentants. El-Mamoun se tournant alors vers son Cadi El-Makidi qu'il avait amené de Séville et qui était auprès de lui, il lui dit ; « Quel est votre avis sur ces hommes qui ont violé leurs engagements ? »

Il répondit : « O Émir El-Moumenin, Dieu le Très-Haut a dit : « Celui qui viole sa parole, la viole à son détriment (1). »

« Dieu le Sublime est véridique, répartit El-Mamoun ; nous allons appliquer à ces hommes le jugement de Dieu lui-même ; et « ceux qui n'appuient par leurs jugements sur ce que Dieu a révélé sont injustes » (2).

Sur son ordre, tous les Cheikhs des Almohades et les plus nobles personnages parmi eux, furent traînés à terre et mis à mort sur place, jusqu'au dernier, sans égard pour l'âge. C'est ainsi qu'on lui amena le jeune fils d'une de ses sœurs alors âgé a-t-on dit de treize ans et qui avait appris le Coran ; quand il fut devant lui entre les mains des exécuteurs, l'enfant lui dit : « O Émir El-Moumenin, je vous demande grâce pour trois raisons. »

— « Quelles sont-elles, lui demanda-t-il ? »

— « Mon jeune âge, dit l'enfant, les liens du sang et le Coran que j'ai retenu. »

On raconte qu'El-Mamoun se tourna vers le Cadi, comme s'il voulait lui demander conseil et lui dit : « Quelle est votre opinion sur le courage de ce jeune homme et la force d'âme qu'il montre en prenant la parole dans les circonstances présentes ? » Le Cadi lui répondit : « O Émir El-Moumenin si vous en conservez la graine, elle gâtera vos sujets et ne produira que des scélérats. » El-Mamoun décida sa mise à mort et il fut exécuté ; Dieu lui fasse miséricorde. Par son ordre les têtes des victimes furent suspendues à l'enceinte de la ville. Ibn Abi Zara rapporte qu'il y en avait plus de quatre mille, que cela se passait au plus fort des chaleurs de l'été, leur décomposition incommoda les gens de la ville qui s'en plaignirent au Sultan. Il répondit : « Il y a ici des aliénés pour qui ces têtes sont un préservatif nécessaire à leur rétablissement ; elles embaument ceux qui nous aiment et empoi-

(1) *Coran*, XLVIII, 10.
(2) *Coran*, V, 49.

sonnent ceux qui nous haïssent. » Il récita ensuite ces vers :

« Entre tous les humains, ils sont par excellence agents de corruption et de désordre.

« Ils n'ont pas leurs pareils pour altérer les souvenirs de la tradition,

« Mais leurs excès sont utiles à d'autres qu'eux-mêmes.

« Par l'exemple de la décollation et des têtes suspendues aux arbres,

« Ces têtes sont un exemple saisissant pour qui regarde les créneaux des remparts. *(Page 200 du texte).*

« Ainsi la loi du talion assure la vie des maîtres du pouvoir,

Et l'équité s'accommode de tout voisinage,

Si la grâce de Dieu s'étendait à toutes les créatures,

La majorité d'entre elles ne seraient pas vouées au feu éternel. »

Par cet acte de cruauté sans pareil, qu'il a commis contre les Almohades, El-Mamoun fait oublier El-Haret ben Dhalim, El-Barradh El-Kinani et El-Djahhaf ben Hokeïm (1) : il a détruit chez les Almohades l'esprit national et anéanti l'orgueil de race.

Le Sultan autorisa les Chrétiens venus avec lui à bâtir leur église dans Marrakech même ; elle fut édifiée à l'endroit connu sous le nom de Essadjina, et ils eurent la liberté d'y sonner les cloches, ainsi qu'il était convenu entre eux. Il fit ensuite arrêter le grand Cadi de Marrakech Abou Mohammed Abdelhaqq ben Abdelhaqq et l'envoya enchaîné à Hilal ben Hamidan El-Kholti qui l'emprisonna et exigea pour lui rendre la liberté une rançon de six mille dinars.

Après un séjour de cinq mois à Marrakech, El-Mamoun partit pour les montagnes, en vue de combattre Yahya ben Ennaçer et ses partisans Almohades, en Ramadhan de l'année 627 (14

(1) Personnages célèbres chez les Arabes, par leur rancune sanguinaire, scélératesse. Sur *el-Hâret*, voir Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes* II, 444 à 494 et sur *el-Barrâdh*, même ouvrage I, 301 à 317, sur *el-Djahhâf ben Hokeïm*, voyez *Encyclopédie de l'Islam*, art. *al-Akhtal* et *Bishr*.

juillet — 12 août 1230). La rencontre eut lieu à l'endroit appelé Elgaa ; Yahya fut battu et perdit un grand nombre de ses soldats et d'Almohades ; leurs têtes au nombre de quatre mille furent envoyées à Marrakech.

Dans le courant de la même année l'Émir Abou Zakaria fils du Cheikh Mohammed ben Abou Hafç El-Hintati se déclara indépendant en Ifriqiya, répudiant toute soumission aux Almohades.

L'année suivante, en 628 (9 novembre 1230 — 28 ocotbre 1231), El-Mamoun envoya des instructions par lettres dans toutes les régions de l'empire, recommandant la stricte observance de la loi. C'est au cours de cette même année que l'Espagne fut arrachée au gouvernement des Almohades par Ibn Houd qui s'était soulevé et avait décidé de les bannir ; ils furent pourchassés en tous lieux et massacrés par le peuple.

En 629 (29 octobre 1231 — 17 octobre 1232), un frère d'El-Mamoun nommé Sid Abou Mousa Amran ben El-Mançour, se révolta à Ceuta et prit le surnom d'El-Mouaïad. El-Mamoun partit pour le combattre, mais il apprit en route que les tribus Beni Fazaz et Meklata avaient bloqué Meknès et se livraient dans les campagnes environnantes à toutes sortes de déprédations. Il se détourna pour ramener l'ordre troublé par ces tribus, après quoi il reprit le chemin de Ceuta où il assiégea son frère Abou Mousa pendant un certain temps. Mais il n'obtint aucun résultat, car c'était la place la mieux fortifiée du Maghreb. D'autre part, l'éloignement d'El-Mamoun de Marrakech se prolongeant, Yahya en profita pour quitter la montagne et faire une tentative contre la capitale. Il avait avec lui des Arabes Sofian et leur Cheikh Djermoun ben Aïsa ainsi que le Cheikh des Hintata Abou Saïd ben Ouanoudin. Ils saccagèrent la ville, démolirent l'église que les Chrétiens venaient d'édifier, massacrèrent un grand nombre d'habitants juifs et pillèrent leurs biens. Yahya ayant réussi à pénétrer dans le palais, s'empara de tout ce qui s'y trouvait et le transporta dans la montagne.

El-Mamoun apprit ces événements tandis qu'il était sous les murs de Ceuta. Il leva le camp précipitamment, en Doul-Hijja de la même année (18 septembre — 17 octobre 1332) et regagna Marrakech. Dès qu'il se fut éloigné, Abou Mousa passa en Espagne, fit hommage de fidélité à Ibn Houd et lui offrit la place de Ceuta. En retour Ibn Houd lui donna la ville d'Almeria Abou Mousa s'y transporta et y demeura jusqu'à sa mort.

El-Mamoun poursuivait sa route quand il apprit qu'Ibn Houd était maître de Ceuta. Douloureusement affecté par cette suite d'épreuves, El-Mamoun tomba malade de chagrin et mourut dans la vallée de l'Oued El-Abid. Il revenait alors du siège de Ceuta et sa mort eut lieu le dernier jour de l'année 629 (17 octobre 1232).

Le règne d'El-Mamoun a été une ère de difficultés, de calamités et de rivalités au cours de laquelle la nation s'est divisée en deux partis, celui d'El-Mamoun et celui de Yahya ben Ennaçer il en est résulté la chute de la puissance des Almohades par la ruine de ses assises mêmes et c'est par les mains d'El-Mamoun que la grandeur de sa dynastie a été abaissée.

On a pu dire que si la situation n'eut pas été telle que l'avait trouvée El-Mamoun en arrivant au pouvoir, et qu'elle est décrite ci-dessus, il se serait montré l'égal de son père El-Mançour dans toutes les circonstances graves et apte à y parer comme lui car il avait les mêmes méthodes.

El-Mamoun était éloquent ; c'était un juriste, il savait par cœur les hadits qu'il citait avec sûreté et connaissait les différentes lectures du Coran. Il avait une voix bien timbrée et une belle diction ; il connaissait bien la langue arabe, les belles-lettres et l'histoire ; il écrivait clairement et avait la répartie facile.

Il ne laissa pas passer un jour de son règne sans lire les livres de hadits, tels que ceux d'El-Bokhari, d'Abou Daoud et la « Mouatta ». Il était, en même temps, d'esprit sagace, de caractère ferme et plein de courage dans les circonstances les plus critiques

Quand il devint khalife, le pays était à feu et à sang et les provinces divisées, aux mains des rebelles. Lorsqu'il réfléchissait aux vicissitudes de son gouvernement du fait de ces rebelles et de leur nombre, il citait ce vers :

« Khidach est entouré de gazelles ;
Mais il ne sait, Khidach, quel gibier chasser. »

Voulant par là exprimer l'embarras où il était de savoir par où commencer — Dieu est le mieux informé de toutes choses.

Règne d'Abou Mohammed Abdelouahad Rachid ben El-Mamoun ben El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde —

(Page 201 du texte)

Lorsqu'El-Mamoun mourut, son fils Abdelouahad fut proclamé sous le nom de Rachid. D'après Ibn Abi Zara, il fut élu dans la vallée de l'Oued El-Abid le dimanche premier du mois de Moharrem 630 (18 octobre 1232) étant alors âgé de quatorze ans, par les soins de Kanoun ben Djermoun des Sefian, Choaïb ben Aouqarit des Heskoura et Francil général des troupes chrétiennes. La mort d'El-Mamoun fut cachée par son esclave nommée Hobab, femme d'origine européenne, astucieuse et intelligente, et mère de Rachid. Elle manda ces trois personnages qui constituaient la force principale de l'armée d'El-Mamoun, chacun d'eux disposant d'un corps de troupes composé de plus de 10.000 hommes entre ses compatriotes et les auxiliaires ; d'autre part, les détenteurs de l'autorité parmi les Almohades avaient été anéantis par les rigueurs d'El-Mamoun, comme il a été dit plus haut.

Ils répondirent à la convocation de cette femme qui les informa de la mort d'El-Mamoun et leur demanda de proclamer son fils Rachid et de le soutenir, leur remettant dans cette vue de fortes sommes et promettant, s'ils réussissaient à s'emparer de Marrakech où s'était établi Yahya, de leur abandonner cette ville comme part de butin. Ils le proclamèrent et le firent proclamer, ce qui fut obtenu des uns de bon gré et des autres par la crainte qu'inspirait la force armée.

Rachid étant élu, mit le corps de son père dans un cercueil qu'il envoya devant lui et prit lui-même la route de Marrakech. Yahya et les habitants de la ville avaient appris la promesse faite par Hobab aux trois généraux de l'armée, de leur donner la capitale comme part de butin. Ils partirent tous pour combattre Rachid, Yahya laissant comme lieutenant dans la ville Abou Saïd ben Ouanoudin. La rencontre se termina par un échec pour Yahya dont l'armée fut exterminée en grande partie, Rachid arriva aussitôt sous les murs de Marrakech, mais les habitants s'y étaient mis en état de défense. Il leur offrit la paix et transigea avec le général chrétien et ses troupes à qui la ville était promise comme part de butin, leur remettant en retour cinq mille dinars. Rachid entra alors dans Marrakech et s'y établit.

Avec lui était arrivé dans la capitale son oncle paternel Sid Abou Mohammed Saad ben El-Mançour qui obtint dans le gouvernement du nouveau souverain un rôle prépondérant et la direction des affaires de l'État.

Après que Rachid se fut installé à Marrakech, y arriva Omar ben Aouqarit des Heskoura accompagnant les enfants d'El-Mamoun qui habitaient Séville et en avaient été expulsés par Ibn Houd. Or cet Omar ben Aouqarit avait fait de l'opposition à El-Mamoun du vivant de ce prince et c'est pourquoi il se mit sous la protection de ses enfants. Il se présenta à Rachid, qui lui fit bon accueil, ainsi qu'à Sid Abou Mohammed qui le traita honorablement. Mais lorsque mourut ce dernier, Ibn Aouqarit rejoi-

gnit les gens de son groupe en un lieu sûr et, jetant le masque, entra dans l'opposition et se déclara partisan de Yahya ben Ennaçer. Il appela à lui les tribus almohades et Rachid marcha contre eux en l'année 631 (7 octobre 1233 — 25 septembre 1234) laissant comme lieutenant dans la capitale son beau-frère Aboul-Ala Idris. Il escalada les montagnes et alla attaquer les troupes de Yahya sur le territoire des Hezradja. Il s'empara de son camp et le poursuivit jusqu'à Sidjilmassa, d'où il revint dans sa capitale accordant la paix à un grand nombre d'Almohades qui étaient dans le parti de Yahya et qui le rejoignirent à Marrakech ; leur chef était Abou Othman Saïd ben Zakaria des Guedmioua. Il fut suivi par tous les autres et ils avaient posé comme condition à eur soumission que Rachid rétablirait tout ce qu'El-Mamoun avait changé dans les traditions et les règles établies par le Mahdi. Il fut ainsi fait et le retour aux traditions du Mahdi les ayant satisfaits, tout rentra et demeura dans l'ordre jusqu'aux évènements que nous allons rapporter.

Querelle des Khlot avec Rachid et leur établissement à Marrakech.

Omar ben Aouqarit avait réussi à entraîner Mesaoud ben Hamidan, émir des Khlot dans la rébellion, grâce à l'amitié qui les unissait et parce que ce dernier avait confiance dans ses forces et dans le nombre des hommes dont il disposait ; on dit en effet que les Khlot comptaient douze (mille) cavaliers, outre les fantassins et la suite (1) de l'armée. Las de la soumission, Mesaoud montra peu d'empressement à se rendre à une convocation dans la capitale et, quand il apprit l'accord des Almohades et leur soumission à Rachid, il en éprouva de la colère ;

(1) Le mot mille manque dans le texte où on lit : « douze cavaliers ».

aussi, employa-t-il tous ses efforts à les diviser et à les désunir. Rachid réussit, par un stratagème à le faire venir auprès de lui en même temps qu'il dispersait ses soldats en différentes directions, si bien que Mesaoud se trouvant isolé n'eut plus de doute sur ce qui se passerait. Rachid le fit amener en toute hâte dans la capitale et Mesaoud y arriva accompagné de Moaouïa oncle paternel d'Aouqarit. Moaouia fut appréhendé et exécuté sur l'heure. Quant à Ibn Hamidan, Rachid l'appela en audience au palais impérial où il fut arrêté avec vingt-cinq de ses compagnons, tous notables personnages des Khlot. Ils furent mis à mort après avoir été pourchassés, ce qui occasionna un tumulte affreux ; Rachid exerça ainsi contre eux une vengeance personnelle.

Lorsque les Khlot apprirent la mise à mort de leurs chefs, ils placèrent à leur tête Yahya ben Hilal ben Hamidan. Puis ils s'assemblèrent dans les différentes régions du pays, proclamant Yahya ben Ennaçer qu'ils allèrent chercher à l'extrémité du Sahara où il se tenait, agissant d'accord avec Omar ben Aouqarit. Ils vinrent ensemble faire le siège de Marrakech et des troupes sortirent de la ville pour aller les combattre *(Page 202 du texte)*, ayant avec elles Abdeççamad ben Illoulan.

Ibn Aouqarit avec son armée bouscula les troupes de Marrakech, les mit en déroute, puis, les soldats chrétiens ayant été enveloppés et décimés, la situation de Marrakech devint particulièrement critique et les vivres se raréfièrent dans de telles proportions, que Rachid se décida à quitter la place et à gagner les montagnes des Almohades. Des montagnes, il se rendit à Sidjilmassa qu'il soumit. Pendant ce temps le blocus de Marrakech avait été poursuivi avec rigueur jusqu'au jour où Yahya ben Ennaçer l'enleva de vive force avec ses partisans Khlot et Heskoura qui la mirent à feu et à sang, y commettant des atrocités et compromettant gravement le Khalifat, si bien que Sid Abou Ibrahim ben Sid Abou Hafç, surnommé Abou Haffa, prit un grand empire sur le Sultan. Ces luttes intestines eurent lieu en

l'année 632 (26 septembre 1234 — 15 septembre 1235).

C'est dans le courant de cette même année que les Chrétiens de Gênes firent une descente à Ceuta avec une flotte considérable, battant ses murs avec des balistes et des machines de guerre, jusqu'au début de l'année 633 (16 septembre 1235 — 3 septembre 1236) sans obtenir de résultat. Mais les habitants, épuisés par cette longue résistance, firent des offres de paix et obtinrent l'éloignement des Gênois en leur payant quatre cent mille dinars. Les Gênois acceptèrent et s'en retournèrent après avoir infligé à la ville de dures épreuves.

En 633, Rachid quittait Sidjilmassa avec l'intention de gagner Marrakech et entraînait avec lui Djermoun ben Aïssa et ses gens les Sefian. Ils traversèrent ensemble l'Oued Omm Errebia et se rencontrèrent avec Yahya et ses troupes qui s'étaient avancées pour le repousser. Mais Yahya fut battu et ses soldats décimés et Rachid entra à Marrakech en vainqueur. Ibn Aouqarit conseilla alors aux Khlot d'appeler Ibn Houd le maître de l'Espagne à leur secours et de le proclamer. Ils violèrent leur engagement vis à vis de Yahya et envoyèrent une députation à Ibn Houd, accompagnée par Ibn Aouqarit. Mais celui-ci s'établit en Espagne et ne rapporta aucune réponse aux Khlot qui comprirent qu'Ibn Aouqarit avait usé de ce subterfuge pour se tirer d'un mauvais pas. Aussi, Rachid étant sorti de Marrakech, les Khlot s'enfuirent devant lui. Le Sultan se rendit à Fès et y demeura plusieurs jours pendant lesquels il attribua aux savants, aux hommes vertueux des richesses et des terres de rapport. Il chargea son vizir Sid Abou Mohammed d'aller chez les Ghomara et les Fazaz percevoir des contributions sur leurs richesses.

Lorsqu'il avait été trahi par les Khlot, Yahya ben Ennaçer s'était réfugié chez les Arabes Maqil. Ils lui donnèrent asile et lui promirent leur assistance, mais montrèrent des exigences excessives et il irrita, par ses refus, certains d'entre eux qui le surprirent et le tuèrent du côté de Taza, d'où sa tête fut envoyée

à Rachid qui de Fès l'expédia à Marrakech. En même temps le Sultan ordonna à son lieutenant dans cette ville, Abou Ali ben Abdelaziz, de tuer les Arabes qui y étaient prisonniers, c'est-à-dire Hassan ben Zeïd, Cheikh des Açem, Qaïd et Qaïd les deux fils de Amer qui étaient Cheikhs des Beni Djaber. Ils furent exécutés et Rachid rentra dans sa capitale en l'année 634 (4 septembre 1236 — 23 août 1237).

Quant à Ibn Aouqarit, depuis le jour où il s'était réfugié auprès d'Ibn Houd maître de l'Espagne, il y était demeuré jusqu'à cette année 634. Il prit alors la mer avec une des flottes armées par Ibn Houd et se dirigea sur Salé que gouvernait Sid Aboul-Ala beau-frère de Rachid. Il y fit une descente et fut sur le point de s'en emparer ; mais il dut s'en retourner sans avoir obtenu aucun succès.

L'année suivante, en 635 (24 août 1237 — 13 août 1238), les habitants de Séville abandonnèrent le parti d'Ibn Houd et, sous la direction d'Abou Omar ben El-Djedd, ils proclamèrent Rachid. Leur députation se rendit à Marrakech en passant par Ceuta dont les habitants se joignirent à eux en faveur de Rachid. Le Sultan les accueillit dans sa capitale et leur donna pour gouverneur l'un des leurs nommés Abou Ali ben Kholaç. Les députations de Séville et de Ceuta s'en retournèrent satisfaites.

Rachid se fit amener les chefs des Khlot qui étaient revenus à la soumission après le meurtre de Yahya. Quand ils se présentèrent, il les fit arrêter et permit à ses soldats de piller leurs campements et de les tuer. Il fit ensuite mettre à mort leurs chefs ; et avec eux fut exécuté Ibn Aouqarit que les habitants de Séville lui avaient envoyé et ainsi il fit disparaître le dernier des leurs.

En l'année 636 (14 août 1238 — 2 août 1239), arriva la proclamation de Mohammed ben Yousef ben Naçer surnommé Ibn El-Ahmer, en état de révolte contre Ibn Houd pour avoir précédemment fait acte de soumission à Abou Zakaria le Hafcide

d'Ifriqiya et qui abandonnait la cause de ce dernier pour embrasser celle de Rachid.

C'est pendant cette année même que l'ennemi — Dieu le maudisse — s'empara de la ville de Cordoue capitale de l'Espagne musulmane, le dimanche 23 Choual (29 mai 1239).

L'année suivante (3 août 1239 — 22 juillet 1240), les Beni Merin se répandirent dans le Maghreb et leur puissance s'y développa. Rachid marcha contre eux, mais ils le mirent en déroute ; il les attaqua une seconde et une troisième fois, mais ils le battirent encore. Il persista à leur faire la guerre *(Page 203 du texte)* pendant deux années, puis renonça à la lutte et rentra dans sa capitale. Dès lors les Beni Merin se mirent à opprimer le Maghreb et particulièrement les Miknassa qu'ils obligèrent à payer tribut aux Beni Hamama, tribu mérinide.

En l'année 639 (12 juillet 1241 — 30 juin 1242), Rachid fit mourir son secrétaire Ibn El-Moumiani pour avoir intrigué avec certains hauts personnages ; ses noms étaient Omar ben Abdelaziz ben Yousef. Rachid découvrit des écrits de sa main que son messager aurait, par erreur, remis au palais du Khalife. Ayant eu en mains ces preuves, Rachid le fit exécuter.

Rachid — Dieu lui fasse miséricorde — se noya dans un des bassins de son jardin à Marrakech, le jeudi 9 Djoumada second 640 (5 décembre 1242) ; on rapporte qu'il fut retiré de l'eau encore vivant mais qu'une forte fièvre s'étant aussitôt déclarée, il en mourut. Abou Abdallah Akensous dit que Rachid se noya dans la plus grande des pièces d'eau de Dar El-Hana, dans l'Aguedal aujourd'hui (1). Il ajoute qu'on l'appelait la petite mer, parce que les fils d'Abdelmoumen qui la créèrent y lançaient de petites barques pour se distraire — Dieu est le mieux instruit de toutes choses.

(1) Aguedal est un mot d'origine berbère qui désigne un terrain assez vaste et généralement clos par une muraille. C'est à l'origine un terrain de campement pour les troupes qui, par la suite, peut se transformer en verger ou en parc.

Règne d'Aboul-Hasan Essaïd Ali ben El-Mamoun ben El-Mançour — Dieu lui fasse miséricorde —

A la mort de Rachid, son frère consanguin Aboul-Hassan Ali surnommé Essaïd fut proclamé à sa place, sur la désignation d'Abou Mohammed ben Ouanoudin et avec le surnom d'El-Motadhid Billah. Le nouveau Sultan prit pour vizirs Sid Abou Ishaq ben Sid Abou Ibrahim Yousef ben Abdelmoumen et Yahya ben Attouch. Il fit arrêter un groupe de cheikhs almohades qu'il dépouilla entièrement de leurs biens et s'attacha personnellement des chefs arabes des Djochem sur lesquels il s'appuya pour gouverner ; le Cheikh des Sefian, Kanoun ben Djermoun était le plus haut personnage de son conseil.

Cependant les abus des Beni Merin, dont souffrait le Maghreb, aggravaient la situation de telle façon qu'Essaïd en l'année 642 (9 juin 1244 — 28 mai 1245), partit en campagne pour remédier à cette situation. Il atteignit Sidjilmassa où commandait Abdallah ben Zakaria El-Hezradji qui s'était révolté. Il le mit à mort, désigna un nouveau gouverneur à sa place, puis vint poser son camp à Meqermeda (1) dans la province de Fès. Il fit la paix avec les Beni Merin et regagna ensuite Marrakech.

Mais c'était une paix précaire et, peu de temps après l'avoir conclue, le Sultan dut partir de nouveau en campagne. Il se mit en route en 643 (29 mai 1245 — 18 mai 1246), laissant comme lieutenant à Marrakech Sid Abou Zeïd ben Sid Abou Ibrahim le frère du susdit Vizir et nommant à Salé leur frère Sid Abou Hafç appelé aussi El-Mortadha. L'Émir des Beni Merin Abou

(1) A 20 milles à l'Est de Fez. (Louis Massignon, *Le Maroc dans les premières années du* XVI[e] *siècle*, Alger 1906).

Bekr ben Abdelhaqq apprenant l'entrée en campagne d'Essaïd réunit une armée composée de Zenata avec laquelle il marcha à sa rencontre. Les deux armées étaient en vue et elles se disposaient au combat, lorsque Kanoun ben Djermoun se détournant, alla attaquer Azemmour, vainquit les Almohades et s'empara de la ville. Essaïd revint alors sur ses pas et se mit à la recherche de Kanoun qui sortit de la ville et prit la fuite. Essaïd lui barra la route, encercla un grand nombre de ses partisans Sefian et leur enleva tout ce qu'ils avaient de richesses et de troupeaux. Kanoun alla alors se joindre aux Beni Merin et Essaïd regagna sa capitale.

Sur ces entrefaites, l'émir des Beni Merin Abou Bekr ben Abdelhaqq s'avança vers Meknès qu'il bloqua, sommant les habitants de se soumettre. Le peuple se souleva aussitôt contre le gouverneur nommé par Essaïd et le mit à mort, puis se garantit contre l'assaut des Beni Merin qui le menaçait en faisant appel à Abou Zakaria le Hafcide maître de l'Ifriqiya. Celui-ci s'était rendu indépendant des fils d'Abdelmoumen et rêvait même de les détrôner à Marrakech. Il fut donc proclamé par les habitants de Meknès d'accord avec l'Émir Abou Bekr ben Abdelhaqq qui déjà, lors de ses débuts, lui avait lui-même fait hommage de soumission, comme le fit après lui son frère le Sultan Yaqoub ben Abdelhaqq qui devait plus tard se rendre totalement indépendant et réunir en ses mains le gouvernement du Maghreb, ainsi que nous le rapporterons s'il plaît à Dieu.

Dans le courant de la même année, les habitants de Séville et ceux de Ceuta envoyèrent leur hommage de soumission à Abou Zakaria le Hafcide. A cette occasion l'émir de Ceuta Abou Ali ben Kholaç lui envoya son fils, à la tête d'une flotte, pour lui remettre des présents, mais il fit naufrage et se noya en quittant le port.

Peu de temps avant ces événements, l'émir hafcide Abou Zakaria avait fait avec succès une campagne contre Tlemcen

et obtenu la soumission du prince qui en était le maître, Yaghmoracen ben Zian l'Abdelouadite, l'ancêtre des rois Beni Zian qui régnèrent sur Tlemcen et le Maghreb central. Ces actes de soumission qui venaient de plusieurs côtés au prince hafcide Abou Zakaria, augmentèrent considérablement sa puissance et firent naître en lui l'ambition de s'emparer du trône des Khalifes de Marrakech. Cette puissance acquise par le prince hafcide jeta les fils d'Abdelmoumen dans une anxiété qui devint plus vive encore quand il se rendit indépendant et qu'il manifesta l'ambition de leur enlever leur trône et le siège de leur puissance *(Page 204 du texte)*, étant donné surtout qu'il n'était qu'une branche sortie de leur tronc, un ruisseau issu de la même source ; mais tout est dans la main de Dieu.

Campagne menée par Essaïd contre les rebelles des deux Maghreb, ses entreprises contre Yaghmoracen ben Zian, les circonstances de sa mort — Dieu lui fasse miséricorde —

Quand Essaïd apprit à Marrakech la défection politique de l'émir Abou Zakaria ben Abou Mohammed Abdelouahad ben Abou Hafç El-Hintati en Ifriqiya et les actes de soumission qu'il avait reçus de différents côtés, il ne songea plus qu'à entrer en campagne pour combattre ces rebelles à son autorité et subjuguer ces provinces dissidentes ; or Essaïd était plein d'énergie et de résolution, vigilant et nourrissant de grands desseins. Il considéra sous toutes ses faces la situation de son gouvernement et délibéra avec les hauts personnages Almohades en vue d'en consolider les bases et d'en redresser les parties faibles, s'efforçant de stimuler leur zèle et d'exciter leur colère. Il leur exposa comment l'empire leur échappait province par province : le Hafcide en avait détaché l'Ifriqiya ; Yaghmoracen ben Zian après

avoir enlevé le Maghreb central avait envoyé son hommage de soumission aux Hafcides ; Ibn Houd s'était rendu maître de l'Espagne en proclamant la dynastie abbasside ; sur un autre côté de la Péninsule, Ibn El-Ahmer servait la cause des hafcides et enfin les Beni Merin avaient conquis les provinces limitrophes dans le Maghreb même et ils nourrissaient l'ambition d'enlever ses grandes villes. « Et, leur disait-il, si nous ne réagissons pas, il est à craindre que la situation ne périclite encore et que la dynastie ne périsse. »

Ils discutèrent avec ardeur, s'excitant mutuellement à marcher contre l'ennemi. Essaïd réunit des troupes et équipa des soldats. Il appela à la guerre les Arabes du Maghreb, réunit la totalité des Masmouda et partit de Marrakech à la fin de l'année 645 (8 mai 1247 — 25 avril 1248), ayant avant tout pour but, Meknès et les Beni Merin, se proposant de marcher ensuite contre Tlemcen et Yaghmoracen, en troisième lieu contre l'Ifriqiya et le fils d'Abou Hafç. A son campement de l'Oued Beht, il passa son armée en revue pour se rendre compte de la valeur respective de ses divers éléments. Dans le même temps, l'émir Abou Bekr ben Abdelhaqq sortait seul, la nuit, de Meknès, en quête de renseignements. Arrivé en vue de son camp, il découvrit un déploiement de forces comme il n'en avait pas encore vu. Il revint vers les siens, mit de l'espace entre Essaïd et lui, puis convoqua les Beni Mérin qui vinrent le rejoindre de tous les points où ils les avait établis et se réunirent autour de lui dans la forteresse de Tazouta de la région du Rif.

Essaïd se porta sur Meknès et les habitants vinrent à sa rencontre sollicitant son pardon. Ils avaient placé à leur tête le cheikh vertueux Abou Ali Mançour ben Harzouz et étaient précédés d'un groupe d'enfants ayant sur la tête leurs planchettes à écrire et entre les mains des exemplaires du Coran ; des femmes accompagnaient le cortège implorant la clémence du Sultan. Il leur pardonna puis leva le camp et partit dans la direction

de Taza à la poursuite des Beni Merin. Abou Bekr ben Abdelhaqq se transporta alors chez les Beni Iznassen, puis il décida de se réconcilier avec les Almohades et d'entrer dans leur parti. En conséquence il envoya ses offres de soumission au Sultan Essaïd qui était à Taza, par une députation de notables personnages des Beni Merin. Essaïd accepta ces offres et consentit à oublier ce qui s'était passé ; la députation des Beni Mérin lui demanda alors de s'en remettre à leur émir Abou Bekr pour ce qui concernait Tlemcen et Yaghmoracen ben Zian qui en était le maître. De son côté, l'émir Abou Bekr lui fit tenir une lettre dans laquelle il lui disait : « O Émir El-Moumenin, je reviens à vous ; donnez-moi, en troupes, les forces nécessaires pour me permettre de combattre Yaghmoracen et je vous ouvrirai les portes de Tlemcen. »

Essaïd consulta ses ministres sur ces offres et ils lui répondirent : « Gardez-vous de les accepter, les Zenata sont frères, ils ne se trahissent ni ne s'abandonnent mutuellement. » Le Sultan répondit à l'Émir des Beni Merin, lui demandant seulement l'envoi d'un groupe des siens qui feraient partie de son armée. L'émir Abou Bekr fournit 500 hommes commandés par son cousin Abou Ayad ben Abou Yahya ben Hamama, qui partirent, sous les étendards d'Essaïd, de Taza pour Tlemcen.

D'après Ibn Abi Zara, lorsqu'Essaïd en eut terminé avec la place de Meknès, il vint établir son camp aux environs de Fès où lui fut apportée la soumission des Beni Merin. Le 14 de Moharrem 646 (9 mai 1248), il levait son camp et dans la nuit même eut lieu une éclipse totale de lune ; dès le matin il partait dans la direction de Tlemcen et il venait de monter à cheval lorsque la hampe du drapeau qui lui venait d'El-Mançour se brisa. Effrayé par ce présage il mit pied à terre et ne repartit que le 16 du même mois (11 mai 1248).

En apprenant son arrivée, Yaghmoracen quitta Tlemcen avec

sa famille et tous les Beni Abdelouad qui s'y trouvaient et ils se portèrent, emmenant leurs familles et leurs enfants, sur la forteresse de Tamzerdegt (1) située à l'Est d'Oudjda, où ils se retranchèrent. Alors vint se présenter au Sultan le savant Abdoun, Vizir de Yaghmoracen, apportant des offres de soumission selon les formes requises, s'engageant à assurer à Tlemcen l'exercice des pouvoirs du Khalife et présentant les excuses de Yaghmoracen empêché de venir en personne auprès du Sultan. Mais Essaïd demeura intraitable, refusa d'accepter ses excuses et exigea qu'il vînt en personne faire sa soumission. Le Sultan était dans la circonstance approuvé par Kanoun ben Djermoun des Sefian le plus écouté des membres du conseil, ainsi que par les personnages importants alors présents. Ils renvoyèrent le savant Abdoun auprès de Yahgmoracen pour l'inviter à se présenter.

(Page 305 du texte).

Yaghmoracen ne montra aucun empressement, craignant pour sa sécurité. Essaïd partit pour la montagne avec ses troupes et établit son camp sur le plateau, où se trouve la forteresse qu'il bloqua étroitement pendant trois jours. Le quatrième jour, à l'heure de la sieste, il partit à l'insu de tous, avec l'intention d'inspecter les abords de la forteresse et de reconnaître les lieux propices aux embuscades. Il fut découvert par un cavalier des Beni Abdelouad connu sous le nom de Yousef Chitan (2) qui se trouvait au pied de la montagne où il avait été placé en observation. Par hasard Yaghmoracen ben Zian et son cousin paternel Yaqoub ben Djaber se trouvaient alors non loin de ce cavalier. Ils reconnurent Essaïd et, en se dissimulant par les ravins, arrivèrent sur lui comme des oiseaux de proie. Yousef Chitan lui porta un coup qui le renversa de son cheval ; Yaqoub ben Djaber attaqua son vizir Yahya ben Attouch et le tua ; puis ils entourèrent aussitôt ses deux serviteurs : Nacih d'origine euro-

(1) On trouve ce nom écrit aussi Tamezdegt.

(2) Yousef le diable.

péenne et Anbar l'eunuque, ainsi que le commandant des troupes chrétiennes appelé Akhou El-Qomt et un enfant d'Essaïd encore impubère.

On a rapporté aussi que cet événement eut lieu le jour même où Essaïd ayant rangé son armée en ordre de combat avait entrepris l'ascension de la montagne ; que marchant en avant de ses troupes, il s'en trouva séparé à un certain moment par une suite de ravins, dans un terrain très accidenté, et qu'il fut assailli par ces cavaliers dans les conditions que nous avons rapportées. Ces événements eurent lieu à la fin du mois de Safar 646 (26 mai — 23 juin 1248).

Quand l'armée connut ces nouvelles, ce fut de la stupeur et un trouble profond, suivis d'une débandade générale. Yaghmoracen, cependant, s'empressa auprès d'Essaïd ; il le trouva étendu sur le sol, lui adressa des souhaits pour sa conservation et lui prodigua des marques de dévouement, jurant qu'il était innocent des coups à lui portés et de son sang répandu. Essaïd — Dieu lui fasse miséricorde — gisant sur le sol l'écoutait silencieux, acceptant noblement la mort. Les Beni Abdelouad pillèrent son camp. enlevèrent toutes les belles tentes à un ou plusieurs mâts qui s'y trouvaient et Yaghmoracen s'attribua la grande tente du Sultan qui lui revint en propre et à l'exclusion des siens, y compris les richesses qui s'y trouvaient, parmi lesquelles figurait le Coran d'Othman ben Affan — Dieu l'agrée. On prétend que c'est là une des copies qui furent établies sous le règne de ce Khalife, qu'elle avait figuré à Cordoue dans la bibliothèque d'Abderrahman le fondateur du Khalifat, qu'elle était passée ensuite dans le trésor des Lemtouna-Almoravides avec les autres richesses provenant des princes indépendants de l'Espagne, puis que les Almohades l'avaient recueillie des mains des Lemtouna. Ibn Khaldoun dit qu'à son époque, cet exemplaire du Coran était dans la bibliothèque des Beni Merin qui l'avaient enlevée au milieu du butin fait sur les Beni Zian par le sultan mérinide

Aboul-Hasan, lorsqu'il s'empara victorieusement de Tlemcen en l'année 737 (10 août 1336 — 29 juillet 1337), comme nous le rapporterons.

Nous avons donné, sur ce coran d'Othman des renseignements qui ne s'accordent pas entièrement avec ce qui est rapporté ici. Nous y reviendrons dans l'histoire du Sultan Yousef ben Yaqoub ben Abdelhaqq le Mérinide et il s'y trouvera des contradictions avec tout ce qui vient d'être dit ; Dieu est le mieux instruit de la vérité en toutes choses.

Parmi les objets précieux recueillis par Yaghmoracen dans la tente d'Essaïd, figurait le collier de pierres précieuses, de perles magnifiques contenant des centaines de grains. Ce collier qui s'appelait Ettsaban (le serpent-dragon), passa plus tard aux mains des Beni Merin et fut perdu en mer, lors du naufrage de la flotte du Sultan Aboul-Hasan venant de Tunis, en vue du port de Bougie, comme nous le rapporterons dans la suite. Il s'y trouvait encore d'autres objets de pareille valeur, tels que ceux que les princes réservent à leur usage et qui composent leurs trésors particuliers.

Quand l'ordre fut rétabli et que le calme eut succédé à la tempête, Yaghmoracen ensevelit le Khalife. Il organisa ses obsèques, l'enterra à El-Abbad dans le cimetière du Cheïkh Abou Medièn — Dieu veuille l'agréer. — Il s'inquiéta aussi des femmes de sa famille et de sa sœur la célèbre Taazzount. Il lui avait rendu visite et lui avait exprimé ses regrets pour ce qui s'était passé ; il leur donna ensuite un cortège de cheikhs des Beni Abdelouad qui les menèrent en lieu sûr dans le pays de Dera (1) aux confins de la province qui obéissait aux Almohades.

Yaghmoracen fut généralement loué pour les devoirs rendus à la majesté royale et le respect dont il entoura la famille du Sultan.

(1) Dans la vallée de l'Oued Dra.

Quant aux gens qui composaient l'armée d'Essaïd, après avoir levé le camp, ils se consultèrent et s'accordèrent pour se joindre à Abdallah fils d'Essaïd et partir avec lui pour Marrakech.

L'Émir Abou Bekr ben Abdelhaqq apprit chez les Beni Iznassen la nouvelle des derniers événements ; il y fut rejoint par le contingent mérinide qu'il avait affecté à l'armée d'Essaïd et qui lui en apporta la confirmation. Profitant des circonstances, il alla barrer la route aux guerriers almohades du côté de Taza. Abdallah fils d'Essaïd périt dans la rencontre et les Almohades furent dépouillés de ce qui leur restait. Abou Bekr ben Abdelhaqq se porta ensuite rapidement sur Meknès qu'il enleva et où il fit son entrée.

L'armée en déroute des Almohades ayant atteint Marrakech, ils élurent Omar El-Mortadha comme nous le rapporterons, s'il plaît à Dieu.

Règne d'Abou Hafç Omar El-Mortadha fils de Sid Abou Ibrahim ben Yousef ben Abdelmoumen — Dieu lui fasse miséricorde —

Omar El-Mortadha était, comme nous l'avons rapporté, gouverneur de la Qaçba de Ribat El-Feth dépendant de Salé, à l'époque où Aboul-Hassan Essaïd perdit la vie. Les Almohades réunis dans la mosquée d'El-Mançour à la Casbah de Marrakech, décidèrent de le proclamer et lui envoyèrent leur hommage. De son côté, il était parti pour Marrakech et rencontra leur députation sur sa route, dans la province de Tamesna. Les Cheikhs des Arabes vinrent à lui également et le proclamèrent. Ayant ainsi réuni les suffrages *(Page 206 du texte)*, il prit le surnom d'El-Mortadha, donna à Yaqoub ben Kanoun le commandement des Beni Djaber et à son oncle paternel Yaqoub ben Djermoun celui des Sefian qui déjà l'avaient choisi. Arrivé à Marrakech il prit comme vizir

Abou Mohammed ben Younes l'un de ses proches parents et fit arrêter les gens de la suite d'Essaïd. C'est alors qu'arriva son frère Sid Abou Ishaq, ancien vizir d'Essaïd qui, échappé au désastre de Tamzerdegt, était revenu par Sidjilmassa. Il l'éleva également au rang de vizir et le prit comme lieutenant.

Quant à Abou Bekr ben Abdelhaqq, Émir des Beni Merin, il s'empara, après la mort d'Essaïd, de la forteresse de Taza et de la ville de Meknès. En l'année 647 (16 avril 1249 — 4 avril 1250), il s'empara de Fès et des territoires qui en dépendaient, de sorte que la province du Gharb tout entière fut détachée du royaume d'El-Mortadha à qui il ne resta plus que le Haouz entre Salé et la province du Sous.

C'est au début du règne d'El-Mortadha que l'ennemi s'empara de Séville, l'une des capitales musulmanes de l'Espagne. Le roi de Castille, c'est-à-dire l'Espagnol — Dieu lui refuse son assistance — en avait entrepris le siège dans le courant de l'année 645 (8 mai 1247 — 25 avril 1248) et le lundi 5 du mois de Chaban de l'année suivante (23 novembre 1248) il en devint le maître par traité, après l'avoir assiégée pendant une année entière et cinq mois. Dès lors le centre de la puissance musulmane en Espagne fut transporté à Grenade où régnaient les Beni El-Ahmer.

En l'année 649 (26 mars 1251 — 13 mars 1252), l'émir mérinide Abou Bekr s'empara de Salé et de Rabat ; puis arriva à Marrakech Mousa ben Zian El-Oungassi et son frère Ali ben Zian, des Beni Merin, qui poussèrent El-Mortadha à faire la guerre aux enfants d'Abdelhaqq. Il suivit leurs conseils mais quand il fut parvenu à Aman Imelloulin, Yaqoub ben Djermoun des Sefian répandit le bruit que les deux partis mérinides avaient fait la paix et décampa. Cette nouvelle jeta le trouble et le désordre dans l'armée, en sorte qu'elle se trouva défaite sans avoir combattu. De retour à Marrakech, El-Mortadha ferma les yeux sur la conduite qu'avait tenue Yaqoub.

En l'année 650 (14 mars 1252 — 2 mars 1253), El-Mortadha put reprendre Salé et Rabat aux Beni Merin.

L'année suivante, un personnage de sa suite nommé Ali Ben Idder des Beni Badassen prit la fuite et alla se réfugier dans les montagnes du Sous où il se retrancha. Il entreprit le siège de Taroudant qui est la capitale de la province et ayant réussi à s'en emparer il s'assura les services des Chebanat et Doui Hassân qui sont des Arabes Maqil et reçut la soumission des tribus Djazoula. Ayant ainsi acquis de la puissance, il étendit son commandement au territoire du Sous ; El-Mortadha envoya bien contre lui plusieurs armées, mais il battit les unes et extermina les autres. Plus tard, Abou Debbous successeur d'El-Mortadha vint le combattre et l'assiégea dans une de ses forteresses non loin de Taroudant. Le siège devenant pénible à soutenir, il entra en pourparlers demandant à se soumettre. Abou Debbous accepta de traiter avec lui, leva le siège et s'en retourna dans sa capitale. Plus tard encore, quand les Beni Merin s'emparèrent de Marrakech en 668 (31 août 1269 — 19 août 1270), cet Ali ben Idder se rendit indépendant, étendit son autorité sur le Sous, s'empara de Taroudant ainsi que des villages et des campagnes qui en dépendent et avança les limites de ses conquêtes jusqu'aux territoires occupés par les Arabes. Il les opprima tant et si bien qu'ils marchèrent contre lui et le tuèrent dans le courant de la dite année. Des membres de sa famille se transmirent le pouvoir sur le Sous et le conservèrent jusque sous le règne du Sultan mérinide Aboul-Hasan qui les vainquit et détruisit leur puissance.

Revenons à l'histoire d'Omar El-Mortadha. En 652 (21 février 1254 — 9 février 1255), un général d'El-Mortadha nommé Aboul-Hasan ben Yalou partit en campagne pour la province de Tamesna, avec une armée d'Almohades, en vue de connaître les dispositions des Arabes. Il emmenait avec lui Yaqoub ben Djermoun des Sefian et était chargé par le Sultan, d'arrêter Yaqoub ben Mohammed ben Qaïtoun Cheikh des Beni Djaber.

Il fut arrêté ainsi que son Vizir Ibn Moslem et tous deux furent conduits enchaînés à Marrakech.

L'année suivante, en 653 (10 février 1255 — 29 janvier 1256) El-Mortadha quitta Marrakech dans le but de reprendre Fès et sa province aux Beni Merin qui s'y comportaient en maîtres. Il procéda à l'organisation de l'armée et à ses approvisionnements ; elle comptait 80.000 cavaliers tant Almohades qu'Arabes, Ghozz, Andalous et chrétiens, avec lesquels il atteignit la montagne des Beni Bahloul au Sud de Fès. Mais la crainte qu'inspiraient les Beni Merin troublait profondément l'armée d'El-Mortadha au point que ses soldats, dès qu'ils furent entrés dans la zone de Fès, ne s'abandonnaient au sommeil que vers le matin. Or une nuit, un cheval de l'armée s'étant détaché, prit sa course dans le camp et galopa entre les tentes, poursuivi par des hommes qui essayaient de le reprendre. Les soldats almohades s'imaginant que les Beni Merin avaient assailli leur camp, sautèrent à cheval, se chargèrent entre eux et prirent la fuite complétement désemparés.

Abou Bekr ben Abdelhaqq apprenant à Fès ce qui se passait accourut aussitôt et pilla de fond en comble le camp des Almohades, enlevant les tentes, les armes, les meubles et les richesses. El-Mortadha retourna à Marrakech avec un petit nombre de Cheikhs et d'Européens. Il s'y tint dès lors loin des Beni Merin et jusqu'à la fin de son règne ne s'occupa plus d'eux. *(Page 207 du texte).*

La puissance des Almohades continua de décliner ; Aboul-Qasem El-Azafi devint indépendant à Ceuta et le pouvoir se transmit dans sa famille après sa mort jusqu'au jour où les Beni Merin firent la conquête de la ville.

En l'année 655 (19 janvier 1257 — 7 janvier 1258), Abou Bekr ben Abdelhaqq s'empara de Sidjilmassa et s'assura de la personne de son gouverneur Abdelhaqq ben Açakou grâce à un de ses serviteurs Mohammed El-Qitrani qui demanda en retour à l'Émir

Abou Bekr de lui confier le gouvernement du pays. Il y consentit et laissa avec lui un groupe de personnages des Beni Merin. Plus tard, à la mort d'Abou Bekr ben Abdelhaqq, Mohammed El-Qitrani éloigna ces personnages, se déclarant indépendant des Mérinides à Sidjilmassa et revint au parti d'El-Mortadha à qui il présenta ses excuses et demanda le maintien de son indépendance. El-Mortadha accepta son retour et lui accorda pleine indépendance, sauf pour les pouvoirs judiciaires dont il chargea Abou Omar ben El-Hajjaj qu'il expédia de Marrakech en qualité de Cadi, avec quelques personnages comme contrôleurs et un officier chrétien avec des troupes pour assurer la défense. Le Cadi Ibn El-Hajjaj arriva à trouver le moyen de faire mourir El-Qitrani, aidé en la circonstance par le commandant des soldats chrétiens. Le Cadi devint le maître absolu de Sidjilmassa tout en restant fidèle à Mortadha.

Mais, durant ce temps, le parti des Beni Merin n'avait pas cessé de se renforcer et l'émir Yaqoub ben Abdelhaqq vint occuper les plaines de la province de Tamesna. El-Mortadha envoya contre lui des troupes almohades sous le commandement de Yahya ben Abdallah ben Ouanoudin. Les Beni Merin effrayés refluèrent en désordre sur l'Oued Oum Rebia, poursuivis par les Almohades qui les serraient de près. Mais les Beni Merin faisant volte-face, foncèrent sur les Almohades et la rencontre eut lieu dans la vallée. Les troupes almohades subirent une défaite, les Beni Djaber les ayant trahies. Il y avait dans le lit de la rivière des îlots émergeant au-dessus de l'eau et qui semblaient des jambes dressées ; c'est ce qui a fait donner à cette rencontre le nom de « Omm erredjlin » (la journée des jambes). Ceci eut lieu en 660 (26 novembre 1261 — 14 novembre 1262).

El-Mortadha se consacra jusqu'à l'année 662 (4 novembre 1263 — 23 octobre 1264) à améliorer la situation créée dans le Sous par le rebelle Ali ben Idder. C'est alors que l'Émir Yaqoub ben Adbelhaqq, à la tête d'importants rassemblements de Beni

Merin, vint se porter à proximité de Marrakech où il eut de fréquentes rencontres avec les Almohades ; son fils Abdallah ben Yaqoub ben Abdelhaqq périt dans l'une de ces rencontres. El-Mortadha envoya au père ses condoléances et le disposa à faire la paix par la promesse d'un tribut qui lui serait envoyé tous les ans. Yaqoub accepta ces offres et leva son camp. On a dit aussi qu'Abdallah ben Yaqoub avait été tué en 660 (26 novembre 1261 — 14 novembre 1262), avant le combat d'Omm erredjlin — mais Dieu le Très-Haut est le mieux informé.

Rébellion d'Abou Debbous contre El-Mortadha à qui il enlève Marrakech et mort d'El-Mortadha à la suite de ces événements.

Lorsqu'après la mort d'Abdallah ben Yaqoub les Beni Merin s'étaient éloignés de Marrakech, le général en chef d'El-Mortadha, qui était son cousin paternel et se nommait Sid Aboul-Ala Idris dit Abou Debbous fils de Sid Abou Abdallah Mohammed ben Sid Abou Hafç Omar ben Abdelmoumen, s'était enfui de la capitale dans les circonstances suivantes : Ce prince avait été desservi auprès d'El-Mortadha à qui on l'avait représenté comme nourrissant l'ambition de s'emparer du pouvoir. Abou Debbous s'étant rendu compte des dangers qui le menaçaient prit la fuite et se rendit auprès de Yaqoub ben Abdelhaqq. Il le joignit sur la route de Fès où il chevauchait revenant de sa tentative sur Marrakech et il en reçut un accueil gracieux des plus honorables. Abou Debbous lui demanda son assistance dans la guerre qu'il voulait entreprendre contre El-Mortadha : c'était un guerrier habile et vaillant. Le prince almohade promit à l'Émir mérinide de lui ouvrir les portes de Marrakech et il fut stipulé qu'il partagerait avec lui tout ce qu'il enlèverait au Sultan : territoire et richesses de toutes sortes. L'émir Yaqoub lui fournit, en consé-

quence un contingent de 5.000 guerriers Beni Merin ainsi que les fonds nécessaires et du matériel de guerre, tambours, étendards et autres. En même temps il écrivit aux Arabes Djochem et à leur émir qui était alors Ali ben Abou Ali El-Kholti, leur recommandant de s'unir à lui. Abou Debbous partit et s'arrêta à Salé d'où il envoya des missives aux Arabes et aux Cheikhs des Almohades et des Masmouda qui obéissaient à El-Mortadha, se proposant à leurs suffrages et leur faisant des promesses et des souhaits. Des députations envoyées par les Arabes, les Heskoura et les Senhadja d'Azemmour, lui vinrent de différents côtés, lui firent hommage et le suivirent jusque dans le pays des Heskoura. De là il écrivit à des partisans qu'il avait parmi les vizirs d'El-Mortadha, leur demandant des renseignements sur l'état du pays et celui du gouvernement. Ils lui répondirent de venir en toute hâte et de se présenter sans aucune crainte ; « nous avons disaient-ils, réparti les troupes aux extrémités du pays ; l'occasion est propice il faut la saisir ». Abou Debbous partit aussitôt pour Marrakech et, parvenu à Aghmat, il y rencontra le vizir Abou Zeïd ben Iguit avec une troupe de défenseurs de cette place. Il engagea le combat aussitôt ; Abou Zeïd ben Iguit fut battu et sa troupe détruite par Abou Debbous qui poursuivit sa marche sur Marrakech accompagné par les Arabes Sefian et Beni Djaber alors commandés par Allouch ben Kanoun Sefiani. Lorsqu'ils furent à proximité de la ville, Allouch attaqua la porte appelée Bab Cheria et tandis que les habitants s'acquittaient de la prière du vendredi, il plantait sa lance dans un des battants de la porte.

L'année 665 (20 octobre 1266 — 21 septembre 1267) venait de commencer et El-Mortadha était à Marrakech dans l'ignorance des faits et gestes d'Abou Debbous ; les murs de la place étaient sans défenseurs *(Page 208 du texte)* si bien qu'Abou Debbous, se dirigeant sur la porte d'Aghmat, escalada en ce point les murs de la ville et y pénétra par surprise, il marcha sur la citadelle, y entra par la porte dite Bab Etteboul et s'y installa.

D'après Ibn Abi Zara, Abou Debbous entra à Marrakech par la porte dite Bab Eççaliha, dans la matinée du samedi 22 de Moharrem 665 (23 novembre 1266). Quant à Eççaliha qui a donné son nom à cette porte, c'est un des grands jardins qui constituent le parc d'Aguedal, séjour du Khalife à Marrakech, créé par Abdelmoumen ben Ali — Dieu lui fasse miséricorde — et qui est encore connu sous le même nom.

Dans son livre intitulé « Kitab-ol baïan el-morib fi akhbar El-Maghrib », le Cheikh Abou Abdallah Mohammed ben Adhari el-Andalousi, dit que le « djenan el-maserra » qui est extérieur à « djenan Eççaliha » a été créé par Abdelmoumen ben Ali le chef des Almohades ; il ajoute que c'est un jardin qui mesure trois milles en longueur et presque autant en largeur, complanté en arbres fruitiers de toutes sortes et arrosé par des eaux amenées d'Aghmat, auxquelles se sont ajoutées celles de nombreuses sources.

Ibn El-Yassa rapporte ce qui suit : « Quand je quittai Marrakech en l'année 543 (22 mai 1148 — 10 mai 1149), la vente des olives et autres fruits de ce jardin planté par Abdelmoumen, produisait trente mille dinars en monnaie d'Abdelmoumen dite « Moumenia » malgré les bas prix des fruits à Marrakech. » J'ajouterai que ce jardin était si connu et avait une telle vogue, que les enfants en faisaient l'objet de bouts-rimés et disaient : « Ya djerada maliha, aïn betti sariha, fi djenan eççaliha (ô sauterelle salée, où as-tu passé la nuit à manger ; dans le jardin d'eççaliha) ; les enfants répétaient alors d'autres rimes du même genre — Dieu cependant est le mieux informé.

Revenons à l'histoire d'Abou Debbous. Ibn Abi Zara rapporte que ce prince, quand il s'empara de Marrakech, s'avança jusqu'à la porte de la citadelle appelée Bab Benoud ; mais elle fut aussitôt fermée par les nègres du Makhzen qui en prirent la défense. Cependant, El-Mortadha voyant qu'Abou Debbous s'était emparé d'une partie du palais, il le quitta pour se mettre en sûreté et sortit par la porte dite Bab El-Fatiha, accompagné du Vizir

Abou Zeïd ben Yalou El-Goumi et d'Abou Mousa ben Azzouz El-Hintati. Il gagna d'abord la tribu des Hintata d'où il passa chez les Guedmioua puis à Chefchaoua et se rendit en dernier lieu à Azemmour chez son gendre, un des fils de Attouch, qui gouvernait en son nom. Ce fils de Attouch avait été fait prisonnier par les chrétiens et El-Mortadha avait obtenu sa liberté contre le paiement d'une forte rançon après quoi il lui avait donné sa fille en mariage et l'avait nommé gouverneur d'Azemmour. Et lorsque se produisirent les événements désastreux pour lui de Marrakech, il vint en toute confiance se réfugier auprès de lui. Or, en témoignage de reconnaissance, il l'arrêta, le fit enchaîner et en prévint par lettre Abou Debbous. Celui-ci lui répondit de faire déclarer à El-Mortadha le lieu où il avait caché ses trésors ; mais El-Mortadha nia avoir quoi que ce soit de caché et même l'affirma sous serment, le conjurant d'avoir égard aux liens du sang qui les unissaient. Abou Debbous était disposé à la bienveillance, lorsque, des personnes de son entourage l'ayant trompé à son sujet, il dépêcha un homme qui le tua en route et lui apporta sa tête. Quant au fils de Attouch, il s'est rendu, par cette action, plus odieux que El-Khaïfaqan (1).

La mort d'El-Mortadha eut lieu dans les derniers jours du mois de Rébia second 665 (18 — 27 janvier 1267), Dieu lui fasse miséricorde. Il était adonné au mysticisme, partisan de la vie ascétique et de l'abstinence ; on l'avait surnommé le troisième Omar (2). Il était passionné pour la musique et ne se lassait pas de l'entendre nuit et jour. De son temps la vie fut large et aisée à un point jusqu'alors jamais atteint à Marrakech. D'après Ibn El-Khatib, El-Mortadha était vertueux, bon, il vivait dans la tempérance et aimait la paix — Dieu lui fasse miséricorde.

(1) C'est le nom d'un homme dont l'injustice est devenue proverbiale chez les Arabes.

(2) Les deux premiers sont le Khalife Omar ben el-Khattâb, et 'Omar ben 'Abdel'azzi l'Omeyyade.

Règne d'Aboul-Ala Idris El-Ouateq Billah dit Abou Debbous.

Lorsque Abou Debbous avait enlevé le pouvoir à El-Mortadha, et que celui-ci s'était enfui, il avait consolidé sa situation et s'était fait proclamer par tous les Almohades et par les détenteurs de l'autorité : vizirs, savants et cheikhs, dans la mosquée d'El-Mançour, le dimanche vingt-trois Moharrem 665 (24 octobre 1266).

Abou Debbous demeura ainsi le seul maître de Marrakech et de son territoire. Il prit le surnom d'El-Ouatek Billah et d'El-Motamid Ala Allah. Il fit des largesses, s'occupa de l'administration des provinces et supprima les *meks* (1) que payaient ses sujets.

Lorsque l'Émir Yaqoub ben Abdelhaqq eut connaissance des événements qui avaient porté Abou Debbous au pouvoir, il lui écrivit pour l'en féliciter et l'invita à remplir l'engagement qu'il avait pris. A la réception de cette lettre, Abou Debbous se laissa gagner par l'orgueil et répondit avec hauteur à l'envoyé de l'émir mérinide : « Dites à Yaqoub ben Abdelhaqq d'assurer son salut et de m'envoyer son hommage de soumission afin que je le confirme dans ses possessions *(Page 309 du texte)*, sans quoi j'irai le combattre avec une armée comme il n'en a jamais affronté de pareille. »

L'envoyé de Yaqoub s'en retourna auprès de son maître, lui rendit compte de sa mission et lui remit la lettre d'Abou Debbous. Or, dans cette missive, il lui parlait comme le font les Khalifes à leurs gouverneurs et les chefs à leurs inférieurs. L'Émir Yaqoub acquit alors la certitude de sa mauvaise foi et de sa traîtrise ; en conséquence il partit pour le combattre à la tête de contingents Beni Merin et de soldats du Maghreb. Quand il connut

(1) Droits de porte et droits de marché.

sa prochaine arrivée sous les murs de Marrakech, Abou Debbous qui redoutait une rencontre en rase campagne, se retrancha dans son palais et se mit à l'abri derrière ses murailles. L'Émir Yaqoub parvenu à Marrakech l'assiégea pendant plusieurs jours ravageant la banlieue et y détruisant tout ce qui s'y trouvait. Ce que voyant, Abou Debbous écrivit à celui qui était pour l'Émir mérinide un sujet d'inquiétude, Yaghmoracen ben Zian, seigneur de Tlemcen, le priant, pour lui procurer une diversion, de prendre à revers l'Émir Yaqoub sur le territoire des provinces de Fès et du Maghreb qui l'avoisinaient. Il accompagna cette lettre de présents et s'engagea formellement à lui témoigner son amitié et à lui donner son assistance. Yaghmoracen répondit aussitôt à cet appel, attaqua les villes frontières du Maghreb et y jeta le trouble, si bien que l'Émir Yaqoub abandonna le siège de Marrakech, revint sur ses pas, courut à Yaghmoracen, engagea la lutte avec lui, lui infligea le châtiment qui convenait, mit fin à ses agissements puis s'en retourna à Marrakech en Chaban de l'année 666 (16 avril — 14 mai 1268). Dès qu'il eut passé l'oued Oum Errebia, il lança des troupes dans les campagnes environnantes, envoya des détachements de cavalerie dans toutes les directions, ravageant le pays sans relâche. Les descendants d'Abdelmoumen à Marrakech furent saisis d'inquiétude ; leur vie devint pénible. Les Arabes Djochem les excitèrent et arrivèrent à les décider à pousser Abou Debbous à prendre les armes, leur promettant leur concours. Abou Debbous se laissa convaincre et engagea la lutte. Il réunit des troupes avec activité et quitta sa capitale à la tête d'une importante armée. L'Émir Yaqoub apprenant son approche, feignit de ne pouvoir lui tenir tête et se replia du côté de son territoire entraînant par ce mouvement son adversaire loin de sa capitale et de ses approvisionnements. Abou Debbous persista dans la poursuite jusqu'à la rivière appelée Oued Ouadeghfou. L'Émir Yaqoub faisant alors volte-face l'attaqua et le combat s'engagea. Mais une heure ne s'était

pas écoulée que les Almohades étaient en pleine déroute et Abou Debbous en fuite dans la direction de Marrakech. Des cavaliers Beni Merin l'ayant découvert l'attaquèrent à coups de lance ; il fut renversé sur les mains et la face, et sa tête tranchée fut apportée à l'Émir Yaqoub. Il se prosterna louant Dieu le Très-Haut ; puis ayant envoyé la tête d'Abou Debbous à Fès il se dirigea sur Marrakech dont il prit possession dans les premiers jours de Moharrem 668 (31 août — 9 septembre 1269). Les Almohades qui étaient à Marrakech s'enfuirent dans le djebel Tinmellal où ils proclamèrent Ishaq ben Abou Ibrahim, frère d'El-Mortadha. Ce prince y resta confiné dans un état de faiblesse complète jusqu'à l'année 674, époque où il fut capturé et amené au Sultan Yaqoub ben Abdelhaq, avec son cousin paternel Sid Abou Saïd ben Abou Rabia, son Vizir Elqebaïli et ses enfants. Tous furent mis à mort ; ainsi s'éteignit la dynastie des fils d'Abdelmoumen et avec eux finirent les beaux jours de la ville de Marrakech — Dieu seul est éternel, il n'y a d'autre maître et d'autre divinité adorable que lui.

Récit des événements qui eurent lieu au cours de cette période.

En 601 (29 août 1204 — 17 août 1205) mourut le Cheikh Aboul-Abbas ben Djafer El-Khazradji connu sous le nom d'Essebti, enterré à Marrakech, qui s'éteignit le lundi 3 de Djoumada second de la dite année 26 janvier 1205 et fut inhumé en dehors de la porte dite Bab Taghzout. Son maître avait été Abou Abdallah El-Fekhar un des compagnons du Cadi Aboul-Fadhel Ayadh. Le Cheikh Aboul-Abbas était un homme beau de visage, de teint blanc, recherché dans sa mise, orateur distingué, habile dans la théologie dogmatique au point qu'il réduisait tout contradicteur à merci, comme si les arguments du Coran et des hadits lui

venaient tout naturellement sur les lèvres. Il était en même temps d'humeur douce et de caractère très patient, plein de mansuétude et rendant le bien pour le mal, pitoyable à la sottise insolente d'autrui, bon et secourable pour les orphelins et les indigents. Il avait l'habitude de s'asseoir partout où il lui en prenait envie, sur les marchés ou au bord des routes et il excitait les gens à pratiquer la charité, leur citant les versets du Coran et les Hadits qui en proclament les mérites. Et il lui venait, de tous côtés, des offrandes qu'il partageait entre les nécessiteux puis il s'en retournait. Il s'abandonnait complètement à la divine providence et il en avait acquis des grâces spéciales qui se révélèrent, après sa mort, sur sa tombe bénie.

Aboul-Qasem Abderrahman ben Ibrahim El-Khazradji a rapporté à son sujet, ce qui suit : « Aboul-Oualid Ibn Rochd m'avait envoyé de Cordoue au Maghreb en me recommandant, dans le cas où je rencontrerais Aboul-Abbas Essebti à Marrakech, de me rendre compte de ses doctrines et de l'en informer. J'eus avec Aboul-Abbas de nombreux entretiens qui me permirent de connaître complètement sa doctrine, après quoi j'en rendis compte à Ibn Rochd. Celui-ci me dit ensuite : « La doctrine de cet homme a pour base cette vérité que la créature n'est influencée que par la générosité. »

Le Vizir Ibn El-Khatib a rapporté que Sidi Aboul-Abbas Essebti — Dieu veuille l'agréer — fut très recherché de tous *(Page 210 du texte)* durant toute sa vie ; on avait recours à lui dans toutes les circonstances difficiles et c'était un homme véritablement surprenant par ses facultés exceptionnelles. Sa doctrine spirituelle s'appuyait sur l'assujettissement de l'univers à la générosité. On raconte sur lui à ce sujet des faits remarquables et des exemples merveilleux et sa vertu est restée attachée à son tombeau. Tout le monde s'accorde à le reconnaître. Les Musulmans rivalisèrent de zèle pour envoyer à son tombeau des dons généreux qui y affluèrent des régions les plus éloignées ;

ils trouvèrent les bienfaits qu'ils en attendaient et les miracles qu'ils espéraient.

En l'année 610 (23 mai 1213 — 12 mai 1214), la peste fit de grands ravages dans le Maghreb et en Espagne.

En l'année 616 (19 mars 1219 — 7 mars 1220), mourut le Cheikh savant et vertueux Abou Ishaq Ibrahim ben Mohammed Essalmi El-Belfiqi dont l'origine remonte à El-Abbas ben Mirdas Essalmi, compagnon du prophète — Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut. Abou Ishaq — Dieu lui fasse miséricorde — était un savant adonné aux pratiques de la dévotion et un ascète réputé, très assidu et très zélé au service de Dieu le Très-Haut auquel il se consacrait exclusivement. Dans son pays, la ville d'Alméria en Espagne, il s'était signalé par des prodiges ; un grand nombre de disciples s'étaient réunis autour de lui et il y acquit une grande renommée.

Il fut desservi auprès du Khalife qui régnait alors à Marrakech, Yousef El-Montaçer l'Almohade. Ce souverain prescrivit au gouverneur d'Almeria de lui envoyer le Cheikh Abou Ishaq sans le maltraiter, et en l'entourant d'égards. Lorsque le gouverneur voulut exécuter cet ordre, les familiers du Cheikh et le peuple s'interposèrent, mais le Cheikh les calma en leur disant : « L'obéissance au Sultan est une obligation. » Quand, arrivé à Marrakech, il se présenta au Sultan, El-Montacer lui témoigna de la vénération et de la considération et, regrettant le traitement qu'il lui avait infligé, il redoubla d'attentions à son égard. Peu après, le Cheikh Abou Ishaq fut atteint d'une maladie dont il mourut dans le courant de la susdite année. Son convoi fut suivi en grande pompe par le peuple et accompagné par les émirs et les plus hauts personnages ; les gens du peuple brisèrent la civière sur laquelle son corps avait été transporté et s'en partagèrent les fragments en vue de bénéficier de ses vertus. Son tombeau est connu à Marrakech au lieu-dit Souq Eddeqiq ; dans son voisinage se trouve une mosquée cathédrale placée sous son patronage et que les

gens du peuple appellent mosquée de Sidi Ishaq au lieu de dire de Sidi Abou Ishaq, ce en quoi ils ont tort.

En l'année 617 (8 mars 1220 — 24 février 1221), le Maghreb fut désolé par une invasion de sauterelles, par la disette et une forte hausse sur les denrées. C'est dans le cours de cette même année que le savant Abou Yaqoub ben Youssef ben Yahya, connu sous le nom de Ibn Ezziat originaire de la province de Tadla et fixé à Marrakech, composa son livre intitulé « Ettachawouf ila ridjal Ettaçawouf ». Il dit dans cet ouvrage qu'il n'y a nommé aucun des saints de son temps encore en vie, si ce n'est le cheikh vertueux, adonné à la vie contemplative Abou Mohammed Çaleh ben Yendaren ben Afian le Dokkali le Maguiri, fixé au ribat de Safi. Il a ajouté : « Il ne cesse à aucun moment de s'élever dans la perfection spirituelle, de demeurer en rapport avec l'être divin et de réciter ses oraisons ; une des maximes qu'il a formulées est la suivante : « Un ascète n'a d'autre préoccupation que la mort. » Il a ajouté encore que ses disciples lui avaient rapporté sur ce saint homme des prodiges étonnants : il lisait, par exemple, la pensée des gens. Il était d'ailleurs toujours fidèle aux traditions des premiers cheikhs. — Dieu l'agrée.

En l'année 622 (13 janvier 1225 — 1er janvier 1226), mourut le Cheikh Abou Mohammed Abdesselam ben Mechich — Dieu veuille l'agréer. On a donné à sa mort d'autres dates postérieures à celle-ci et allant jusqu'à l'année 625 (12 décembre 1227 — 29 novembre 1228). Il mourut en martyr — Dieu veuille l'agréer — dans les montagnes du Djebel El-Alam chez les Ghomara où son tombeau très connu est l'objet d'un pélerinage qui est l'un des plus importants du Maghreb. Les causes de sa mort en martyr sont les suivantes : Mohammed ben Abou Touadjin El-Ketami s'était révolté dans le pays contre le pouvoir et, adonné aux pratiques de l'alchimie, il avait décidé un jour de se prétendre prophète, comme nous l'avons précédemment exposé. Suivi par le bas peuple des tribus Ghomara et Berbères, cet ennemi de Dieu

se sentait effacé par le saint homme — Dieu soit satisfait de lui — qui brillait, grâce à Dieu, par la sainteté la plus haute, les vertus les plus pures et l'origine la plus noble. Inspiré par Satan, Abou Touadjin demeura persuadé que ses projets ambitieux ne se réaliseraient dans le pays que par la mort du Cheikh. Il suscita parmi ses disciples et ses partisans un groupe d'hommes qui dressèrent une embuscade au Cheikh. Un matin, avant l'aube, il descendait de son ermitage et se rendait à une source voisine au pied de la montagne. Après y avoir fait ses ablutions il remontait au lieu de ses dévotions pour y attendre l'heure de la prière de l'aube, lorsqu'ils se précipitèrent sur lui et le tuèrent. On raconte généralement qu'ensuite un brouillard épais les égara au-dessus d'abîmes dans lesquels ils furent précipités et leurs corps déchiquetés et d'où aucun d'eux ne revint jamais.

Cet Abdesselam était le fils de Mechich ben Abou Bekr ben Ali ben Horma ben Aïsa ben Ṣellam ben Mezouar fils de Haïdara (qui s'appelait aussi Ali) ben Mohammed ben Idris ben Idris ben Abdallah, fils d'El-Hasan le second, fils d'El-Hasan, petit-fils du prophète et fils d'Ali ben Abou Taleb — Dieu veuille les agréer.

Dans le courant de la même année, l'ennemi infidèle combattit avec hardiesse les Musulmans d'Espagne et leur infligea plusieurs défaites qui lui permirent d'enlever de nombreuses *(Page 211 du texte)* forteresses. Il les anéantit par milliers, en sorte que les mosquées restèrent vides de fidèles et les marchés déserts.

En l'année 624 (22 décembre 1226 — 11 décembre 1227), il y eut une hausse considérable en Maghreb et en Espagne sur les denrées, au point que le qafiz (1) de blé se vendit quinze dinars ; des invasions de sauterelles, désolèrent tout le Maghreb.

En 626 (30 novembre 1228 — 19 novembre 1229) une crue

(1) Mesure pour les substances sèches dont la valeur varie de 25 à 50 litres. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, art. *Kafiz.*

considérable à Fès renversa le mur d'enceinte du côté oriental, sur une longueur d'environ deux masafa (1) et détruisit trois nefs dans la mosquée des Andalous. De nombreuses maisons et des fondouks furent détruits dans le même quartier.

En l'année 630 (18 octobre 1232 — 6 octobre 1233), il y eut en Maghreb une forte hausse sur les prix des denrées suivit de la disette et d'une épidémie de peste ; le qafiz de blé atteignit le prix de quatre-vingt dinars et ces calamités dépeuplèrent le pays.

En l'année 635 (24 août 1237 — 13 août 1238), la hausse du prix des denrées et le fléau de la peste affligèrent de nouveau le Maghreb, à un tel point que les gens se mangeaient entre eux et que l'on enterra jusqu'à cent cadavres dans une fosse commune.

En l'année 636 (14 août 1238 — 2 août 1239), éclata dans les marchés de Fès un incendie qui détruisit entièrement le quartier qui s'étend de Bab Esselsela à Hammam Errahba.

Dieu seul permet de connaître la vérité.

(1) Mesure de longueur mal définie qui semble correspondre ici à l'espace compris entre deux des tours de l'enceinte.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES SOUVERAINS ALMOHADES

Mohammed Ibn Toumert (Novembre 1121-Août 1129).

Abdelmoumen ben Ali (Février 1132-Mai 1162).

Yousef Ier ben Abdelmoumen (Mai 1162-Juillet 1184).

Yaqoub El-Mançour ben Yousef (Juillet 1181-Janvier 1199).

Mohammed Ennacer ben Yaqoub (Janvier 1199-Décembre 1213).

Yousef II El-Montaçar ben Ennacer (Décembre 1213-Janvier 1224).

Abdelouahad El-Makhlou ben Yousef Ier (Janvier 1224-Septembre 1224).

Abdallah El-Adel ben Yaqoub (Septembre 1224-Octobre 1227).

Yahya ben Ennacer ben Yaqoub (Octobre 1227-Avril-Mai 1229).

Idris El-Mamoun ben Yaqoub (Octobre 1227-Octobre 1232).

Abdelouahad Rachid ben El-Mamoun (Octobre 1232-Décembre 1242).

Essaïd Ali ben El-Mamoun (Décembre 1242-Juin 1248).

Omar El-Mortadha ben Abou Ibrahim (Juin 1248-Novembre 1266).

Idris El-Ouateq dit Abou Debbous (Novembre 1266-Septembre 1269).

INDEX ALPHABÉTIQUE

B

E

F

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

T

U

V

X

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

CE LIVRE

A ÉTÉ IMPRIMÉ

PAR

MAURICE DARANTIERE

A DIJON

EN DÉCEMBRE

M. CM. XXVII

Revue de l'Égypte ancienne, pour faire suite au Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes et à la Revue Égyptologique. T. I, fasc. 3 — 4. In-4 raisin.

ABONNEMENT. — (Année complète en 4 Fascicules).

France	**150 francs**
Union postale	**175 francs**

Annuaire des Bibliothèques et des Archives. Nouvelle édition par A. Vidier, 1927. In-8, 475 pages .... **60 fr.**

Actes du Congrès International d'Histoire des Religions, tenu à Paris en octobre 1923. 2 vol. in-8 raisin, de 516 et 466 pages avec figures et 2 planches hors texte .... **150 fr.**

Champion (Pierre). **Louis XI (Le Dauphin — Le Roi),** 2 vol. in-8 raisin de 240 et 412 pages, avec 40 planches hors texte en héliotypie des ateliers Braun, les deux volumes ensemble .... **160 fr.**

L'ouvrage sera fourni aussi sur demande cartonné toile pleine, au prix de .... **200 fr.**

Cohen (Marcel). **Le parler arabe des Juifs d'Alger.** 1912 .... **50 fr.**

Barthou (Louis), de l'Académie française. **La Bataille du Maroc.** 1919, in-16 de 128 pages, br. .... **5 fr.**

Société de Linguistique de Paris. Mémoires t. XXIII, f. 2.. **30 fr.**
— Bulletin, t. XXVII .... **100 fr.**

Moberg (A.). **La Grande Grammaire (Le Livre des Splendeurs) de Grégoire Barhebraeus.** Texte syriaque édité d'après les manuscrits de Berlin, Dublin, Florence, etc., avec une introduction et des notes, in-8 .... **50 fr.**

— **The Book of the Himyarites,** Fragments of a hitertho unknown Syriac work, in-8. 1925 .... **45 fr.**